Tome X. N° 7 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 1er Juillet 1922

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le règne de l'aristocratie militaire allemande

De la chûte de Bismarck à nos jours.

I. — *Les origines de la caste militaire allemande.*

Dans la plupart des pays d'Europe, les aristocraties primitives, perdant petit à petit de leur puissance, s'étaient transformées en simples noblesses : tel a été le cas en France et en Angleterre pour les aristocraties militaires du moyen âge. La Prusse a vu le cas contraire. C'est une noblesse militaire, strictement confinée dans l'exercice de son métier par l'absolutisme des souverains, qui devait finalement devenir une aristocratie, jouant dans l'État un grand rôle politique.

On sait que les deux piliers sur lesquels le royaume de Prusse a été fondé sont l'État militaire des margraves de Brandebourg sur la rive droite de l'Elbe, et l'État également militaire constitué par les chevaliers teutoniques sur la rive droite de la Vistule. L'histoire politique de ces deux États présente des analogies qui ont été maintes fois signalées ; leur histoire sociale, au contraire, des différences qui

l'ont été moins souvent. Le Brandebourg, pays slave, habité par les Wendes, fut conquis aux douzième et treizième siècles par les margraves allemands de la maison ascanienne. La vieille Prusse, pays lithuanien, fut subjuguée au treizième siècle par les chevaliers teutoniques. Il s'agit, dans l'un et l'autre cas, de l'éviction de populations slaves par des envahisseurs germains. Mais tandis que les chevaliers teutoniques n'étaient pas autre chose qu'une aristocratie militaire et religieuse, les margraves ascaniens, précurseurs des Hohenzollern, s'étaient bien gardés de créer en Brandebourg une classe puissante. Ils avaient distribué une quantité de petits fiefs aux vassaux qui les avaient suivis, tout comme Guillaume le Conquérant en Angleterre après la bataille d'Hastings. Avec des domaines restreints, dans un pays qui n'était rien moins que riche, la noblesse brandebourgeoise resta pauvre et ses fils n'eurent pas d'autre occupation que la culture des terres et le service militaire, sous la main de fer des princes ascaniens. Ce régime s'avéra durable et quand, au commencement du quinzième siècle, aux Ascaniens eut succédé un Hohenzollern, rien ne fut changé à la constitution sociale du pays. L'aristocratie des chevaliers teutoniques, au contraire, après avoir connu un siècle et demi de force et de prospérité, ne tarda pas à s'effondrer. La vieille Prusse devint un fief polonais, jusqu'à l'époque (1656) où le grand Électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, en fit un duché indépendant de la Pologne et soumis au même régime autocratique que le Brandebourg lui-même.

Cinquante ans plus tard, le Hohenzollern devenait roi d'une grande Prusse dont les territoires étaient éparpillés aux quatre coins de l'Allemagne, mais dont les institutions allaient se modeler sur celles du Brandebourg et de la vieille Prusse. Entre le roi et ses sujets, dit M. Lavisse, des relations nombreuses, mais simples : nombreuses, parce que les sujets ont envers leur souverain des obligations personnelles ; simples, parce qu'il n'existe pas entre celui-ci et ceux-là les multiples degrés de la hiérarchie féodale. Une petite noblesse essentiellement militaire, investie d'une juridiction sur les campagnes, mais sans aucun pouvoir politique. Des libertés provinciales, municipales. Bref, ce singulier mélange de moyen âge et de moderne qui caractérisait encore la Prusse du dix-neuvième siècle.

Que l'Allemagne tout entière ait été si facilement prussianisée, c'est ce dont il ne faut pas s'étonner, nous dit le prince de Bülow (1). Si la grandeur de la Prusse a été édifiée à la pointe de l'épée par les hobereaux *Ostelbier*, sous l'impulsion des Hohenzollern, si la noblesse prussienne a fait des choses plus grandes que n'importe quelle aristocratie (c'est Bülow qui parle), l'union des Allemands fut aussi obtenue par des batailles entre Allemands. De même que le premier empire germanique fut fondé par une peuplade supérieure en force aux autres, de même le nouvel empire l'a été par le plus fort des États allemands. On conçoit donc que, suivant le mot de Treitschke, les cœurs allemands aient toujours appartenu aux poètes et aux généraux, jamais aux politiciens, et que la caste militaire allemande, amplification de la caste prussienne, ait joui, comme cette dernière, d'une popularité solide et d'un prestige dû à une série de victoires interrompue seulement par la période napoléonienne.

Nous allons voir maintenant que Bismarck, par la constitution qu'il donna à l'empire allemand et par la politique constante qu'il suivit en matière militaire, tout en n'ayant comme but que de fortifier le pouvoir personnel de son souverain, prépara en réalité l'accession au pouvoir d'une classe dans laquelle il ne voulait voir qu'un instrument docile aux mains de l'empereur.

II. — *Bismarck et l'armée* (2).

Pour Bismarck, la réunion des membres de la Confédération germanique représentait avant tout une conquête militaire qu'il fallait conserver en maintenant à la Prusse son caractère d'État militaire et autocratique, et en donnant à l'empereur allemand la plénitude du pouvoir exécutif, le droit de conclure les traités et de déclarer la guerre, et le commandement suprême des armées de terre et de mer. Obligé de subir le suffrage universel au profit de l'unité

(1) Voir son livre très intéressant, *la Politique allemande*.

(2) Dans ce qui suit, je ferai de fréquents emprunts à un remarquable ouvrage intitulé *l'Évolution de l'empire allemand de 1871 à nos jours*, qui a paru chez Perrin en 1914, et dont l'auteur, M. Bernard Serrigny, alors capitaine d'état-major, est aujourd'hui général.

allemande, il entendait bien reprendre au peuple en détail les droits qu'il lui reconnaissait en bloc.

Or, c'est précisément sur le chapitre des crédits militaires que le Reichstag manifesta, tout de suite après la guerre de 1870-71, des velléités d'opposition. Dans les trois premières sessions, le budget de la guerre fut violemment attaqué par les socialistes, les catholiques et les députés allogènes, polonais, danois, alsaciens-lorrains. En 1874, Bismarck brisa la résistance en inaugurant le régime des lois de septennat militaire qui dura après lui pour se transformer, à partir de 1893, en régime de quinquennat : la période de quinquennat correspondait à l'intervalle de deux recensements de la population et aussi à la durée des législatures du Reichstag. Le but de Bismarck était surtout politique, mais l'armée retira du nouveau régime les plus grands avantages. Elle obtenait ainsi une stabilité d'institutions impossible à réaliser dans les pays où elles sont chaque année remises en question au moment du vote du budget. Les améliorations purent être mûrement étudiées, l'organisation générale fut soumise périodiquement à une revision d'ensemble, les créations furent échelonnées par ordre d'urgence et réparties entre les différents exercices de la période septennale ou quinquennale suivant les ressources financières. Le grand état-major joua d'ailleurs supérieurement de l'instrument qui était mis entre ses mains. Chaque loi militaire servait à amorcer une réforme, à satisfaire à moitié un besoin dont la loi prochaine devait assurer la satisfaction complète. C'était une sorte de conversation interrompue qui reprenait tous les sept ans, suivant la méthode du conteur des *Mille et une Nuits*.

Une politique militaire si exigeante devait avoir sa répercussion dans le domaine financier et économique. Il ne suffisait pas en effet que le Reichstag eût voté tous les sept ans une loi de principe ; il fallait qu'il accordât tous les ans les crédits nécessaires à l'application de la loi. Or, il n'y avait, après 1871, que certaines recettes d'empire, quelques taxes indirectes et quelques droits de douane qui fussent régulièrement affectés aux dépenses militaires ; le reste devait être demandé au Reichstag. Bismarck chercha donc à accroître le rendement des impôts indirects, mais ce procédé s'avérant insuffisant, il fallut à partir de l'année 1880 favoriser le développement industriel, quitte à augmenter

la clientèle du parti socialiste par le foisonnement de la population ouvrière. L'industrie allemande étant de très fraîche date, Bismarck, comme l'avait fait jadis notre grand Colbert pour la jeune industrie française, dut recourir au système protectionniste. Ce système était d'ailleurs tout à l'avantage de la classe des hobereaux agriculteurs, dont Bismarck était une émanation.

La question militaire est également à la base de la politique que suivit Bismarck vis-à-vis des catholiques et des socialistes.

En 1871, les électeurs catholiques avaient déclaré détester le militarisme dévorateur. Bismarck entra immédiatement en lutte avec eux et ce fut là la raison déterminante du *Kulturkampf*. Ce dernier ne cessa que le jour où les progrès du socialisme et de l'athéisme firent comprendre à Bismarck tout le parti qu'il pourrait tirer, pour combattre ces nouveaux ennemis, de la forte organisation de l'Église catholique. Le centre prit alors rang parmi les partis gouvernementaux.

Quant à la propagation des doctrines socialistes, qui sapaient le fondement même de l'État prussien, elle eut pour conséquence d'engager plus à fond Bismarck dans la voie du militarisme. L'armée ne lui apparaissait plus seulement comme le bouclier de l'Allemagne contre l'étranger, mais aussi comme un instrument de protection contre les théories subversives, comme la meilleure arme contre la démocratie. Et en effet, contrairement aux aphorismes de Jaurès qui prétendait que le milieu social doit forcément métamorphoser l'armée, en Allemagne ce fut l'armée qui influa grandement sur la mentalité du peuple. Le corps d'officiers, en tant qu'éducateur, était merveilleusement secondé par des sous-officiers de carrière qui pétrissaient d'autant mieux la pâte allemande, du reste si malléable, qu'ils étaient eux-mêmes issus du peuple, et qu'ils profitaient de l'esprit de discipline inné au cœur de tout Allemand.

Ainsi, pour des raisons politiques et sociales aussi bien que par prédilection de Junker, Bismarck subordonna tout à l'exaltation de l'armée allemande, considérée par lui comme le pilier de la monarchie absolue en Prusse et de l'autorité impériale en Allemagne. Son règne fut une béné diction pour la caste militaire. Au moment où il fut dis

gracié, cette caste s'était d'ailleurs singulièrement élargie. L'armée avait pris un tel développement que la noblesse eût été numériquement incapable de remplir tous les cadres d'officiers. Les Junkers attirèrent donc à eux la grande et même la petite bourgeoisie. Les « barons de cheminée d'usine », les banquiers, les gros commerçants furent trop heureux d'envoyer leurs fils dans les régiments riches, souvent même dans les régiments nobles, grâce à des *Adelsprädikate* (lettres de noblesse) libéralement distribuées par le kaiser, de les faire admettre dans un corps privilégié où le moindre sous-lieutenant avait ses entrées à la cour (*courfähig*), où un major avait le pas sur un député du Reichstag. La petite bourgeoisie elle-même eut accès dans un grand nombre de régiments d'infanterie ou d'armes savantes. Mais les nouveaux venus n'insufflèrent pas du tout un nouvel esprit à la caste ; c'est eux qui furent moralement absorbés et, comme il arrive souvent, se montrèrent plus entichés de leurs titres et de leurs prérogatives que les officiers de vieille noblesse.

Les mœurs du corps d'officiers ne gagnèrent pas précisément à l'immixtion de ces éléments nouveaux. A côté de l'officier hobereau, pauvre et rigide, de l'officier « à la Guillaume Ier », dont Hindenburg est un type caractéristique, prit place l'officier fêtard et dépensier, l'officier à la « Guillaume II ». Le luxe s'introduisit dans nombre de régiments, ce qui n'était pas pour déplaire au nouveau kaiser qui n'avait pas hérité les goûts simples de l' « inoubliable grand'-père » et se plaisait au contraire à étaler son faste. Avec le luxe, ce furent la passion du jeu et tous les désordres qu'elle entraîne. Oserai-je dire que notre service de renseignements n'eut pas à s'en plaindre?... Néanmoins, le prestige des officiers resta intact dans le pays, comme à l'étranger. En France même, nous nous faisions une idée quelque peu exagérée des mérites du haut commandement allemand, tandis que nous n'estimions pas à sa juste valeur un troupier dans lequel nous ne voulions voir qu'un lourdaud terrorisé par ses chefs, alors qu'il était tout autre chose, comme la guerre l'a bien montré.

C'est que le grand état-major de Berlin était vraiment imposant. On a pu dire qu'il était, avec la Chambre des lords britanniques et l'Institut de France, une des trois plus grandes et plus solides institutions de l'Europe mo-

derne. Véritable maître de l'armée allemande, n'étant pas seulement un organe d'exécution du commandement, mais prenant vis-à-vis de lui le rôle de conseiller toujours écouté, il imprimait au commandement un caractère en quelque sorte impersonnel. Si, pour respecter les traditions monarchiques, la plupart des inspecteurs d'armée, c'est-à-dire des commandants d'armée désignés pour le temps de guerre, étaient des princes de maisons régnantes, chacun de ces princes était doublé d'un *ad latus*, sorti du grand état-major, qui exerçait l'autorité réelle. Ce qui revient à dire qu'en ce qui concerne la direction des affaires militaires, c'est bel et bien un régime aristocratique qui se substituait au régime monarchique.

Mais tant que Bismarck resta chancelier, il ne permit pas aux militaires, sauf dans un cas unique, la moindre intrusion dans le domaine de la politique. On dit qu'il se laissa faire une douce violence par Moltke, lorsque celui-ci, en 1871, lui réclama l'annexion de Metz pour des raisons stratégiques. Je ne crois pas qu'on puisse citer d'autre exemple d'empiétement. Bismarck travaillait pour la monarchie et non pour une aristocratie. Seulement, en 1890, quand Guillaume II fit son coup de tête, la caste militaire, par suite de l'extension que la politique même de Bismarck lui avait donnée, était si forte, elle avait des ramifications si profondes dans le pays, elle inspirait une telle gratitude et une telle confiance aux magnats de l'industrie et du commerce qui voyaient dans les victoires passées la cause de leur prospérité et attendaient mieux encore des victoires futures, que seule la main de fer du chancelier pouvait la maintenir dans ses attributions normales et l'empêcher de devenir une aristocratie envahissante.

III. — *L'aristocratie militaire de* 1890 *à* 1914.

Le parallèle de Richelieu et de Bismarck a été fait bien souvent, et non sans raison. Richelieu fonda en France la monarchie absolue, Bismarck fortifia l'absolutisme du roi de Prusse et étendit dans toute la mesure humainement possible les prérogatives de l'empereur allemand. Le malheur est que les grands hommes rendent souvent bien difficile la tâche de ceux qui viennent après eux. L'édifice bâti

par Richelieu fut durable en France à cause de la personnalité vigoureuse de Louis XIV, la construction de Bismarck fut éphémère en Allemagne par suite de la médiocrité de Guillaume II. Le brusque geste qui fit choir Bismarck, des façons de matamore, une moustache poignardant le ciel, firent croire que l'Allemagne avait trouvé dans Guillaume II un vrai maître, comme la France dans Louis XIV. Des observateurs superficiels en restèrent persuadés jusqu'à la guerre de 1914 ; le roi Édouard VII n'était pas du nombre...

En réalité, à peine Bismarck remercié, Guillaume II donna des preuves de faiblesse. Pour ne pas m'écarter de mon sujet, je rappellerai seulement qu'abandonnant la ligne bismarckienne vis-à-vis des socialistes, il fit à ceux-ci de larges concessions dans l'espoir de les amadouer et d'orienter la démocratie dans des voies nouvelles ; on sait que l'échec fut complet. J'arrive tout de suite à un fait considérable qui se produisit aussitôt après la chute de Bismarck.

En 1891, un homme de premier plan, le général de Schlieffen, fut placé à la tête du grand état-major. Schlieffen renversa complètement le plan de guerre que ses prédécesseurs, Moltke et Waldersee, avaient établi dans l'hypothèse d'une lutte à soutenir contre la France et la Russie réunies. Il prétendit chercher la décision à l'ouest en se bornant à protéger les marches allemandes de l'est. Mais, comme notre front fortifié de Lorraine inspirait beaucoup de respect aux Allemands, Schlieffen ne vit pas d'autre solution que l'invasion de la Belgique, pour déborder l'aile gauche des armées françaises.

Je ne crois pas m'avancer trop en disant que Bismarck n'aurait jamais admis cette invasion initiale de la Belgique, dont Talleyrand eût dit qu'elle était plus qu'un crime : une sottise. Bismarck, toujours prudent quand il fallait l'être, s'était donné beaucoup de mal, après la conclusion de la Triple Alliance, pour contracter avec la Russie une contre-assurance. Il n'aurait pas consenti au risque de se mettre l'Angleterre à dos, et il n'était pas assez ignorant de l'histoire britannique pour croire que les Anglais assisteraient les bras croisés à la violation du territoire belge. Il n'aurait pas tiré de conclusions dangereusement erronées du pacifisme d'Asquith et de ses collègues. Tant qu'il fut chancelier, il ne fut jamais question de violenter la Belgique. Il

est exact qu'au lendemain de la guerre de 1870, Moltke, qui n'avait pas attendu l'orientation politique déterminée par le Congrès de Berlin pour se méfier d'une alliance franco-russe, avait opiné d'abord pour une guerre offensive contre la France et défensive contre la Russie. Mais il pensait d'autant moins à entrer en Belgique que le système de fortification du général Séré de Rivière n'existait pas encore. Aussitôt que nous commençâmes à le construire, Moltke se convertit à d'autres idées, et en 1879, une fois conclue l'alliance austro-allemande, il fit adopter par le kaiser l'offensive contre la Russie et la défensive contre la France. Il prévoyait une retraite des contingents allemands d'Alsace-Lorraine sur Strasbourg et Mayence, peut-être même jusque sur la rive droite du Mein. Si nous avions tenté d'envahir l'Allemagne en passant nous-mêmes par la Belgique, l'aile gauche allemande, s'orientant vers le nord, serait venue donner dans le flanc de l'envahisseur, pour le forcer à faire face au sud avec la Hollande à dos. Les grandes lignes de ce plan ne furent pas modifiées par Waldersee, le successeur de Moltke.

Le plan de Schlieffen, communiqué naturellement à Caprivi et à ses successeurs à la Chancellerie d'empire, et entériné par eux sans opposition, constitue une intrusion caractérisée de l'élément militaire dans la politique internationale. Pour le succès en somme aléatoire, comme l'événement l'a prouvé, d'une conception stratégique, le grand état-major devait se mettre sur les bras toutes les forces de l'empire britannique, de même que, plus tard, pour le succès non moins problématique de la guerre sous-marine, il devait s'attirer la déclaration de guerre des États-Unis. Rien ne montre mieux la nécessité de tenir compte des considérations politiques dans l'établissement d'un plan de guerre, surtout quand il faut envisager une conflagration universelle et non pas un duel avec une nation isolée. Ce souci ne semble pas avoir hanté le grand état-major, en qui allait désormais s'incarner le pouvoir exécutif de l'aristocratie militaire. Le voilà qui s'attelle bientôt à la confection d'une espèce de code politico-militaire qui trouve sa parfaite expression dans les ouvrages du fameux Bernhardi, et qui dénote une assez pauvre mentalité. Dans son livre : *la Guerre d'aujourd'hui*, où fourmillent tant de prodigieuses erreurs politiques à côté de grandes vérités militaires,

Bernhardi consacre un long chapitre à l'influence de la politique sur la conduite de la guerre. C'est en somme le développement de ces deux lieux communs, dont le second est d'essence bien germanique : il faut avoir l'armée de sa politique et la *politique de son armée*. Autrement dit, quand un pays a fait des sacrifices considérables pour mettre son armée au point, il convient de ne pas laisser l'instrument se rouiller et, par conséquent, de passer à une politique agressive. C'est seulement dans un court paragraphe que Bernhardi entre dans le vif de son sujet : « On ne pourra éviter de prendre en considération la politique pour déterminer la *direction d'attaque*. Mais l'idéal est de pouvoir déterminer cette direction pour des raisons purement militaires, et le devoir de la diplomatie est de permettre au grand état-major de se conformer à cet idéal. » Cela est plus aisé à dire qu'à faire ! Il est regrettable pour l'Allemagne que le chancelier n'ait pas averti le chef du grand état-major que certaine direction d'attaque serait le plus sûr moyen de jeter l'Angleterre dans la guerre.

De 1890 à 1896, la toute-puissance du grand état-major s'affirma par les lois de 1890 et de 1893 qui renforcèrent considérablement l'armée, sous prétexte que le rapprochement franco-russe, ébauché en 1888, devenait de plus en plus menaçant. En 1896, quand un manifeste impérial annonça la *Weltpolitik*, nous verrons l'influence croissante de l'aristocratie militaire sur la politique extérieure de l'empire. Mais il nous faut d'abord examiner par suite de quel enchaînement de circonstances elle joua un grand rôle dans la politique intérieure.



Il ne faut pas oublier que cette aristocratie militaire se doublait d'une aristocratie terrienne dans les territoires prussiens situés à l'est de l'Elbe. Là s'était maintenue intacte, avec toutes les traditions de l'ancien Brandebourg, une petite noblesse, essentiellement féodale et militaire, qui ne tirait ses maigres revenus que de l'exploitation de ses terres. Le protectionnisme de Bismarck, de 1880 à 1890, l'avait fort bien servie. Mais, à partir de 1890, l'industrie allemande, formidablement développée, exigeait au contraire un régime de libre échange. En décembre 1891,

Caprivi fit voter par le Reichstag quatre traités de commerce avec l'Autriche, l'Italie, la Suisse et la Belgique, qui impliquaient des réductions importantes sur les ouvrages en fer, les machines et les textiles exportés par l'Allemagne et, en revanche, l'abaissement des droits sur les céréales importées. Ce fut un coup d'autant plus dur pour les hobereaux *Ostelbier* que leurs frais avaient sensiblement augmenté par suite des exigences des ouvriers agricoles, envieux des gros salaires des ouvriers de l'industrie.

Les hobereaux ne furent pas longs à la riposte. Ils songèrent aussitôt à fonder une de ces associations chères au cœur des Allemands. « La plaisanterie souvent répétée, dit le prince de Bülow dans son livre sur la politique allemande, que deux Allemands ne peuvent se trouver ensemble sans fonder une association a un sens sérieux. L'Allemand se sent à l'aise dans son association. Et quand celle-ci poursuit un but élevé, de nature économique ou politique, ses membres ne tardent pas à voir en elle le point d'appui d'un Archimède, grâce auquel ils croient pouvoir soulever le monde. » Ç'a été précisément l'esprit de la Ligue agraire créée en 1893 pour abolir la politique économique de Caprivi. A sa tête on trouvait les Manteuffel, les Plötz, les Kanitz, suivis de toute la caste terrienne et militaire, qui se dressaient contre l'empereur, par une sorte de rébellion encore inconnue dans l'histoire de la Prusse. Après avoir essayé pendant quelque temps de lutter, Guillaume II, inquiet de la défection de ceux qu'il considérait comme ses plus fermes soutiens, désireux au surplus de trouver en eux un point d'appui contre le socialisme dont il renonçait désormais à conquérir les bonnes grâces, capitula au début de 1896. Jusqu'en 1903, c'est-à-dire pendant sept années, le souci de se concilier le parti agrarien domina la politique intérieure du kaiser. Mais comme, d'autre part, il était indispensable de ne pas mécontenter l'industrie, Guillaume fut obligé d'adopter simultanément deux systèmes : protectionnisme en Europe, pour donner satisfaction aux agrariens, et *Weltpolitik* pour procurer à l'industrie et au commerce, dans les pays exotiques, les débouchés qui allaient leur faire défaut en Europe. La politique « mondiale » fut définie dans le message du 18 janvier 1896.

Voilà qui était assurément propre à combler les vœux de l'aristocratie militaire. La *Weltpolitik*, qui allait conduire

bientôt aux entreprises de Chine et d'Asie Mineure, en attendant les complications marocaine et congolaise, obligeait l'Allemagne à se garder mieux que jamais en Europe contre le « Vautour » français. En conséquence, les lois militaires, désormais quinquennales, mirent l'armée sur un pied formidable. Celle de 1899 avait coûté 200 millions, celle de 1905 coûta 92 millions, celle de 1911, 180 millions. Il est d'ailleurs à remarquer que les taxes indirectes d'empire, qui permettaient de couvrir ces dépenses impériales, portaient surtout sur la classe ouvrière ; seule la loi de finances promulguée après la loi militaire de 1911 fit exception et imposa des sacrifices à la richesse acquise.

La *Weltpolitik* n'exigeait pas seulement une armée très puissante, elle entraînait aussi une grande flotte. Du moins l'aristocratie militaire en était-elle persuadée. C'est elle qui souffla à l'empereur la fameuse devise : *Unsere Zukunft liegt auf dem Wasser*, encore une maxime qui n'aurait pas eu l'approbation de Bismarck, comme allant dangereusement à l'encontre de la devise anglaise : *Britannia rules waves*. En 1889, quand le vieux pilote était encore à la barre du gouvernail, il n'avait envisagé qu'une marine de second ordre, destinée simplement à interdire à l'ennemi l'accès des côtes allemandes, éventuellement à assurer le ravitaillement d'armées devenues énormes. Mais neuf ans plus tard, en 1898, une première loi navale, suivie d'une seconde en 1900, amorçait la grande extension de la flotte qui devait faire le programme de 1905.

Cette année-là, qui est celle du débarquement du kaiser à Tanger, l'aristocratie militaire poussait ouvertement à la guerre. Et c'était peut-être, en effet, le moment où l'Allemagne aurait eu le plus de chance de la faire avec succès. La Russie était à peu près impuissante, à la suite de sa malheureuse aventure de Mandchourie ; la France, en proie aux démagogues pacifistes, affaiblissait son armure par la loi de deux ans, insuffisamment préparée et par conséquent funeste, et le triste Rouvier offrait à l'Allemagne, comme l'a dit récemment M. Paléologue, la tête de Delcassé, coupable d'avoir voulu conclure une entente étroite avec l'Angleterre. Cependant Guillaume, que son oncle Édouard VII caractérisait assez bien en le traitant de poltron et de bluffeur, n'osa pas aller plus loin que sa tapageuse manifestation de Tanger. Le grand état-major dut attendre quelques

années avant de le convertir à ses visées belliqueuses. Jusqu'en 1909, il eut d'ailleurs à compter avec le prince de Bülow, le seul parmi les successeurs de Bismarck qui fût un politique de réelle envergure. Mais le jour où le « cher Bernard » qui, il faut l'avouer, avait joué un tour pendable à son auguste maître à propos de la retentissante interview du *Daily Telegraph*, fut remercié, l'aristocratie militaire eut la voie libre.

Sa doctrine politique était admirablement formulée dans la préface du livre de Bernhardi qui parut en 1911 : *la Guerre d'aujourd'hui :* « Étant donnée la situation actuelle du monde, il faut considérer une guerre future presque comme une nécessité dont dépend le développement de notre nation... Nous avons besoin d'accroître notre empire colonial pour assurer à notre surcroît de population des moyens d'existence et de travail, si nous ne voulons pas que la puissance et la prospérité de nos voisins et rivaux s'augmentent comme aux jours d'autrefois, grâce à l'émigration allemande (1). Mais de pareilles acquisitions territoriales ne nous sont possibles, avec les partages politiques d'aujourd'hui, qu'au détriment d'autres États. Toute liberté de mouvement est devenue très difficile pour nous. Un tel état de choses comporte les plus grands dangers, non seulement pour la paix de l'Europe qui, *après tout, peut tenir le second rang dans nos préoccupations*, mais pour nous mêmes... Nous autres, Allemands, ne devons pas nous laisser aveugler par les tentatives des pacifistes. Elles représentent *a priori* un danger pour un État ambitieux qui n'a pas encore obtenu le rang dont il est digne. Nous devons jeter dans la balance tout le poids de nos 60 millions d'hommes. Malheureusement, le service militaire obligatoire, quoique inscrit dans nos lois, n'est plus pratiqué depuis longtemps (2). »

(1) Cette crainte était chimérique. Il n'y a qu'à consulter les almanachs de Gotha des années voisines de 1911 pour se rendre compte que l'émigration allemande ne cessait de décroître. Les Allemands n'émigraient plus guère, ni dans leurs propres colonies ni à l'étranger. Grâce à son prodigieux développement économique, l'Allemagne pouvait parfaitement nourrir une population très dense.

(2) Les nécessités budgétaires obligeaient en effet à ne pas incorporer la totalité du contingent de recrues. Au moment où Bernhardi écrivait son livre, le grand état-major inspirait une violente campagne de presse pour augmenter les effectifs, desideratum qui fut réalisé par la loi de 1911.

Voilà ce qu'on lit dans un livre qui ne devait traiter que de stratégie et de tactique. Bernhardi eut beau être disgracié par l'empereur à la suite d'une algarade de grandes manœuvres, d'autres fauteurs de la guerre nécessaire, inévitable, prirent sa place et, en 1914, ils étaient venus à bout des dernières résistances du pusillanime Guillaume II.

IV. — *L'aristocratie militaire pendant la guerre.*

Il n'est pas étonnant qu'après avoir pris avant la guerre une si grande autorité, l'aristocratie militaire ait réduit à rien le rôle de l'empereur au cours des hostilités. En ce qui concerne la conduite des opérations, il ne peut subsister le moindre doute à cet égard. Guillaume avait bien choisi lui-même, pour remplacer Schlieffen à la tête du grand état-major, cette médiocrité qui s'appelait le général de Moltke, attestant une fois de plus son goût pour les médiocres. Mais quand, au bout de cinq semaines de guerre, la position de Moltke fut devenue intenable, ses successeurs, Falkenhayn et les Dioscures Hindenburg-Ludendorff, furent imposés, le premier par le kronprinz, dont Falkenhayn était le courtisan, les deux autres par le grand état-major soutenu lui-même par l'opinion publique, encore que Guillaume ne les aimât ni l'un ni l'autre. Les mémoires de Falkenhayn et de Ludendorff, d'allure différente, ont pourtant un trait commun. Ni Falkenhayn ni Ludendorff ne soufflent mot de l'action que l'empereur aurait exercée sur la conduite de la guerre. Il n'est pas trop audacieux d'en conclure que cette action a été nulle. Falkenhayn nous dit que l'empereur avait délégué sa signature au chef de l'état-major général, mais ajoute que, personnellement, il s'est toujours fait scrupule de prendre aucune décision importante sans en référer à son maître. Ludendorff n'était pas aussi respectueux des formes. Et s'il avait jamais rencontré une opposition impériale à ses plans stratégiques, il n'eût pas manqué de récriminer comme il le fait quand il s'agit d'une question à la fois politique et militaire, et qu'il est obligé de recourir à l'empereur pour imposer sa volonté au chancelier. Alors Ludendorff ne se gêne pas pour déclarer que « la nature de Guillaume est profondément différente de la sienne » : compliment qu'il décoche à tous ceux qui ne sont pas de son avis. C'est le

malheur des hommes de génie, ou qui se croient du génie, de n'apercevoir nulle part leurs semblables... Quant à Hindenburg, le vieux hobereau prussien pour qui Hohenzollern et Prusse sont inséparables, il révère son empereur ; son attitude vis-à-vis de lui est celle d'un pieux Carthaginois devant la statue de Moloch ; mais cela ne l'empêche pas d'écrire quelquefois d'assez rude façon à son idole. L'empereur encaisse tout.

Il en résulta que le régime monarchique de l'Allemagne, avec ce potentat décoré du titre si expressif de *Kriegsherr*, seigneur de guerre, qui semblait devoir assurer pendant les hostilités une incomparable unité d'action politique et militaire, fit faillite. Le pouvoir suprême, comme nous le verrons plus loin en relatant les tribulations du chancelier, fut exercé par l'aristocratie militaire : ce qui prouve que l'étiquette d'un régime est souvent trompeuse.

Sur le genre de relations que Guillaume entretenait avec les grands chefs militaires, je trouve d'intéressants aperçus dans un livre récemment paru en Allemagne : *Der Kœnig*. L'auteur, Karl Rosner, avait au G. Q. G. allemand à peu près le même emploi que M. de Pierrefeu au G. Q. G. français. Il était un des rédacteurs du communiqué et, comme tel, approchait souvent l'empereur, Hindenburg et Ludendorff. Son livre n'est pas un pamphlet dirigé contre Guillaume, c'est plutôt une sorte d'élégie où le roi de Prusse est représenté comme animé des intentions les plus pures, écrasé par sa responsabilité de premier serviteur de l'État, et désolé, par suite de sa propre insuffisance, de ne pouvoir exercer aucune action personnelle. « Et dire, s'écrie-t-il souvent, qu'on me rendra responsable de tout ! »

Rosner campe son personnage en Champagne, à la veille de l'offensive de juillet 1918. Guillaume se rend à Avesnes, où Hindenburg et Ludendorff ont élu domicile. Hindenburg le met au courant de la situation générale : « Pour plus de détail, que Votre Majesté veuille bien se rendre dans le cabinet du premier quartier-maître général. Il est tellement surchargé de travail qu'il n'a pu venir au-devant de Votre Majesté. » Guillaume comprend la chose. Il entre dans le cabinet du grand stratégiste qui est au téléphone, achève sa conversation, se lève lentement, et s'incline. Guillaume conciliant : « Je sais, mon cher général, que vous vous dépensez sans compter. — C'est mon devoir strict. » Sans

plus attendre, Ludendorff, d'un ton sec, expose les directives de l'attaque imminente. Après quoi, raide et impassible, il attend. L'empereur balbutie des remerciements : « Il est incroyable, murmure-t-il en sortant, qu'après tout ce que j'ai fait pour lui, je n'aie pu gagner l'affection de cet homme ! »

Il est convenu que l'empereur passera la nuit dans son train, à Bosmont, et que le lendemain matin, le premier jour de l'offensive, il montera à l'observatoire de Ménil, un des meilleurs endroits, a dit Ludendorff, pour voir la bataille sans recevoir des projectiles. Accompagnent l'empereur un vieux colonel général, une Altesse sérénissime, quelques aides de camp dont un est absorbé par le soin de tenir prête la boîte de cigarettes impériale. La seule compétence de la bande est un jeune capitaine du grand état-major, qui emporte un lot de cartes pour répondre aux questions de Sa Majesté.

Guillaume se morfond à son observatoire, d'où il n'aperçoit pas grand'chose, car il n'existe pas d'éminence qui permette de se rendre compte du développement d'une bataille moderne. Tard dans la soirée, quand la ligne des monts de Champagne a été enlevée, mais que l'infanterie allemande est venue se faire massacrer devant la deuxième position de Gouraud, l'empereur voit arriver le kronprinz qui ne lui cache pas qu'à son avis l'affaire est manquée, qui répète une fois de plus à son père tout ce qu'il pense des folles espérances de l'O. H. L.

Le jour suivant, dévoré d'inquiétude, laissé sans nouvelles, Guillaume, n'y tenant plus, part pour le Q. G. de la 1re armée, à Rethel, où il sait trouver un général qui sera affectueux et lui remontera le moral. En effet, le brave commandant de la 1re armée prodigue à son maître les consolations, cite des exemples historiques, rappelle que le grand Frédéric lui-même a dû souvent passer de l'offensive à la défensive...

Retour à l'observatoire de Ménil. Aucun rapport n'a été reçu d'Avesnes pendant l'excursion à Rethel. « Mais enfin ces messieurs se décideront-ils à me faire savoir quelque chose ? dit Guillaume à son jeune *Generalstäbler*. Téléphonez ! » Il en est ainsi fait : « L'O. H. L. rend compte à Votre Majesté qu'en présence des résultats obtenus elle examine s'il ne convient pas d'orienter différemment la

bataille. — Demandez-leur s'ils n'ont pas des propositions fermes à me faire. » Nouveau coup de téléphone : « Le premier quartier-maître général propose à Votre Majesté de passer encore la journée à Ménil. — C'est vraiment trop fort ! Quelle impertinence ! » En effet...

*
* *

Étudiant dans le tome II de ses mémoires, ouvrage posthume publié par son fils, les relations de la chancellerie impériale et de l'O. H. L. pendant la guerre, M. de Bethmann-Hollweg distingue deux périodes : la période Falkenhayn qui prend fin au mois d'août 1916, et la période Hindenburg-Ludendorff. Les relations, bonnes avec Falkenhayn, deviennent détestables avec les Dioscures, qui finissent par s'arroger l'omnipotence politique aussi bien que militaire.

Quoique sorti de la *Kriegsakademie*, Falkenhayn n'était pas précisément l'enfant chéri du grand état-major. Diplomate autant que militaire, joignant à une remarquable intelligence des qualités de finesse assez rares outre-Rhin, d'un passé d'ailleurs douteux (il avait été obligé, à la suite de scandales, de disparaître pendant quelque temps et il était allé faire peau neuve en Chine), Falkenhayn n'avait dû sa brillante carrière qu'à la protection d'abord de Waldersee, ensuite du kronprinz. Ce n'est pas une barre de fer comme Hindenburg ou Ludendorff il a au contraire toute la souplesse d'un courtisan qui juge inutile de se brouiller avec qui que ce soit. Ce n'est pas qu'il ne s'ingère lui aussi dans la politique. Il a commencé à converser avec Bethmann dès le lendemain de la bataille de la Marne, mais s'il faut l'en croire, il n'aurait pas caché au chancelier que le triomphe complet de l'Allemagne lui paraissait désormais bien chimérique. L'année suivante, après les grandes victoires sur le front oriental, il propose de faire de la Pologne un État-tampon entre la Russie et l'Allemagne, constitué avec la Pologne russe, la Lithuanie et la Galicie. Plus tard, c'est sur sa demande expresse que Bethmann entame les négociations avec la Bulgarie. Ces conceptions politiques ne heurtent pas celles de Bethmann ; le désaccord avec le chancelier ne se produit qu'à propos de la guerre sous-marine que Falkenhayn voudrait voir déclarer sans restriction au

moment où il monte sa grande offensive contre Verdun. Mais quand, au mois d'avril 1916, on lui donne décidément tort en cette affaire, il s'incline devant le fait accompli. Il eût considéré, dit-il, comme une atteinte à la discipline une offre de démission, d'autant que cette offre aurait révélé des dissensions qu'il valait mieux cacher. Tel est le collaborateur, en somme bien commode, que Bethmann eut la maladresse et la lâcheté d'abandonner en août 1916, quand l'affaire de Verdun sembla définitivement manquée et que l'entrée en guerre de la Roumanie eut déchaîné l'animosité contre l'imprévoyance de Falkenhayn. Le chancelier se rangea dans le parti des mécontents et poussa, comme tout le monde, l'empereur à faire appel à Hindenburg et à Ludendorff, ou plus exactement à Ludendorff tout seul, car il est prouvé maintenant que le vieil Hindenburg a été un personnage purement représentatif, manœuvré par Ludendorff comme l'empereur l'était lui-même par l'O. H. L. Bethmann ne devait pas tarder à se repentir de sa conduite.

Devant les militaires, écrit-il, dut bientôt s'incliner l'empereur. A peine en fonctions, la nouvelle O. H. L. parle très haut à la grande conférence de Pless, où Bethmann est convoqué, le 31 août 1916. En même temps commence une vigoureuse action à l'intérieur du pays. Des instructions sont envoyées du G. Q. G. au ministre de la Guerre et aux généraux commandant les régions de corps d'armée, les *Stellvertretende Generäle*, pour contrôler la presse dans toute l'étendue du territoire, et donner le mot d'ordre à tous les adversaires politiques du chancelier dans le Reichstag et dans les innombrables associations chauvines que la guerre a fait pulluler. Les *Stellvertretende Generäle*, choisis parmi les vieux officiers généraux les plus réactionnaires, furent à l'intérieur, pendant toute la guerre, les agents de l'aristocratie militaire. Ils obtinrent des résultats très appréciables grâce à l'influence qu'ils exerçaient et aux pouvoirs très étendus qu'ils détenaient. Les députés du centre, qui n'étaient pourtant pas parmi les plus exaltés, déclarèrent dans une réunion plénière que le chancelier était seul responsable devant le Parlement, mais qu'il devait s'appuyer sur l'avis des militaires. Le Reichstag lui-même fut bientôt mis en demeure de voter une loi de circonstance. Dans le courant de l'automne 1916, Ludendorff avait mis sur pied ce qu'on a appelé le programme Hin-

denburg, c'est-à-dire la mobilisation civile du pays, femmes comprises, qui se traduisit par la loi dite *Hilfs-dienst-pflicht-gesetz.*

En même temps qu'elle fait marcher l'arrière à la baguette, l'O. H. L. reprend avec plus de vigueur que Falkenhayn la campagne en faveur de la guerre sous-marine sans merci. Bethmann, appelé au G. Q. G. dans les premiers jours de janvier 1917, ne peut que constater la capitulation de l'empereur devant les volontés de l'O. H. L. et de l'Amirauté. Il renonce à une opposition inutile, tout en ne se méprenant pas sur le grand danger d'une intervention américaine. Son attitude passive ne lui concilie d'ailleurs pas les bonnes grâces de Ludendorff. Celui-ci est en tiers dans les conversations de Bethmann et de Czernin, au mois d'avril 1917, quand l'Autrichien vient avouer à son collègue allemand que son pays sera bientôt à bout de forces et qu'il doit songer à la paix. Ludendorff morigène Czernin et reproche à Bethmann de se laisser prendre au mirage d'une paix de compromis, alors que, selon Ludendorff, Czernin ne pense en réalité qu'à une paix séparée pour l'Autriche. Mais plus Bethmann laisse le quartier-maître piétiner ses plates-bandes, plus ses concessions augmentent l'arrogance de Ludendorff. Bethmann doit encaisser avanie sur avanie. « Le commandant du quartier général, dit-il mélancoliquement, avec qui j'avais toujours eu d'excellents rapports, ne me tendait plus la main. » L'empereur lui-même est obligé de se séparer du chef de son cabinet civil, M. de Valentini, suspect d'indépendance d'esprit.

Ce sont des questions de politique intérieure qui précipitent le dénouement de la crise. Bethmann, qui a en quelque sorte abdiqué en ce qui concerne les affaires diplomatiques toujours plus ou moins enchevêtrées avec les affaires militaires, a cru pouvoir prendre sa revanche dans un autre domaine et a suggéré à l'empereur le message de Pâques (*Osterbotschaft*) qui promet l'élargissement du droit de suffrage en Prusse. Le vent est aux réformes démocratiques, à la « parlementarisation » de l'Allemagne. Ne parle-t-on pas déjà de faire contresigner la patente des officiers par un ministre de la Guerre responsable devant le Reichstag, et d'introduire un certain nombre de parlementaires dans les conseils du gouvernement? C'en est trop. Les militaires ont décidé de se débarrasser dans le plus bref délai d'un

chancelier qui tourne au démocrate, et qui vient, nouveau grief à lui faire, de prêter une oreille complaisante aux propos du nonce Pacelli, quand celui-ci lui a suggéré de restituer son indépendance à la Belgique, d'accorder même quelques rectifications de frontière à la France. Dans les derniers jours de juin, l'empereur, consterné de l'orage qu'il voit venir, ne sachant plus qui entendre, a essayé de réconcilier le chancelier et l'O. H. L. Ludendorff est resté sur ses positions. Et voici que, le 7 juillet, le Reichstag fait sa démonstration de paix ; il souhaite une paix blanche, sans annexions ni réparations. Alors Ludendorff met la plume à la main de Hindenburg, et le vieux maréchal écrit à son souverain une lettre rogue pour lui dire qu'il ait à choisir entre lui et Bethmann. Le malheureux Guillaume convoque Bethmann, lui expose, les larmes dans la voix, dans quelle position lamentable le place l'intransigeance de ses généraux. Bethmann, pris de pitié, lui présente sa démission. Pour sauver la face impériale, il argue de difficultés parlementaires (1).

Michaelis, le successeur de Bethmann, n'est que l'instrument docile de l'O. H. L. ; mais, quelques mois plus tard, quand Hertling arrive au pouvoir, la lutte recommence. En janvier 1918, Ludendorff entre dans une grande colère contre l'empereur, parce que celui-ci a fini par adopter pour la Pologne la solution autrichienne. Entre temps, il invective contre le général Hoffmann qui ne mène pas à son gré les négociations de Brest-Litovsk. Le début de cette année 1918 voit une nouvelle crise du commandement dont Hindenburg ne souffle pas mot dans son livre, et que nous ne connaîtrions pas sans Ludendorff. La gravité de cette crise a été mise en lumière par une interview que le journaliste américain Wiegand prit au colonel Bauer, l'homme de confiance de Ludendorff. Bauer affirma avoir suggéré à son chef que l'issue de la guerre serait compromise si l'empereur n'était pas déposé (*abgesetzt*) et ajouta que les démarches nécessaires pour atteindre ce but furent envisagées. L'affaire fut manquée à cause de l'opposition irréductible de Hindenburg. Le 7 janvier, en faisant allu-

(1) *Betrachtungen zum Weltkriege*, t. II, p. 236. L'empereur s'empressa de communiquer la bonne nouvelle aux deux grand chefs pour prévenir l'envoi de leurs lettres de démission.

sion à la diplomatie de Hertling, Hindenburg avait bien écrit à l'empereur : « Votre Majesté ne peut exiger que des hommes responsables des opérations militaires assistent impassibles à des négociations qu'ils considèrent comme funestes pour le trône et pour la patrie. » Mais quand Ludendorff voulut le faire aller plus loin, Hindenburg se rebiffa.

*
* *

On voit, quand on va au fond des choses et qu'on ne se contente pas d'une observation superficielle, ce qu'a été, depuis la chute de Bismarck, le régime dit monarchique de l'Allemagne. Un souverain investi, à la vérité, de prérogatives très étendues, mais auquel il ne convient d'accoler ni l'épithète d'absolu ni celle de constitutionnel, ne pouvait venir à bout de sa tâche qu'à une des deux conditions suivantes : ou bien être soi-même un grand homme, ou bien être simplement un homme de bon sens, comme l'a été Louis XIII chez nous ou Guillaume Ier en Allemagne, sachant maintenir au pouvoir envers et contre tous un ministre de génie. Guillaume II n'a été ni l'un ni l'autre. Il était donc fatal qu'il fût tôt ou tard dominé par cette clique militaire à qui la politique de Bismarck avait donné une très grande puissance latente et qui est devenue rapidement une aristocratie dirigeant les destinées de l'Allemagne. Alors que Bismarck avait entendu travailler pour le roi de Prusse et faire des grands chefs militaires ses instruments, c'est l'empereur-roi qui a été un instrument aux mains de l'aristocratie militaire. Celle-ci, n'étant qu'une petite aristocratie à côté, a conduit son pays à la ruine, à l'encontre des grandes aristocraties comme la romaine, la vénitienne, l'anglaise, qui furent, elles, créatrices de puissance et de prospérité.

R. DE THOMASSON.

Saint Maurice ou l'obéissance [1]

III

MAURICE, *debout.*

Mes amis, mes enfants. Voici un conseil de guerre bien insolite? S'il s'agissait de prendre une décision militaire, nous serions trop, bien sûr ! — et, toute l'his toire nous l'enseigne, quelque désastre s'ensuivrait. *(Approbation.)* La question est d'un autre ordre. Dans les circonstances présentes, je ne saurais agir sans votre assentiment. Si vous le permettez, je la résumerai en quelques mots, sans commentaires ; je tiens à me garder soigneusement d'influencer en quoi que ce soit vos avis. *(Murmures d'approbation. Un temps.)* L'empereur Maximien, qui par la grâce de Dieu est notre maître et à qui nous avons prêté devant Dieu serment loyal, a voulu nous contraindre à agir contre Dieu, son maître et le nôtre, sans lequel il ne serait rien et n'aurait pas le droit de commander sur nous. Entre le maître de l'Empire et le Maître des maîtres, nous n'avions pas à hésiter. Respectueusement, comme il convenait et quoiqu'il en coutât à mon cœur de soldat, pour la première fois depuis que je suis sous les armes, j'ai répondu à ses ordres par un refus. Vous m'approuviez?

(1) Voir la *Revue universelle* du 15 juin 1922.

LES LÉGIONNAIRES, *en rumeur.*

Oui... chef... Oui... Oui...

MAURICE

Cela n'est plus en question. César a répliqué en enlevant, par traîtrise, six cents des nôtres et en les faisant massacrer. Si nous ne cédons pas, il nous menace du même sort. Je sais que, sur le fond, vous n'avez pas changé d'avis ; non : pas plus aujourd'hui qu'hier, vous ne consentez à l'apostasie.

LES LÉGIONNAIRES, *en rumeur.*

Non... non... chef... non !...

MAURICE

Pour éviter une nouvelle surprise, j'ai pris quelques mesures provisoires aux abords du camp. — Mais, sachez-le ! je n'ai voulu, par là, préjuger en rien de l'attitude et de la conduite à tenir, quand se présenteront, sans doute en force, les troupes chargées par César d'appliquer sur nous la sanction de mort. Je vous demande simplement d'examiner le droit et le devoir de tous, dans une éventualité qui ne saurait n'être pas très prochaine. Comment recevrons-nous les envoyés de l'Empereur?

LES LÉGIONNAIRES, *en tumulte.*

En ennemis ! — Avec nos armes ! — Avec nos armes !

MAURICE, *les apaisant.*

Permettez ! Vous répondrez un à un, s'il vous plaît ; avec votre raison et non avec votre colère. — Toi qui es le plus jeune et le plus hardi, parle le premier, Exupère.

(Le tumulte s'est apaisé, Exupère s'avance.)

EXUPÈRE, *se maîtrisant avec peine.*

Chef, je ne promets pas que je parlerai tout à fait sans haine. J'ai vu mes camarades couchés dans leur sang. *(Frémissement dans l'assemblée.)* Mais je tâcherai de rester sur le terrain de la justice ; je sais que la vengeance n'est pas un sentiment chrétien. *(Fermement.)* Je dis que César, notre maître, a rompu par un crime le pacte qui nous engageait envers lui et qu'à nouveau nous avions scellé hier même ; en vain, donc. — Je dis qu'en tournant contre nous sa fureur et en prétendant par la force nous contraindre à servir contre Dieu, le Maître des maîtres, il a cessé d'être le nôtre et séparé

sa cause de celle de Dieu. — Je dis que désormais il y a deux camps en présence, celui des armées de César et celui de l'armée du Christ. Si les armées de César nous attaquent, l'armée du Christ se défendra. Elle n'attaquera pas ; mais elle a le droit et le devoir de se défendre. Sa cause est juste, c'est la cause de Dieu. *(Un temps bref.)* — C'est tout, chef !

(Rumeur et mouvement. Exupère regagne sa place.)

UN CENTURION

Cela est bien dit, lieutenant.

DEUX LÉGIONNAIRES

Cela est bien dit.

(On approuve.)

UN VÉTÉRAN, *se levant.*

Ah, ah, ah, ah !... Et qu'ils y viennent donc !

MAURICE

Un peu de calme ! — Tu demandes la parole, vétéran?

LE VÉTÉRAN, *interloqué.*

Non, chef... non, chef... Je ne sais pas parler. *(On rit. S'enhardissant :)* Mais puisque je suis là, je dirai mon mot tout de même. *(Il s'avance, tousse et prend un temps.)* Voilà ! Je suis dans la légion quasiment depuis mon baptême. J'ai vingt campagnes et dix blessures. J'ai passé le Rhin à la nage avec tout mon fourniment sur le dos et mon épée entre les dents. Je ne crains personne. Et si j'ai volé parfois un lapin, je l'ai assez payé de mon sang. Et voilà, et voilà !... Et je n'ai jamais rechigné à la bataille. Et j'y retournerais encore, si c'est la volonté de l'Empereur... — Mais je dis : Qu'ils y viennent donc ! — Voilà ! *(Il cherche en vain autre chose à dire et répète :)* Voilà !

(On rit et on approuve.)

MAURICE

Tu es un brave.

LE VÉTÉRAN

Oui, chef... si vous voulez : je suis un brave... — Mais j'ai tout de même raison.

(On rit.)

QUELQUES VOIX

C'est bon... c'est bon...

(Il rentre dans le rang et se rassied.)

MAURICE, *à un centurion d'un certain âge.*

A vous, centurion?

LE CENTURION

Oui, chef, si vous le permettez.

MAURICE

Parle.

(Un temps. Le centurion s'avance.)

LE CENTURION, *rond et timide.*

Chef... camarades... Je ne suis pas non plus un orateur. Je n'aime pas la politique. D'abord ça ne nous regarde pas. Si nous avions le droit de disputer sur ces belles affaires qui changent, on peut dire, à toutes les lunes... nous ne saurions plus jamais à qui obéir... *(Approbation.)* Mais j'ai laissé là-bas, à la lisière du désert de Scété, où je suis né et où est né mon père, une femme qui est une bonne femme et quatre enfants. Et au fond, je suis à la guerre pour les défendre... Lorsque l'Empire se trouve menacé sur un point, il l'est partout et le soldat sait bien cela. Ce qu'un légionnaire thébéen a fait hier pour le pays de Gaule, le légionnaire gaulois peut être appelé à le faire demain pour le pays de Thèbes — et il le fera de bon cœur. Rome est Rome. L'Empire est l'Empire. *(Approbation. Changeant de ton.)* Mais si Rome se tourne contre ma maison, quand je ne suis pas là — ce qui se passe probablement en Égypte à l'heure où je parle — si elle fait tort à ma femme et à mes enfants, et si, pour commencer, elle prétend leur enlever leur propre père... *(Il se frappe sur la poitrine...)* afin qu'ils n'aient plus personne pour les garder... je ne connais plus Rome... et je défends ma peau... et c'est encore une façon de les défendre. *(Approbation très chaude.)* Si on ne résiste pas à ces gens-là, ils finiront par massacrer tous ceux qui ne leur plairont pas. Pas vrai? Il faut faire un exemple!

(Approbation tumultueuse.)

LES AUTRES

Un exemple! Un exemple!

(Maurice fait un signe et la rumeur s'apaise.)

MAURICE, *impassible.*

Bon. — A qui de parler maintenant?

UN JEUNE TRIBUN

A moi, chef.

MAURICE

Va !

LE JEUNE TRIBUN, *net.*

Oh ! je ne vous tiendrai pas longtemps. Il me semble qu'on s'embarrasse dans bien des phrases. Je poserai deux questions. Avons-nous eu raison de refuser le sacrifice à Jupiter?

TOUS

Oui !. Oui !...

LE JEUNE TRIBUN

Avons-nous eu raison de nous refuser à persécuter des chrétiens?

LES MÊMES

Oui ! Oui !...

LE JEUNE TRIBUN

Notre cause est donc bonne. On l'a dit et je le répète : notre devoir est de la faire triompher — ou du moins de lutter pour elle.

LES MÊMES

Oui ! Oui !...

LE JEUNE TRIBUN, *fortement.*

La légion du Christ combattra pour le Christ.

LES MÊMES

Pour le Christ !

LE VÉTÉRAN

Jusqu'à la mort !

LES MÊMES

Jusqu'à la mort !

(Rumeur d'approbation presque unanime.)

EXUPÈRE, *s'avançant.*

Chef, il me semble que la cause est entendue.

(On fait silence.)

MAURICE

Devant les hommes, c'est possible... *(Se tournant vers Candide qui est resté silencieux.)* Vous désirez parler, noble Candide?

CANDIDE, *s'avançant.*

Il le faut bien, quoique à peine soldat... *(On proteste.)* Mais thébéen et chrétien comme vous... mes frères.

LE VÉTÉRAN

Oh ! vous êtes connu !

TOUS

Parlez ! parlez ! noble Candide.

CANDIDE, *saluant.*

Merci à tous. *(Avec simplicité et douceur).* Amis, je reprendrai à mon compte la belle formule qui vient, à ce qu'il semble, de rallier les suffrages de tous : la légion du Christ combattra pour le Christ.

LES AUTRES

Bien ! bien !...

CANDIDE

Elle exprime un devoir auquel nous ne pouvons pas nous soustraire.

LES AUTRES

Bien.

CANDIDE

Mais on voudra bien m'excuser, si abandonnant momentanément le point de vue de la justice, je me place à celui de l'utilité. Je suis un homme simple et terre à terre. On s'accorde à me reconnaître un certain bon sens et une certaine habileté pratique dans mon métier de... pourvoyeur. Je voudrais donc faire préciser, en conseil, les moyens de combat dont, selon vous, il serait préférable de se servir, pour le plus grand bien de la cause.

EXUPÈRE

Noble Candide, permettez ! C'est une question de pure stratégie qui ne regarde que le chef.

LE VÉTÉRAN

Nous avons confiance dans le chef.

LES AUTRES, *faisant écho.*

Nous avons confiance dans le chef.

CANDIDE

Vous ne m'entendez pas, jeune Exupère. La stratégie n'est pas mon fait. Je me borne à calculer le plus exactement possible la somme des avantages et des risques, selon... *(S'interrompant volontairement.)* Je vais tâcher de m'expliquer. *(Silence. On redouble d'attention.)* Aucun d'entre vous ne se dissimule le résultat fatal de la bataille.

(Etonnement.) Ou plus tôt, ou plus tard, pour chacun de nous, c'est la mort.

(Murmures et protestations. On se lève.)

LES LÉGIONNAIRES, *ensemble.*

— La mort? — La mort? — Pourquoi? — Et peu importe ! — Mais non ! mais non !

LE VÉTÉRAN, *bondissant.*

Nous nous barricaderons dans une grotte, ou dans un fond de gorge. Nous nous défendrons à coups de rocher. On ne nous aura pas comme ça.

LES AUTRES

Non, Candide !... non ! non !...

CANDIDE

Raisonnons, vétéran. Nous avons contre nous toutes les armées de l'Empire — et César y mettra le prix, soyez-en sûr.

LE JEUNE TRIBUN

Nous soulèverons ses peuples contre lui... d'abord les chrétiens... puis les autres. Le mécontents ne manquent nulle part.

CANDIDE

Vous vous bercez d'illusions, jeune homme. L'Empire tient encore, par la grâce de Dieu !... En tout cas, ce n'est pas à nous, chrétiens, d'y déchaîner une guerre civile.

LES AUTRES

Mais... mais...

CANDIDE, *impératif.*

Écoutez-moi. Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, si vous n'êtes pas réduits aujourd'hui, vous le serez demain, ou dans un mois, ou dans un an. Contre le pot de fer, nous sommes le pot de terre, mes enfants, une pauvre argile. Le monde n'est pas mûr pour notre cause. Je n'imagine aucun secours humain capable de nous sauver de la mort.

LE VÉTÉRAN

Eh bien ! on mourra ! on mourra ! mais debout, les armes à la main...

LES AUTRES

Oui ! debout ! debout ! au combat !

LE VÉTÉRAN

On montrera à l'univers de quoi des soldats chrétiens sont capables.

LE CENTURION

Pour l'exemple !...

LES AUTRES

Pour l'exemple ! — Nous mourrons debout ! — Nous sommes prêts !

CANDIDE, *les apaisant.*

Vous mourrez bravement, je n'en doute pas, camarades. Mais ceci dit, le tout est de savoir quelle est la forme de courage qui servira le plus efficacement notre cause et s'il vaut mieux pour nous recevoir cette mort injuste — sans la rendre ou en la rendant.

(Rumeur inquiète et contradictoire.)

LES LÉGIONNAIRES, *ensemble.*

— Comment? comment? — Que dit-il? — Sans la rendre?... — Ah ! mais...

LE VÉTÉRAN

On ne va pourtant pas se laisser égorger comme des veaux à la boucherie?

LES AUTRES

— Bien sûr ! — Bien sûr ! — Non ! — Non !

CANDIDE

Amis, je pose la question, rien de plus ; et dans votre intérêt. Je ne suis soldat que d'habit et n'ai pas qualité pour la résoudre. *(Se tournant vers Maurice.)* Le chef y songera.

MAURICE, *ému.*

Noble Candide !

CANDIDE, *avec autorité.*

Vous en remettez-vous à la sagesse de votre chef?...

LES LÉGIONNAIRES, *partagés.*

Sans doute... sans doute... Mais pourtant...

CANDIDE, *continuant.*

Personne ne me contredira : il fut toujours ménager du sang de ses hommes?...

LES AUTRES

Ah ! pour ça, oui... Pour ça...

CANDIDE

Toujours le premier au danger?...

LES AUTRES

Bien sûr! bien sûr!

CANDIDE

Toujours le plus prudent, quand il s'agissait de vous engager, et le plus ferme à défendre vos droits?...

LES AUTRES, *émus.*

Oui... Oui...

CANDIDE

J'en connais parmi vous et parmi vos hommes qui ne l'appelaient jamais autrement que : le père! — et de plus vieux que lui : toi, vétéran.

(Il se tourne vers lui.)

LE VÉTÉRAN

Il est le père, c'est vrai; il est le père. — Et c'est pourquoi je dis qu'il ne laissera pas massacrer ses enfants.

LES AUTRES

Non! Non!

LE VÉTÉRAN

Et qu'on peut avoir confiance en lui.

LES AUTRES

Bravo! bien dit! vive le chef! *(Large rumeur.)*

CANDIDE, *profitant de l'émotion de tous.*

Alors, quoi qu'il ordonne, vous obéirez sans murmures?

LES LÉGIONNAIRES

Oui, oui! Vive Maurice! Qu'il parle, qu'il décide! nous le suivrons.

(Acclamations.)

EXUPÈRE, *se présentant, décidé.*

Nous vous suivrons, chef. Vous n'avez qu'à dire.

(Tous se sont tournés vers Maurice respectueusement. Long silence. Maurice, très ému, fait un pas en avant et dit :)

MAURICE

Un moment, s'il vous plaît... Je vous remercie. — Ce qui pèse sur moi est lourd. *(Il se détourne, se recueille un moment, puis fermement et tristement, comme s'il déclamait une*

hymne funèbre et guerrière.) Heureux le soldat qui marche au danger, le sentiment de son droit dans le cœur, les ordres de son chef en tête, le glaive au poing, libre de déployer sa force et n'ayant rien à dompter en lui que la peur. *(Un temps.)* Heureux celui qui subit violence dans le combat, de la part de ceux qu'il affronte et qui, recevant d'eux souffrance et mort, n'a pas à faire taire en lui l'instinct de défense — mais leur rend les coups qui lui sont portés. *(Un temps plus bref.)* Heureux qui a fait le don de son sang et peut verser celui de l'ennemi pour la justice. *(Un temps, et d'une voix plus sombre.)* Mais malheureux celui qui lèvera le fer contre son frère, que celui-ci soit ou non chrétien. *(Silence prolongé. Il fait quelques pas et revient. Fortement :)* Écoutez-moi, soldats. Un chrétien, soldat de l'Empire, sera deux fois soldat et deux fois fidèle à l'Empire ; car il aura deux fois le sentiment de son devoir, par la nature et par la grâce du baptême. Il ne lèvera donc le fer contre aucun soldat de l'Empire, son frère d'armes, son compagnon. Et nous sommes tous compagnons, Gaulois, Thébéens, Romains et Ibères, dans le sein de l'Empire qui nous a nourris. — Voilà la vérité. La vérité militaire, romaine, humaine. La douloureuse vérité. — Si le chrétien n'est pas capable de mourir pour la vérité, qui le sera? *(Mouvement, murmures indistincts, puis silence. Plus doucement.)* Je ne vous demande pas de tendre l'autre joue : trop souvent le divin conseil a servi d'excuse aux cœurs lâches. Et ce n'est pas l'affaire des soldats ! — Non. Le Dieu du pardon est aussi le Dieu des armées. S'il lui faut des hommes pour l'imiter, il lui faut des hommes pour le défendre. Chacun à sa place et à son devoir. Il n'a pas fait de moi, hélas ! un homme de prière et de pénitence, comme les ermites du pays thébéen ; mais par sa grâce un guerrier, un chef, un homme rude, un homme fier, tenu, par métier, de mettre la violence à son service. — et avant tout, il m'a donné la garde de notre honneur... qui est le sien. M'en tenant donc à mes devoirs d'état, je ne prêche pas le martyre. Je ne dis pas : tu tendras l'autre joue. Mais : tu obéiras jusqu'à la mort. — Est-ce mon droit? *(Murmures d'approbation et de respect. Alors, douloureusement :)* Mes amis, mes enfants, je viens de manquer gravement au saint devoir d'obéissance et je vous ai entraînés dans ma faute volontairement. Pour n'offenser point Dieu, le chef suprême, j'ai dû désobéir à mon chef direct, l'Em-

pereur. J'aurais voulu n'avoir à désobéir à personne... Dieu sans doute exigeait ce déchirement. Il m'en a plus coûté, soldats, pour rédiger et pour signer cette réponse, ce refus net, ce « non » sur un morceau de parchemin, que pour quitter mes enfants et ma femme... *(Dans un éclat de désespoir ; très large :)* Si la discipline est atteinte, l'armée, l'Empire et le monde s'écrouleront. Nous avons sur nous la charge du monde — par Jésus-Christ ! *(Un cri. Puis le silence. Alors, plus sévèrement, mais avec une fermeté grandissante.)* C'est pourquoi, serré dans l'étau d'une contradiction cruelle et décidé à réparer le dol, je vous crie : Debout ! soldats chrétiens ! A nous de rétablir la discipline menacée ! Annulons l'acte de rébellion auquel vous avez dû souscrire, par un acte suprême de fidélité ! Rentrons dans l'ordre !... L'empereur nous envoie la mort. Il est notre maître : recevons-la bien !

(Rumeur sourde, stupeur, émotion dans le conseil.)

LES LÉGIONNAIRES, *à mi-voix.*

Chef... chef...

MAURICE

N'osez-vous plus la regarder en face? Est-il chez nous un seul homme qui en ait peur et qui la veuille retarder d'une ou deux semaines?

LES LÉGIONNAIRES, *à mi-voix.*

Non... chef... non...

MAURICE

Ou bien, jugez-vous nécessaire de donner encore une preuve au monde de votre valeur au combat, après l'avoir couvert de l'Orient à l'Occident de la clameur de vos victoires? Ces victoires, enfin, les voulez-vous magnifier ou humilier, conclure ou effacer? Mais qu'en restera-t-il dans la mémoire des siècles si elles s'achèvent dans la rébellion? L'histoire, raturant tous vos fastes, mentionnera en deux mots l'équipée de cette légion qui, rentrant à Rome chargée de butin, n'ayant retenu de la guerre que des leçons d'indépendance, de pillage et de cruauté, tourna ses armes contre ses chefs, contre ses frères et périt d'un destin honteux. Tous vos services en un jour annulés, toutes vos campagnes, toutes vos blessures, même certains de vos mérites devant Dieu — bien que, sans doute, vous ne péchiez pas

en résistant à l'injustice; mais vous rejoignez le troupeau et j'espérais mieux de vous, mes enfants... Enfin ce long exemple de fidélité que nous proposions fièrement, au nom du Christ, aux légions présentes et futures. Nous serons la légion rebelle, rien de plus, par qui coula le sang même de Rome. Le nôtre, répandu en vain, mêlé au sang de nos frères ennemis, ne sèmera que la révolte, la guerre civile, l'anarchie. Est-ce là ce que vous voulez? Est-ce pour quoi vous avez lutté pied à pied, contre les Persans et les Scythes, les Quades et les Marcomans et laissé là-haut tant de compagnons jalonner de leurs sépultures les marches de l'Empire? Que diront-ils dans leur éternité heureuse? Et que diront de vous, s'ils vous survivent, vos femmes et vos fils aux saints du désert de Scété? *(Mouvement prolongé, mais silencieux.)* Non, mes amis, notre sang versé sur le sol ne le fécondera que s'il s'écoule pur, comme l'eau sortant du glacier, non chargé de colère et de violence, non confondu avec le sang de nos bourreaux. Alors, encore tout glorieux des justes guerres, tout rayonnant de son bon droit, avivé dans sa fleur par le sacrifice, il ne s'effacera plus de cette terre... Et longtemps après, qui la grattera, le trouvera frais et vermeil et nourrissant la paix des jeunes herbes. A la place du charnier de guerre civile que votre révolte prépare, ce sera l'ossuaire sacré d'une légion de martyrs — et à tous ceux qui descendront et remonteront cette route, il dira exemplairement : « Ici reposent des soldats chrétiens. Ils avaient fait leurs preuves en tous pays contre les hordes les plus redoutables. Ils possédaient la force pour défendre leur vie, très injustement menacée. Mais César commandait ; ils se sont eux-mêmes vaincus. Ils sont maintenant devant Dieu et leur exemple a converti la terre. Salue, passant, et apprends d'eux la fidélité chrétienne au devoir. » *(Un temps, silence profond, plein de méditation et d'amour.)* Maintenant, ayant dit ce que je crois juste, je m'efface, soldats. J'ai désobéi à mon chef ; vous êtes libres de désobéir au vôtre : il n'a plus le droit de rien exiger. Mais alors, il cesse de l'être. Il redevient simple soldat, sans autorité sur quiconque — et tandis que vous vous armez contre vos frères, il compte s'offrir à leurs coups. *(Murmures des soldats. Tristement :)* Je vous regretterai, soldats. J'ai mené avec vous tant de belles batailles ! *(Saisissant son épée.)* Mais ce glaive ne doit plus verser le sang. Il peut encore vous conduire au

martyre... Sinon, je le dépose avec mon commandement. Décidez. *(Un temps bref. On a le sentiment que l'émotion seule ou un dernier soupçon de respect humain retient le cri qui monte de toutes les poitrines. Alors Maurice, sur le point de poser son épée, dit encore en se détournant.)* Adieu, soldats !

(Ce mot délivre le cri en chaque homme et c'est d'un seul élan qu'ils clament, en s'élançant vers Maurice.)

TOUS

Chef ! chef !... Vous êtes notre chef ! Commandez !

MAURICE, *ému.*

Mes enfants... *(Tous l'entourent, la main tendue, dans l'attitude du serment.)* Vous êtes bien décidés à me suivre?

TOUS

Nous le sommes ! nous le sommes !

EXUPÈRE

Chef ! je réclame le privilège de tomber avant vous... Je vous couvrirai de mon corps.

LES AUTRES

Et moi ! Et moi ! Tous ! Tous !

MAURICE

Et vous répondez de vos hommes?

LE CENTURION

Je réponds des miens.

LE JEUNE TRIBUN

Je réponds des miens.

LES AUTRES

Oui ! Oui !

LE VÉTÉRAN

Ils sont moins ergoteurs que nous — et quand ils sauront que le chef ordonne et veut mourir le premier...

TOUS ENSEMBLE

Nous en répondons, chef !

MAURICE

Merci. *(Il reprend son épée.)* Candide, vous qui avez deviné ma pensée, vous qui l'avez fortifiée, quand peut-être

elle chancelait et qui fûtes la voix de l'esprit, embrassez-moi, camarade.

CANDIDE

Noble Maurice !

(Ils s'étreignent.)

MAURICE, *aux autres.*

Et vous tous aussi, mes garçons, je vous embrasse... en ta personne, vétéran.

LE VÉTÉRAN

Oh ! chef !

(Ils s'étreignent.)

MAURICE, *grave.*

Soyez béni, Dieu des armées, j'ai tous mes soldats prêts à obéir.

(A ce moment, une sonnerie de trompette éclate au loin. Rumeur et cris au dehors.)

VOIX AU DEHORS, *lointaines.*

Alerte ! Alerte !...

(Mouvement, on écoute. Un des officiers soulève la toile qui ferme la tente.)

VOIX AU DEDANS

Que se passe-t-il?

(De nouveau, sonneries de trompettes, de nouveau clameurs.)

VOIX AU DEHORS, *plus proches.*

Alerte ! alerte. !..

(Comme Maurice gagne la sortie pour s'enquérir de ce qui se passe, un coureur se présente devant lui, tout essoufflé.)

IV

PREMIER COUREUR

Chef, je viens de la porte sud. On signale une colonne d'ennemis descendant de Sion.

MAURICE

Ne dis pas d'ennemis, soldat.

PREMIER COUREUR

Comment donc dire, chef?

MAURICE

De légionnaires. Ils sont nombreux?

PREMIER COUREUR

Il ne cesse pas d'en déboucher... Je ne sais pas au juste.

(A ce moment, le second coureur survient.)

DEUXIÈME COUREUR

Chef, excusez! l'homme de vigie qui m'envoie a vu trois cohortes complètes derrière Agaune. Les hommes sont déjà massés. Il dit qu'ils s'infiltrent le long du Rhône, sans doute par le défilé.

(Un troisième coureur survient.)

TROISIÈME COUREUR

Chef... chef... Je ne saurais pas dire. Il y en a partout. Le centurion Victor n'a même pas pris le temps d'écrire. Il tient la porte de l'Ouest. Il dit qu'on se hâte.

MAURICE, *rentrant dans la tente.*

Je vois que nous serons bientôt cernés.

VOIX AU DEHORS

— Alerte! Les voilà! Aux armes!

MAURICE, *aux coureurs.*

Retournez tous les trois. Faites sonner partout le rassemblement au quartier et non l'alerte de bataille.

DEUXIÈME COUREUR

Comment, chef?

MAURICE

Vous m'avez compris : rassemblement au quartier. — Allez vite! *(Les soldats sortent. La toile de la porte est retombée. Maurice s'assied, fait signe qu'on se taise et très calme :)* « Ordre général... » Écris, Exupère! *(Exupère tire ses tablettes et obéit. Dictant.)* « Maurice, commandant en chef la première légion thébaine à ses commandants de cohorte et de centurie. Au reçu de cet ordre, tous les hommes, sous-officiers et légionnaires, rejoindront leur centurie devant la tente du centurion. Ils s'y présenteront en armes. Celles-ci seront alors déposées dans le magasin de chaque unité. On ne gardera que le baudrier, insigne de la légion. Seuls resteront armés quatre soldats par centurie, chargés de surveiller et

de garder les armes en dépôt. Les postes de garde se replieront, ne laissant qu'un guetteur sans armes. Les chefs se tiendront auprès de leurs hommes, prêts à subir, sans y répondre, violence et souffrance...

(Et il continue de dicter avec calme, au milieu d'un silence religieux.)

ÉPILOGUE

Nous sommes dans un coin du camp, le même jour. Une tente à gauche, une tente à droite. Au fond une palissade, au-dessus de laquelle se dresse la chaîne des Alpes du Valais, dominée par le mont Catogne.

I

Devant la tente de gauche qui contient un dépôt d'armes, un légionnaire se tient en faction, armé d'un glaive et d'une lance. C'est un homme simple, dans la force de l'âge. Un second légionnaire, celui-là vieux et armé simplement d'un glaive, longe la palissade en faisant les cent pas. Survient un troisième, égaré, qui s'élance vers le premier, un homme jeune et prompt. Au loin, rumeurs confuses.

PREMIER LÉGIONNAIRE, *gardant la tente.*

Halte-là ! Que veux-tu?

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Je veux des armes !

(Il veut pénétrer dans la tente.)

PREMIER LÉGIONNAIRE

On ne passe pas !

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Donne-moi ton épée ! Tu as assez de ta lance.

PREMIER LÉGIONNAIRE, *le repoussant.*

Arrière !

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

J'ai vu assassiner mon camarade devant moi, celui qui ne me quittait pas depuis Thèbes... Nous nous étions juré de verser notre sang l'un pour l'autre, au péril de mort. Je l'ai laissé tomber, la face contre terre, en vain m'accrochant à l'épée dont le tranchant s'abattait sur son cou. Ils m'ont

frappé de leur lance comme d'un bâton, pour m'écarter de leur chemin. Ils se sont fait un jeu de me laisser vivre... — Mais si je n'ai point défendu mon frère, je le vengerai, je le vengerai. Une lance, une épée, une fronde, légionnaire, rien qu'une petite fronde à moineaux ! Je saurai m'en servir.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Arrière, te dis-je !

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Pourquoi es-tu armé et ne le suis-je pas?

PREMIER LÉGIONNAIRE

Pour t'interdire de reprendre les armes. Mais je jetterai celles que je porte, quand ils viendront.

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

C'est alors donc que je me glisserai dans la tente et y saisirai de quoi me venger.

PREMIER LÉGIONNAIRE

A ce moment, je serai mort, n'importe !

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Je te vengerai donc.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Je te l'interdis. Déshonore-toi tout seul, légionnaire. Tu n'es ni un chrétien, ni un soldat.

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Je suis un homme, mon garçon. — Mais tu parlerais autrement, si tu avais vu, comme moi, massacrer non pas un, mais cent, mais mille camarades... et enfin, le plus cher. Quand ils arriveront ici, précédés d'un ruisseau de sang qui te montera jusqu'à la cheville, je réponds de toi, bon chrétien... A ce moment, l'horreur sera si grande que tu ne songeras plus qu'à frapper. Nous serons deux. — Non ! non ! on ne demande pas ça des hommes !

PREMIER LÉGIONNAIRE

Crois-tu donc que d'ici je n'entende pas les clameurs, les prières, les chants sacrés et même le bruit mat des corps qui tombent, quand le vent porte?... et que je ne suive pas le progrès du massacre, quartier par quartier, de loin?... et que

je n'aie point déjà entendu, depuis trois heures, des récits de fuyards? Car s'il en vient qui ne songent qu'à se venger, des hommes d'entêtement et de colère, il en vient aussi quelques-uns pour sauter le mur, des lâches... ou des malheureux. Demande au grand-père ; c'est son service. *(Il désigne le second légionnaire qui va et vient toujours, mais en écoutant ce qui se dit.)* Il n'a pas pour consigne de les empêcher de s'enfuir, mais, les forçant à l'écouter une minute, de leur rappeler leur devoir et de leur faire comprendre qu'ils trahissent. Oui, ils trahissent Dieu et le chef et tous les martyrs de la légion, comme tu les trahirais, si tu prenais jamais les armes. *(Au deuxième légionnaire.)* Est-ce vrai, ce que je dis?

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

C'est vrai, garçon. Il n'y aurait peut-être pas eu péché à se défendre ; je l'avoue franchement, ça m'aurait fait plaisir. Mais par la voix du chef Maurice, Notre-Seigneur a décidé que nous serions les martyrs de la discipline. L'ordre est net : il faut obéir.

TROISIÈME LÉGIONNAIRE.

Obéir ! obéir ! Vous n'avez donc ni l'un ni l'autre dans le camp de la thébéenne un compagnon qui se débatte, égorgé, assommé, dépecé comme un bœuf... et pire que cela encore? Car, vous m'entendez, c'est le cirque ! On a lâché sur nous des soldats recrutés d'hier dans les faubourgs et sur les quais du Tibre et le vin qu'on leur a fait boire ajoute à leur férocité. Ils arrachent les yeux, la langue, les entrailles... Tout excès leur est bon.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Tais-toi.

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Le seul récit t'en fait horreur, légionnaire. Tu n'as rien vu et tu raisonnes. J'ai vu encore mieux...

PREMIER LÉGIONNAIRE, *impérieux.*

Tais-toi... *(Plus bas.)* J'avais mon frère aîné, garçon, à la sixième centurie. Ils l'ont brûlé vivant — et je le sais.

TROISIÈME LÉGIONNAIRE, *reculant.*

O malheureux !

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE, *s'avançant.*

Et quant à moi, moi qui ne suis plus jeune, j'ai vu mon propre fils, un bon soldat, et il servait sous le tribun Victor, un bon tribun, porté jusqu'ici par un vétéran. Son corps était intact et blanc ; mais je n'ai pas pu reconnaître, tu m'entends bien, un seul trait de son cher visage. Ils l'avaient dépouillé de son masque de vie, la peau et les cheveux, comme un lapin. *(Désignant la tente de droite qui est close.)* Il est là, couché sous la tente. Mais son âme repose en Dieu. *(Fort.)* Gloire à Dieu !

TROISIÈME LÉGIONNAIRE, *interdit et honteux.*

Gloire à Dieu donc ! — Mais avouez que c'est une chose révoltante ! *(Bouffée de cris, de coups, d'horreur, venant de loin.)* Vous entendez? *(Les autres font signe que oui. Se dirigeant vers la tente de droite.)* Je vais prendre conseil de votre fils, légionnaire.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Va, mon garçon. Et ne t'indigne pas. Tâche plutôt de prier.

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Ça n'est pas facile... Lorsque le malheur est si grand, on dirait qu'il efface Dieu.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Va toujours !

(Il disparaît dans la tente de droite. Long silence, sans cesse interrompu par les mêmes bruits, toujours lointains, mais qui semblent se rapprocher.)

II

VOIX DES BOURREAUX

A mort ! A mort ! Va ! va ! Encore ! Crèvent les chiens !

VOIX DES MARTYRS

Gloire à Dieu ! Christ est Dieu ! Ayez pitié de nous, Seigneur ! *(Chanté.)* « L'Éternel est le Dieu des armées. Il sera notre bouclier dans le combat ! » *(Parlé.)* Gloire à Dieu ! Christ est Dieu ! Ayez pitié de nous, Seigneur ! *(Chanté.)* « L'Éternel est le Dieu des armées... »

VOIX DES BOURREAUX

A mort ! A mort !

(Silence.)

PREMIER LÉGIONNAIRE

Les voix se rapprochent.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Pas une plainte. Des prières, des hymnes — et les cris viennent des bourreaux.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Il y a des grâces d'état. L'Esprit veille.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Béni soit Dieu ! Ce sera bientôt notre tour.

(De nouveau et plus près, cris, chants, tumulte, une voix isolée se détache, chantant.)

LA VOIX

« L'Éternel est le Dieu des Armées... »

(Elle se perd aussitôt.)

PREMIER LÉGIONNAIRE

La voix de Maurice !

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Le chef?

PREMIER LÉGIONNAIRE

Je l'ai reconnue.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Il vit encore !

PREMIER LÉGIONNAIRE

A moins que ce ne soit son dernier cri. La voix s'est tue. Mais il semble qu'il y ait défense de le frapper, avant qu'il n'ait vu tous ses fils à terre.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

C'est bien là une invention de l'empereur.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Ils tâchent de le prendre par la pitié.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Sa pitié pour le corps est grande. Mais pour l'âme bien plus. S'il est sensible à la souffrance, il ne transigera pas sur l'honneur.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Il est à plaindre.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Il a pris tout cela sur lui.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Pourvu qu'il ne regrette rien !

(De nouveau, cris, clameurs, rires féroces, mais semblant s'éloigner.)

VOIX AU LOIN

A mort ! à mort !... Christ est Dieu...

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

On dirait que la mort s'éloigne.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Soit, vieux père ! patientons.

(Le second légionnaire reprend au fond ses allées et venues, le premier se retire à l'entrée de la tente aux armes, à l'ombre et il reste appuyé sur sa lance, songeur. Entrent Exupère et Candide, pâles, nu-tête, le col dégagé, sans armes.)

III

CANDIDE

Où m'entraînez-vous, camarade? Quelqu'un qui ne saurait pas qui nous sommes croirait que nous cherchons à fuir.

EXUPÈRE

De grâce ! J'en ai trop vu ! J'en ai trop vu !

(Il s'accroupit sur une pierre et laisse tomber sa tête dans ses mains.)

CANDIDE, *apitoyé.*

Ami !

EXUPÈRE

Candide?... Il ne nous est pas défendu de sortir un moment du cirque aux bêtes, puisque nous devons y rentrer. Les bêtes ne veulent pas de nous. Qu'y faire? *(Désignant un carré d'herbe à ses pieds.)* Vous ne pouvez imaginer comme ce carré d'herbe me repose les yeux et le cœur. Demeurons.

CANDIDE

C'est un peu déserter, jeune homme. Qui soutiendra le moral des soldats, si leurs officiers se retirent?

EXUPÈRE

Vous savez bien que le plus gros est fait et qu'il ne reste plus debout qu'une cohorte. Les cinq autres couchées, Candide, dans leur sang. Le chef Maurice, comme nous épargné à dessein, a pris le commandement de la dernière. Étrange combat où il ne s'agit plus que de mourir ! Mais quand sa grande voix descend sur eux, les hommes n'ont plus besoin de nos services. Notre cordial n'a pas le ton du sien. Le chef suffit.

CANDIDE

Notre présence soutient le chef.

EXUPÈRE

Ou l'embarrasse. Il ne s'appuie plus que sur le ciel. Remarquez, Candide, où vont ses yeux, même quand ils se penchent sur les cadavres : à l'âme qui s'envole, avec un reflet de sa gloire au fond d'eux. — Vous ne l'avez pas vu au moment du premier assaut. Vous étiez à votre service volontaire, achevant d'arracher aux plus entêtés de la troupe, des armes qu'ils voulaient garder. Le chef l'a su et il en a montré, noble Candide, un grand contentement...

CANDIDE

J'ai fait ce que j'ai pu.

EXUPÈRE

Il s'est donc avancé par la porte sud, une épée à la main, la tête nue, au-devant des parlementaires que, voyant le camp en alerte, la double légion des bourreaux avait cru devoir dépêcher vers nous. Je l'accompagnais avec deux soldats. Il a lu lentement, sans trembler, d'une voix très ferme, son message de soumission à l'empereur. De quel ton, tout d'abord, il a prononcé les mots de la foi ! *(L'imitant.)* « Nous ne pouvons avec toi, empereur, aller jusqu'à nier Dieu, notre Créateur, notre Maître, oui, notre Créateur et le tien aussi, que tu le veuilles ou non. Comment te serions-nous fidèles, si nous cessons de l'être à Dieu? Si nous violons notre premier serment, notre second serment est illusoire. » Le primicier de l'armée des bourreaux souriait ironiquement ; il attendait le défi avec assurance. Mais quand tomba la phrase du sacrifice volontaire, syllabe par syllabe, parfaitement articulée : « Nous voici devant toi, des armes plein le camp, et nous ne résisterons pas, parce que

nous aimons mieux recevoir la mort que de la donner, périr innocents que vivre coupables... » on le vit consulter des yeux les principaux de son état-major. Il ne comprenait point ; il n'avait point prévu cette folie. Le chef dut ajouter : « Tu vois ce que je fais de mon épée. Frappe-nous donc ! » et il la jeta devant lui. *(Extasié.)* Vous ne me croirez pas. Sa taille, à ce moment, grandit. Son front semblait dépasser les montagnes. Il avait étendu ses bras. On eût dit qu'une énorme croix, jaillissant de terre, le soulevait et qu'elle poussait jusqu'au ciel, pour couvrir toute la vallée de son ombre. C'était Jésus primicier.

CANDIDE

Alors?

EXUPÈRE

Il y eut un temps de silence : la pensée des bourreaux était trop loin de la pensée du saint. Maurice se proposa comme otage, promettant d'exhorter ses troupes à la mort. Ainsi le primicier impérial dut remanier tout le plan de son offensive. Il fit doubler la ration de vin de ses hommes et au bout d'une heure environ, employée par Maurice à une secrète oraison, on eut le spectacle incroyable que vous avez pu admirer de loin ; notre chef, encadré comme un roi captif par vingt mercenaires barbares, rentrant dans son camp sans défense, promené sur le front de chaque centurie et criant à tous ses soldats : « Au nom du Christ ! il s'agit de mourir. Soyez fermes dans la souffrance ! Songez à la croix du Sauveur. Adieu, soldats ! adieu, tous mes garçons ! Tenez-vous bien ! vous ne me précéderez que d'un pas. » *(Un temps.)* Ce qui suivit est impossible à rendre ; la ruée d'une meute immense sur un troupeau de biches et de faons. Partout les chefs gardés à vue et souvent épargnés, même après la mort de leurs hommes, en vain suppliant pour mourir. Mais les hommes debout, en rangs pressés, comme un beau champ de seigle, tendant leur col ou offrant leur poitrine nue, en répétant avec Maurice : « Au nom du Christ ! au nom du Christ ! » et roulant dans un flot de sang. *(Un temps.)* Ce fut une moisson sauvage. Vous n'en avez vu que la fin, quand déjà les bras se lassaient. Mais au commencement, la lame faisait partie de l'homme ; elle était brillante et elle tranchait net.

(Un temps.)

CANDIDE

Le massacre, plus lent, n'en fut que plus dur à voir, Exupère, plus dur à soutenir et à subir. Ils s'y reprenaient à deux et trois fois, et les victimes commençaient à se plaindre. C'est alors que Maurice eut l'idée de les faire chanter. Je ne crois pas que vous ou d'autres ayez pu le voir en plus beau. « L'Éternel est le Dieu des armées. — Il sera notre bouclier dans le combat. » Ce chant, qui tant de fois les a conduits à la victoire, il les conduisait sans tristesse à la défaite et à la mort. Dieu sans doute se tenait aux côtés de Maurice ; car plus le sang coulait, plus son front semblait impassible, plus calmement son cœur battait. Non, il ne perdait pas ses fils, mais il venait au contraire les rassembler, les relever, les engranger dans les greniers de la vie éternelle. Je ne m'explique pas autrement que par une présence occulte le sacrifice volontaire de tant d'hommes ! — des derniers surtout qui auront vu tous les autres tomber. Les uns criaient les deux mains jointes : « Seigneur, gardez ma femme et mes enfants ! » — D'autres encore : « Conservez notre chef Maurice ! » — Quelques-uns même : « Pardonnez à nos meurtriers ! » Je passe sur une ou deux défections — qu'est-ce dans le nombre? — et sur le geste malheureux d'un de nos hommes qui arracha le glaive à son bourreau et l'en frappa au sein. En tout autre lieu; en tout autre temps, c'eût été le signal trop différé de la révolte. Personne ne bougea — et les bourreaux redoublèrent l'indignité. Et vous savez à quoi ils se sont abaissés, les monstres. *(Un temps.)* Pour moi, ami, quand le dernier soldat de la neuvième cohorte dont j'avais accepté de remplacer le commandant, tomba à la renverse et que je le reçus entre mes bras, quand je me sentis seul et soudain appauvri de toutes les vertus de mes légionnaires, je pensai que c'était mon tour. J'avais caché l'insigne de mon grade. Mais ils m'ont reconnu — et la consigne était formelle, semble-t-il. Depuis lors, j'erre dans le camp, à la recherche de la mort, comme vous-même.

EXUPÈRE

Que ne sommes-nous païens, noble Candide, pour nous la donner réciproquement !

CANDIDE

Écoutez ! *(On entend non plus des cris et des hymnes, mais*

un brouhaha singulier, avec des rires. Une fumée épaisse passe sur le soleil.) Je ne les entends plus. Rien plus qu'une rumeur de foule. Ne reste-t-il que nous?

(Des chants grossiers s'élèvent.)

PREMIER LÉGIONNAIRE, *s'avançant.*

Mon officier, les bourreaux se sont mis à boire, par là. Voilà qu'ils chantent.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE, *s'avançant.*

Mon officier, le camp brûle. Voyez!

EXUPÈRE

Ils sont saouls, ils pillent, ils ont mis le feu.

CANDIDE

Vont-ils nous oublier?

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Et le chef?

PREMIER LÉGIONNAIRE

Oui, le chef?

EXUPÈRE

J'avais pourtant juré de me coucher dans la mort à son ombre.

(Bruit de pas et de voix se rapprochant.)

PREMIER LÉGIONNAIRE

Ils viennent.

LA VOIX DE MAURICE, *au dehors.*

Suivez-moi, soldats. Je vous conduis vers ceux qui restent.

(Il s'avance le premier, venant de droite. Il est encadré par une troupe de mercenaires, le glaive à nu, conduits par un centurion; il est suivi enfin de ceux de ses officiers qui ont échappé au massacre; nous en reconnaissons quelques-uns qui ont présidé au conseil.)

MAURICE, *de loin, aux deux légionnaires de garde.*

Sentinelles, jetez vos armes. Personne ne s'enfuira plus. Personne ne pillera plus le dépôt. *(Les deux légionnaires déposent à leurs pieds le glaive et la lance.)* Vous avez bien observé la consigne. Vous allez mourir avec nous.

LES DEUX LÉGIONNAIRES, *émus.*

Oh! chef! chef!

(Il leur tend la main. A ce moment, le troisième légionnaire sort de la tente de droite.)

MAURICE

Qui est celui-ci?

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Chef, c'est un de nos camarades. Il est un peu bouillant... Aussi l'ai-je envoyé prendre conseil de mon fils mort qui repose sous cette toile. *(Maurice fait un geste et s'incline.)* Vous permettez? *(Il s'approche du troisième légionnaire.)* Que t'a-t-il dit, garçon?

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Il m'a bien conseillé, légionnaire.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Tu renonces donc à te défendre?

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Je veux mourir aussi avec le chef!

MAURICE

C'est bon. *(Se tournant vers le groupe d'officiers auxquels se sont joints Candide et Exupère.)* Camarades, je suis heureux de me retrouver avec vous ici. La légion thébéenne n'est plus. Aussi loin que nous puissions voir entre les tentes, un champ de glorieuse pourpre, où sont drapés six mille six cents morts, la représente sur la terre, avec nous, les chefs, encore debout. Je vous dis que ceci est bon, juste, noble, nécessaire. Nous avons conduit nos soldats à la plus rude des batailles. Mais nous l'avons gagnée avec l'aide de Dieu. *(Un temps.)* Noble Candide, avant d'agir, j'ai songé à votre famille; à la tienne, jeune Exupère: à la vôtre, tribuns, à celle de tous mes soldats — et à la mienne aussi, car je suis homme. Ni moi, ni aucun d'entre nous ne pouvait faire mieux que de mourir. Mais le miracle est de l'avoir pu faire. — O vrai lieu, lieu de vérité que paît l'Agneau du Sacrifice, que de grâces sur mon troupeau! Quant à moi, mes amis, Jésus a bu toutes mes larmes. Chaque fois que je perdais un de mes hommes — je les ai tous perdus — il en prenait sur lui le deuil et me le rendait triomphant. *(Extasié.)* Re-

gardez ! Les montagnes font cercle et lèvent le front vers la nue pour voir monter, dans un cortège d'Anges, la troupe thébéenne reformée, revêtue d'une armure d'or. Nous la porterons dans le ciel, amis, cette armure : c'est l'armure fermée de la vertu d'obéissance. A cette heure, par nous, le principe de l'ordre est sauf et l'Empire Romain, tout en persécutant ses fils, veille sur le dépôt de l'Église. Quand son heure sera venue, l'Église le lui reprendra : tous ses devoirs, tous ses pouvoirs, tout son honneur — et la parole de Dieu sera maîtresse. C'est fait ; nous nous taisons ; notre sang parlera pour nous. — Allons ! mes enfants ! *(Il fait un pas vers les bourreaux; les officiers l'arrêtent, la main tendue.)* Pas d'adieux ! Aucun de nous ne reste ici. Dans un instant, nous gravirons tous ensemble la même pente. Nous aurons passé le lit du torrent. *(Se tournant vers le centurion commandant l'escouade prétorienne.)* Centurion, sachez bien que nous n'en voulons à personne. Vous avez obéi à votre empereur : nous aussi. Ne manquez pas de le lui dire. Votre main? *(Il serre la main du centurion.)* Ceci réglé, je vous demande en grâce de me frapper le premier cette fois. *(Le centurion acquiesce.)* Merci. *(A ses compagnons.)* Mourons en chantant, camarades, comme à l'assaut, de toute notre voix.

(Chantant ou déclamant d'un ton lyrique :)

L'Éternel est le Dieu des Armées,
Il sera notre bouclier dans le combat.

LES AUTRES OFFICIERS, *reprenant.*

L'Éternel est le Dieu des Armées,
Il sera notre bouclier dans le combat.

MAURICE

Allez, centurion !

(Il s'avance le cou nu et la tête haute.)

FIN

Les reliques de saint Maurice, de saint Candide et de saint Exupère sont conservées et vénérées, depuis des siècles, à Saint-Maurice, dans l'église de l'abbaye des chanoines réguliers de Saint-Augustin.

Henri Ghéon.

Poésies

Images.

Entre tous les plaisirs que me donne la rue,
Il n'en est pas d'égal
A celui de goûter votre grâce ingénue,
Images d'Épinal.

Le nez sous le soleil ou les pieds dans la boue,
Je contemple, touchants,
Vos tendres vermillons semblables à la joue
D'une fille des champs.

Vous déroulez l'histoire authentique, ô surprise,
De ce roi du Brabant
Qui condamna l'épouse à dormir en chemise
Dans les bois, sur un banc.

Isaac Laquédem est voisin des batailles
Du grand Napoléon,
Tout un passé lamente à la foire aux ferrailles
Dans un accordéon.

Je rêve aux jours vieillots où votre art fut prospère,
Images d'Épinal,
Et je revois passer l'ombre de mon grand'père
Dans le Palais-Royal.

Nostalgiques vieux airs, et vous, tendres images,
Parlez-nous du passé.
Il a, le malheureux, préparé nos carnages,
Mais il est effacé.

Que si nous héritons le meilleur et le pire,
C'est compte à balancer;
Sages, nous goûterons sa grâce et son sourire
Sans le recommencer.

Et, parmi les plaisirs que me donne la rue,
Et les leçons aussi,
Le charme de chérir la France disparue,
France, mon cher souci,

Se mêle à mon bonheur de mener un cœur ivre
De la chanson des vents,
Au plaisir de rêver, à la douceur de vivre
Au milieu des vivants.

Chanson.

Les filles de mon pays
Sont si douces, sont si douces —
As-tu vu dans les maïs,
Reverdir les jeunes pousses? —
Qu'on lit au fond de leurs yeux
Leur âme candide et fière,
Et qu'on rit, songeant à ceux
De sa mère.

Les filles de mon pays
Sont si belles, sont si belles —
Entends-tu, dans les maïs,
Roucouler les tourterelles? —
Qu'à les voir nouer leur chœur,
Tendres yeux et cœur farouche,
On voudrait cueillir la fleur
De leur bouche.

Les filles de mon pays
Sont si fines, sont si fines —
Sans les voir, dans les maïs,
Les perdrix, tu les devines? —
Qu'elles disent au galant
Qui leur tient un propos vague :
« Il faut mettre à ce doigt blanc
Une bague. »

Les filles de mon pays
Sont si tristes, sont si tristes —
Vois, la nuit, sur les maïs,
Epancher ses améthystes —
On ne les voit pas pleurer,
Mais on sait qu'elles sont veuves,
Fronts que viennent de sacrer
Nos épreuves.

Poème pour les ombres.

Ville de Blois, naissance de ma race,
Je te chéris pour ta simple beauté,
Pour le grand fleuve au pied de la terrasse,
Pour l'horizon sublime et limité;

Pour ton vieux pont, né d'un siècle de gloire,
Dansant, le soir, dans le soleil léger,
Pour ton passé chargé de noble histoire,
Pour ta vie humble au penchant d'un verger.

O toi qui fus la jeune favorite
Proche du cœur des rois les plus puissants,
Il faut trouver, pour chanter ton mérite,
Un ton nourri des plus simples accents.

Car je te parle, ô chère bonne aïeule,
Comme à sa mère un tout petit enfant;
Je te reviens lorsque ma peine est seule,
Tu sais si bien la bercer de ton chant :

Un fin clocher qui sonne aux Ursulines,
Où mon aïeule a posé les genoux,
Dans les vieux airs des rondes enfantines,
Le doux parler des filles de chez nous.

Au quai Saint-Jean, musiques de la foire,
— Foire de Blois, c'est la fin des beaux jours; —
Plainte du vent sur les bords de la Loire,
J'entends ton cœur, ô ville, ô mes amours.

Si tu n'es pas ma ville maternelle,
Tous mes aïeux sont nés sur Saint-Laumer;
Et je reviens sous son ombre fidèle,
Qui pèse moins qu'un oiseau sur la mer.

Saint Nicolas, saint Lubin, Notre-Dame,
Priez pour nous qui sommes vos enfants,
Car à nous tous nous ne formons qu'une âme,
Les protecteurs, les morts et les vivants.

Quand j'ai rendu pour toujours à la terre
Le cœur humain qui m'a le mieux aimé,
O mon pays, j'ai couché ma grand'mère
Les mains en croix sous son manteau fermé.

Sous le manteau des filles de la Loire,
Grande aile close aux contours palpitants,
Et le cher corps, dans l'humble cape noire,
Etait pareil aux morts de tous les temps.

Aux morts du temps où Thibaut File-Etoupe,
Tantôt mille ans, était comte de Blois,
Et le manteau n'a pas changé de coupe,
Puisque le cœur n'a pas changé de lois.

Le même dieu nourrit les mêmes âmes,
Le même ciel reflète la saison;
C'est lui qui met aux tendres yeux des femmes
Une vertu sensible à la raison.

Si mes aïeux, depuis les jours de Rome,
Ont fait jaillir le vin, mûrir le blé,
C'est pour qu'un jour tout le labeur de l'homme
Soit le trésor dans ma main rassemblé.

Et si je mène aujourd'hui par le monde
Un cœur brûlant qu'enivre la beauté,
C'est votre cœur, ô morts, source profonde,
O vous ma chair, mon souffle et ma cité.

Lucien Dubech.

Les Styles littéraires d'aujourd'hui [1]

II

Il faut attendre de l'étude de la prose contemporaine et de son évolution à peu près les mêmes caractères que de l'étude de la poésie : celle-ci se trouvant, par rapport à celle-là, comme une première épreuve plus pittoresque et plus simple. En effet, si l'on voulait entrer dans le détail, la complication des auteurs, le caractère irréductible de toute prose envers sa voisine la plus prochaine, égareraient aisément l'historien. La production étant plus importante, étendue à bien plus de genres, il est difficile de distinguer, dans l'art de la prose, des écoles bien nettes. Quelques tendances communes nous suffiront. Encore faut-il se garder d'un grand péril qui menace la simplification : celui de compter les épigones, les imitateurs, comme les unités, et d'attacher à l'importance des groupes une valeur qualitative.

Dans l'ensemble l'arbitraire, encore que notable dans le style des prosateurs à l'aube du vingtième siècle, est infiniment moindre que celui des poètes. Et cela se comprend, la prose étant en principe destinée à des fins moins secrètes, plus communes que la poésie. Il y a eu pourtant

(1) Cf. la *Revue universelle* du 15 juin 1922.

dans notre histoire des essais de prose entièrement controuvée ; ce sont les *proses dites poétiques*, qu'il ne faut pas confondre avec le style parfois excellent et viable des poèmes en prose. Il y eut le style des *Natchez*, je veux dire des premiers chants, et du vicomte d'Arlincourt. Il est devenu proprement illisible, alors que l'on peut lire avec beaucoup d'agrément les poèmes en prose d'Aloysius Bertrand. Il y eut la prose symboliste, celle des *Avant-dire*, celle de *Divagations* de Mallarmé. Est-ce trop s'avancer que de dire qu'elle est morte aussitôt que née? Notons à ce propos combien la prose rimbaldienne, qui certes n'est point limpide aux yeux du commun des lecteurs, est d'une chair saine et vivante, en comparaison du mallarmisme que nous visons ici ; — et combien la prose de Claudel est en général équilibrée et robuste. Ainsi donc, il n'y a point et ne saurait y avoir dans l'histoire de la prose de violentes ruptures de tradition, comme dans les vers où ces révolutions-là, même peu durables, produisent au moins des ouvrages qui comptent.

A l'inverse, les écrivains d'une certaine originalité exercent un empire durable sur leurs descendants ou successeurs immédiats. La prose est faite d'obédience et d'observance, et si l'on veut, de traditionalisme, étant bien entendu que la tradition peut être extrêmement jeune, et fort brève son influence. De ce point de vue, il ne nous serait pas difficile de recenser tour à tour les écrivains qui font du Goncourt, ceux qui font du Zola, ou du Daudet, ceux qui font du Barrès, ceux qui font, en vertu de traditions plus récentes encore, du Charles-Louis Philippe ou du Henri de Régnier... Nous préférons distinguer des tendances plus générales encore ; et pour cela faire intervenir des notions qui relèvent, si l'on peut dire, de la grammaire historique et de la philologie. Mais nous ne noterons que les cas extrêmes.

*
* *

Deux grandes classes s'opposent, semble-t-il, l'une à l'autre. Celle des prosateurs auditifs et celle des non-auditifs ; façon pédantesque, peut-être, de séparer céux qui ont le culte traditionnel de la prose équilibrée, et si l'on veut harmonieuse, de ceux qui l'ont perdu, ceci depuis quelque cinquante ans. A cet égard, il faut déjà parler des Goncourt,

dont le nom, l'influence, placés, si je puis dire, à la bifurcation originelle, dominent toute l'histoire de la prose moderne.

La prose classique eut pour caractère général, comme du reste la poésie du même âge, de respecter une certaine ampleur oratoire, un certain balancement. Saint-Simon est le seul qui y échappe ; mais il offre plus qu'une exception, une monstruosité à son époque, et du reste il ne suivait pas consciemment un propos littéraire, non plus que le Pascal des *Pensées* qui eût certainement arrondi, s'il les eût rédigées, lesdites *Pensées* selon le rythme des *Provinciales*. Au dix-neuvième siècle, c'est la nervosité de Michelet qui fit déjà présager qu'on pût introduire dans l'art du discours pédestre une *élégance scripturaire toute différente de l'élégance orale*. Mais ce principe-là, ce sont bien les Goncourt qui l'ont édicté et appliqué. Il consiste à prétendre que la prose ne soit pas nécessairement « bonne à être lue tout haut ». L'épreuve du gueuloir, si nécessaire aux yeux de Flaubert, voilà une idée complètement étrangère à l'esprit des Goncourt.

Or, c'est cela la vraie révolution, qui eût fait pâlir aussi bien MM. de Port-Royal que Rousseau et Voltaire. La sécheresse même du Voltaire des contes et des romans n'empêche pas une certaine harmonie orale fort sensible. Le style haché, trépidant, anti-oral, à partir des Goncourt, c'est quelque chose d'entièrement neuf. Je n'ai pas à en retracer ici toute la fortune, à rappeler qu'elle est due aussi bien à des écrivains puristes qu'à des auteurs hardis, à des Alphonse Daudet, à des Jules Renard, et à des Loti, et à des Binet-Valmer, et à des Ch. L. Philippe. Cette prose comporte du reste plusieurs gammes. Elle englobe la prose pointilliste et menue, et la prose volontairement inégale, encore que musicale fort souvent, qui est aux confins de Gide et de Barrès, et aussi la prose peu respiratoire de Proust ou de Giraudoux. Elle est uniquement définie par son opposition au rythme traditionnel, un peu ronronnant à certaines oreilles, à l'équilibre éminemment latin qui fut le principe longtemps respecté.

Ajoutons-lui un trait. Dans les romans, elle comporte la rupture du rythme de récit par des dialogues qui ne soient ni à l'unisson ni à la même cadence. On s'en assurera en comparant des dialogues de la *Vie de Marianne* et

des conversations d'Alphonse Daudet. Nous sommes déjà habitués à cette rupture, que justifie un souci de réalisme, au point que nous ne percevons pas naturellement son originalité, son audace, et qu'à l'inverse, nous croyons voir une singularité, un artifice dans le procédé tout contraire d'Anatole France, de Régnier et de leurs disciples ; procédé cependant qui a toute la tradition derrière lui. Le style des Romain Rolland et des Suarès, dont il faut bien noter en passant l'influence, procède donc autant de ce « goncourisme négatif » que du « michelétisme » proprement dit. Il va de soi que nous ne parlons encore que de l'appareil musical de la prose et non pas de sa structure, de la langue.

Voilà donc une division importante, et qu'il sera facile à chacun d'employer pour classer tel ou tel auteur contemporain en deçà ou au delà de la limite. Venons-en à quelques caractères singuliers du langage même, en ne retenant bien entendu que ce qui ne concerne que le quart de siècle ici considéré.

La principale production en prose restant, comme on sait, le roman, le style des récits est à considérer avant tout autre. Or, une remarque capitale s'impose. Le temps même du récit, le passé simple (ou défini) est à l'égard de la langue courante une pure survivance.

Le français oral, ailleurs que dans les provinces du Centre et du Midi, l'a définitivement perdu. Cela marque déjà le caractère profondément artificiel de notre prose romanesque. Vingt-cinq ans, qui suffisent à changer une génération parlante, n'ont influé nullement sur la génération écrivante. Les récits rétrospectifs se font unanimement au passé défini (« *Je m'en allai. Elle m'embrassa quand nous nous rencontrâmes...* »). Mais ne fût-ce que pour édifier les historiens futurs du langage, il faut noter une légère brèche dans cette résistance opiniâtre. Il paraît quelques romans, surtout depuis dix ans, écrits au présent de l'indicatif. Ce sont, en général, ceux-là qui ont la forme autobiographique. Ce sont même, le plus souvent, des romans féminins, qu'il n'est pas défendu de supposer plus naturels, plus instinctifs. Au reste, le présent narratif a fait d'autres progrès, mais partiels, sous l'influence du barrésisme en particulier (v. *les Déracinés*, *la Colline inspirée*, et chez Gide, *l'Immoraliste*, *passim*) ; mais il est réservé aux passages pathétiques où l'auteur semble « actualiser » le récit.

Nous noterons, en outre, la fortune croissante du conditionnel indépendant dans le style indirect que, simultanément, les Goncourt et Flaubert ont introduit dans l'usage. On le doit plus immédiatement à Alphonse Daudet dont l'influence, à cet égard, a été fort remarquable, non moins que sur l'accoutumance au style elliptique et même télégraphique, à ce style que Tacite et Sénèque représentent en latin, et parfois Nietzsche en allemand.

Enfin, nous nous bornerons ici à signaler le côté matériel, grammatical, de toute une tendance archaïsante ou classicisante que nous retrouverons tout à l'heure sous un rapport plus général. D'autres que nous auront quelque jour à en faire une analyse complète (1). Quelques mots suffisent à en retracer l'histoire, quelques noms plutôt. On a cru pouvoir la faire remonter à Renan, *viâ* Anatole France ; mais alors, il faudrait, par delà Renan, retrouver tout le style ecclésiastique qui fut un conservatoire de classicisme incontestable, même après que les modes laïques de la prose eurent changé, et qui imprègne, du reste, on le sait, le style des *Bergeret*, et pour cause... A côté de ce style qui participe de la rhétorique humaniste perpétuée jusqu'à nous par des académiciens diversement célèbres (Gaston Boissier, si l'on veut), on peut distinguer le « style ancien régime », dont l'invasion est très facile à situer exactement dans l'ordre temporel. Pour omettre la haute école des Faguet et des Brunetière, Abel Hermant, à partir des *Confidences d'une aïeule* (1893), en est le véritable initiateur ; à dater de 1900, Henri de Régnier, qui s'appliquait aux romans historiques, lui a donné une nouvelle notoriété. Ces deux exemples, sans parler de celui de M. de Nion, ont engendré à foison des imitateurs, dont nous éviterons de dresser la liste. Il y aurait, en tout cas, de l'injustice à ne point signaler, comme de vrais chefs de groupe, d'abord P.-J. Toulet, dans toute son œuvre de prose, ensuite M. André Beaunier, qui est peut-être le plus sûr et le plus savant en ce genre.

Pour le style « ancien régime », considéré en général, il ne mérite guère plus que ce nom vague qui évoque plus de purisme que d'archaïsme : car on disputerait pour savoir s'il est plus dix-huitième que dix-septième siècle. Et il serait

(1) Une analyse imparfaite et du reste anticritique s'en trouve dans Albalat, *Comment il ne faut pas écrire.*

prudent de noter que par sa syntaxe, il est Louis XV ; par son allure, il est Louis XIV. Cela fait, chez les moins habiles, un étrange composé. Le lieu géométrique, si l'on peut ainsi parler, serait à peu près le style de Hamilton et de Le Sage. Les historiens de l'avenir, à qui l'on en appelle toujours volontiers, retiendront *la Leçon d'amour dans un parc*, *l'Amour fessé*, bref les noms de René Boylesve et, plus récemment, de Charles Derennes, comme des jalons curieux sur cette voie régressive. Pour la postérité propre d'Anatole France, ils en jugeront la qualité. Il nous suffit aujourd'hui de marquer l'importance qu'elle a, en quantité, depuis une vingtaine d'années. Ce sera peut-être le trait le plus frappant de cette époque.

*
* *

Le plaisir serait grand de pouvoir passer aussitôt à l'opposite, et d'y signaler la fortune nouvelle, dans ce dernier quart de siècle, du style artiste et de sa descendance. Ici le lecteur sera peut-être surpris de n'être pas conduit sur le terrain où il attendait de se voir. C'est qu'en effet, le « style artiste » n'est pas seulement celui qu'on a coutume d'attribuer aux Goncourt, bien qu'il chevauche en partie sur la définition de celui-ci. On peut considérer comme digne de cette formule toute prose recherchée qui, loin de s'appliquer à retrouver la pureté et la simplicité qui ne sont plus de mode depuis environ soixante ans, s'occupe de varier ses procédés par d'autres moyens que ceux du purisme. Au fond, ce genre artiste date au moins de Chateaubriand, mais aucunement de plus loin.

Il se remarque souvent à l'usurpation de tropes poétiques, à une rhétorique plus subtile et plus diverse que la traditionnelle, et il n'est tout à fait complet que lorsqu'il joint au souci plastique un souci musical, faisant ainsi la synthèse des deux tempéraments que nous distinguions tout à l'heure. Encore, dans le soin musical, faut-il discerner celui du simple cadencement, qui est propre au *flaubertisme*, et celui des mélodies compliquées, voire des légères harmonies dissonantes qui amena dans la prose française une innovation presque comparable à celle du debussysme dans l'art spécial des sons.

Dans le domaine qui nous occupe et pour la période où nous nous bornons, il faut bien l'appeler du mot de *barrésisme*. Sans doute ce style-là a-t-il des origines plus anciennes qu'on ne croit ; chez Chateaubriand et Rousseau, et surtout chez Taine, dont les pages « ornées » ont singulièrement touché M. Barrès, on en pourrait relever des traces. En quoi consiste-t-il essentiellement? Voilà ce que les philologues ne diront qu'après des statistiques patientes. Son caractère propre est d'être extrêmement composite comme vocabulaire. Il est naturellement touché d'archaïsme ; mais nous n'insistons pas là-dessus. Il l'est aussi, et plus encore, du style abstrait et philosophique, ce que Chateaubriand certes n'avait pas prévu. En outre, il prend volontiers, au cours des récits ou des exposés les plus objectifs, un tour personnel ; il se diversifie le plus possible en changeant fréquemment de rythme, languissant ici, là tout saccadé, tantôt violent et concis, tantôt mol et poétique. Il appelle à son aide les procédés un peu théâtraux de l'exclamation, de l'apostrophe pathétique, voire de la prosopopée. Et ces moyens qui sentent leur éloquence 1790 font un piquant effet au milieu de souvenirs du style doctrinaire, d'échos symbolistes et de coquetteries du genre universitaire... Enfin la syntaxe rejoint, par certains points, la syntaxe des Goncourt et de leurs séides : verbes rejetés à la fin, antéposition bizarre des épithètes. Cette syntaxe n'est pas tant, en général, compliquée qu'insolite, et c'est surtout l'ordre usuel des mots qu'elle dérange. Les inversions subites, les passifs surabondants, telle est la part de la lourdeur. Les raccourcis, les ellipses, les familiarités voulues, voilà pour l'aisance et la concision. Tout ce barrésisme est encore vivant aujourd'hui chez un grand nombre d'écrivains, dont les uns ont plus de cinquante ans et les autres moins de la quarantaine. Parmi les premiers, on ne saurait omettre de mentionner M. Gide qui fut, à l'origine, un barrésiste, sinon avoué, du moins évident, et qui, depuis, s'est efforcé à la simplicité avec plus de bonheur encore, et à une sécheresse intellectuelle.

Le second aspect du nouveau style artiste appartient plus fidèlement à l'observance goncourtienne. Mais on ne le connaît pas généralement pour tel. Sans doute il y a des goncourtiens avérés, qui ont en général reçu la tradition non pas des survivants du Grenier ou des membres de

l'Académie Goncourt (1), mais de Paul Adam dont l'influence fut considérable. Ce dernier, depuis *les Robes rouges*, ne s'est jamais débarrassé du style de ses maîtres, et il a eu des disciples à son tour : me permettra-t-on de citer M. Pierre Hamp comme un des plus notoires et des plus démodés parmi les cacographes de ce temps? Mais le véritable style Goncourt, le plus vivant, c'est-à-dire celui qui a évolué quelque peu, ne se trouve pas où un vain peuple pense. Il s'est réfugié à ce qu'on appelle volontiers l'extrême-gauche et l'extrême modernité. Cela est étrange de trouver le dernier cri du style moderne dans la descendance avérée de J.-K. Huysmans ! Il s'est grimé en pseudo-cubiste, pour cacher l'impressionniste qu'il est expressément resté. Il s'est mâtiné çà et là de prétendu style classique et d'élégances venues de l'école. Et c'est ainsi qu'on a pu confondre quelquefois ce qu'on appelle le style Proust et le style Giraudoux. (Bien entendu, nous donnons à ces appellations un sens tout symbolique.) De fait, affectations archaïques ou affectations décadentes, faux purisme intermittent, désinvolture plus constante, voilà les traits communs de ces styles qui ont prétendu, vers l'an 1910, nous apporter du nouveau. Mais le masque archaïque est bien peu de chose, et ce qui demeure en eux, ce sont les défauts mêmes qui ont toujours affligé le style « artiste » de 1885. Ce style est, répétons-le, anti-oral au possible. On sait que, parmi les auteurs dont nous parlons, la mode des phrases inextricables et irrespirables, fort différentes de la bonne période rhétorique, est poussée jusqu'à l'extrême et jusqu'à la gageure. En outre, il offre tous les caractères, tous les tics dont la génération précédente avait fini par se lasser et nous lasser : voici une phrase, toute récente, et dont on jurerait qu'elle est due à l'auteur de *Là-Bas* :

« *Quelles défaites cachaient tous ces inventifs prétextes, depuis la rodomontade des robes, l'ingéniosité des voilettes dans les pénombres fragiles, jusqu'à la chemise qu'elles exigent de garder en l'imposant comme un mouchoir de prestidigitateur pour faire leurs tours.* »

Il suffirait d'analyser les procédés de cette phrase-type pour comprendre la fortune imprévue d'une prose que l'on

(1) On ne saurait nier que les plus célèbres, Rosny aîné par exemple, n'en soient aujourd'hui dépouillés.

croyait passée d'usage. Il a suffi qu'il y eût justement dans la mode une sorte d'interruption, pour que les choses d'avant-hier revinssent aujourd'hui avec une auréole d'audace et de futurisme. Cette régression, cette récurrence incontestables prouvent à tout le moins une chose : à savoir que les ressources dont les auteurs disposent pour rénover arbitrairement le langage sont en nombre furieusement restreint, et qu'il n'y a guère à côté du style simple que le style précieux et compliqué, lequel a bien peu de nuances ; bref qu'il n'y a guère qu'un mauvais style comme il n'y en a guère qu'un bon.

Nous n'avons pas employé au hasard le terme de précieux. Rien ne peut en effet mieux rendre compte de tous ces styles hérétiques que l'idée de *préciosité*. Les mêmes travers dont souffraient les romans de la fin du seizième siècle, le style Nervèze, le style Mascarille, la rage des métaphores, la fureur des abstractions, la manie perpétuelle de l'esprit, même inopportun, tout cela se retrouve dans cette école de nos jours, mais plaisamment excusé par la « sensibilité moderne », la « nervosité », l'acuité ou la rapidité de la vision. Nous n'en serions ni surpris ni choqués si, en son principe, ce style-là ne contrariait très précisément l'esthétique à laquelle on l'a adjoint sans raison valable : cette esthétique n'est guère au fond que de l'impressionnisme ou du *sensationnisme*, ainsi qu'on a dit bizarrement. Elle s'accommoderait assez bien du papillotement cinétique, de la précipitation incohérente, de la simplicité brutale et criarde. Il se trouve, au contraire, que les procédés précieux et entortillés des écrivains qui la servent arrêtent sans cesse l'esprit, et les sens à plus forte raison, dans l'exercice paisible de ce jeu. Les préciosités d'un Jules Renard sont fort agréables, à cause du style tout nu et tout uni dont elles se vêtent. C'est, au contraire, un pari bien mal tenu que de vouloir donner au lecteur le kaléidoscope des images et des idées à l'aide d'un style aussi lourd, plus lourd que celui d'Arnauld et de Nicole et aussi chargé d'oripeaux que celui de Rostand. La préciosité de ce dernier participait de la veine romantique et de l'étonnant brio hugolesque ; elle en donnait proprement la caricature ; il est néanmoins fort curieux de voir l'entrelacs compliqué de ces parentés et de ces influences : Rostand, un de nos poètes réputés le plus bourgeois, est assurément responsable de

la préciosité nouvelle des plus « avancés » de nos prosateurs.

*
* *

Mais, pour être juste, il faut noter à l'actif de notre époque la seule originalité de style dont on puisse à la rigueur lui faire honneur ou grief. Le parallélisme que nous avons signalé entre l'histoire de la prose et celle de la poésie nous aide à la définir, encore qu'elle soit difficilement tangible. Elle réside encore dans le style-traduction, et spécialement dans une sorte de *style anglais*.

On ne comprendrait rien à ce temps, à ses lettres, à son langage, si l'on ne connaissait l'énorme influence que l'Angleterre exerce sur nous depuis quelque trente ans, ou mieux l'invasion intellectuelle et linguistique que nous subissons sans réaction perceptible, l'anglicisation du goût, des mœurs et des procédés mêmes de l'esprit... Nous n'avons pas ici à connaître de l'influence proprement littéraire ; mais à l'égard du style, il faut savoir que la polyglottie d'un grand nombre de nos auteurs, ou mieux leur bilinguisme au profit de l'anglais, enfin la grande diffusion des traductions, souvent fort mauvaises, d'écrivains britanniques, ont déterminé une contamination notable non seulement des deux idiomes, mais des deux styles. Au début, il se pourrait que notre prose ait pris « l'accent anglais » à peu près comme un chanteur comique dans un café musical ; de fait, c'est chez nos humoristes que le genre s'est d'abord installé. Il suffit de suivre leur lignée, depuis Alphonse Allais jusqu'à Lautrec et Mac-Orlan, pour voir combien la parodie devient peu à peu imitation de bonne foi. Puis les conteurs semi-ironiques s'en sont imprégnés à leur tour. Je renvoie à tous les romans de M. C.-H. Hirsch antérieurs à 1914, comme à un exemple probant. Enfin, nombre d'auteurs nourris aux lettres anglaises et surtout à l'esprit anglais, parmi lesquels M. Giraudoux a toujours brillé d'un éclat singulier. De telle sorte qu'un style anglais s'est constitué formellement et règne, et se propage, facilement reconnaissable non pas tant à des anglicismes de langue qu'au son même qui domine dans cette prose : d'abord l' « humour » indirect et surtout la lenteur très caractéristique de la plupart des romanciers britanniques, et aussi différente que possible du ton *d'esprit cursif* de nos compatriotes ; ensuite des phrases synthétiques

plutôt qu'analytiques à l'égard de l'ironie : le procédé est d'y mettre le trait pittoresque ou piquant au second plan, et non au premier, comme nous y sommes habitués ; à lui seul, il donne une démarche tout étrangère à nos phrases, à leur division, à leur équilibre, à leurs coupures ; enfin une affectation flegmatique, bien facile à distinguer, pour sa lourdeur, du voltairianisme français.

Or, si l'on veut bien considérer que ce ne sont pas les seuls auteurs plaisants ou satiriques qui ont subi cette influence et vêtu cette livrée, mais aussi généralement les romanciers d'aventures, et un très grand nombre de conteurs sérieux pour qui Meredith est un maître, on mesurera la place que le style anglais, dont la maladresse, ou tout au moins l'artifice, fait souvent un simple style-traduction, s'est taillée, depuis trente ou vingt ans, dans le domaine de notre prose.

*
* *

On aura remarqué au cours de ces dernières pages que nous n'avons guère insisté que sur des travers, ou, du moins, sur des cas extrêmes et, si l'on peut dire, anormaux. C'est que ces déviations, ces corruptions-là, ne sont pas loin de compter seules pour l'histoire : outre qu'elles font présager les tendances de l'avenir, elles laissent aussi surprendre des germes peu viables et qu'on verra qui ne vivront pas en effet. Il est bien entendu qu'à côté de ces mouvements que le terme d' « hérésies » nommait avec assez de convenance, il reste à notre époque, comme à toutes les autres, une espèce d'orthodoxie, qui a pour elle le bon droit, je veux dire la majorité, et je parle de celle des bons écrivains. On se rendra compte peut-être dans un demi-siècle ou dans un siècle que les plus importants c'étaient, ce sont ceux-là : ceux qui ne devancent pas l'évolution, mais la suivent, ou plutôt sont elle-même. Dans l'ensemble, ce sont aussi ceux-là qui obéissent à leur tempérament et qui ont l'heur de posséder un tempérament plus robuste que les goûts et les modes.

C'est pourquoi il est bien inutile de distinguer entre eux des catégories et des sous-catégories, et d'imaginer comme certaine critique superficielle et spécieuse qu'il puisse y avoir un style stendhalien, un style Maupassant, un style Benjamin Constant ; je vois bien, nous voyons tous fort

bien quels noms on pourrait classer à la rigueur sous ces diverses rubriques. Mais au vrai, tout se ramènerait à des différences de physiologie ; et il n'avancerait à rien de soutenir qu'un style féminin existe, passionnel, en face d'un style intellectuel par exemple. Cela reviendrait à dire que le style c'est l'homme, dans tous les sens que peut avoir cet aphorisme célèbre, et que les hommes ont des types très divers. Car cela a toujours été ; et l'important pour nous, la tâche que j'ose dire historique, était de noter les mouvements artificiels, lesquels ont une vie limitée et un domaine précis, bien plutôt que la sourde évolution naturelle qui n'est peut-être pas évolution, mais à vrai dire, permanence et stabilité.

Voilà de quoi sera sans doute frappée la postérité, en étudiant une langue aussi fixée que la nôtre et une littérature aussi vénérable par son âge qu'est notre littérature aujourd'hui. Elle verra que l'artifice eut, sur toutes deux, moins d'action que l'histoire contemporaine n'en signale par devoir de conscience, que les innovations violentes tombent vite à la désuétude, que les hommes agissent peut-être moins que le temps lui-même, et que la vie des choses étant plus lente que la nôtre, ce qui vivait le plus aura été ce qui changeait le moins.

André Thérive.

NIKY

Roman de l'émigration russe (1)

XIII

Le baron Sakelberg debout, les yeux fixés sur une fiche dit avec la solennité d'un maître d'hôtel :

— Altesse, Dimitri Wassilief fut, tout enfant, recueilli par un pope...

Pierre, qui faisait craquer sous ses dents des amandes grillées, releva la tête.

— Où cela?

— Personne n'a pu me renseigner à ce sujet, Altesse.

Pierre, s'arrêta de balancer ses mains jointes entre ses jambes légèrement écartées.

— Mais, recueilli? Comment? Expliquez-vous?

— C'est qu'il y a beaucoup d'ombre, trop d'ombre sur ce Wassilief... Sans doute, le fils de quelque moujik ; le bonhomme a dû mourir avant l'heure ; le pope s'est intéressé à l'orphelin. Un chat de plus ou de moins dans la nichée...

— Et après?

Le baron jeta sur ses notes un regard rapide.

— Après, Altesse, on retrouve Wassilief, étudiant, puis employé de chancellerie ; il aime les cartes, il aime les femmes, il dépense l'argent qu'il n'a pas... Cependant ses dettes ne nuisent pas à son avancement. Il a des qualités, on a besoin de lui. Sans la révolution, Dieu sait quel poste occuperait aujourd'hui ce singulier jeune homme.

(1) Voir la *Revue universelle* des 15 mai, 1er et 15 juin 1922.

Il prétend maintenant que la Providence l'a conservé pour Votre Altesse Impériale !

Pierre revit une chambre sombre, un inconnu qui osait le fixer dans les yeux, près d'Hélène, anéantie. Il ricana :

— En somme, passé peu clair et présent incompréhensible.

— Dimitri Wassilief se dit un des partisans les plus fidèles de Votre Altesse Impériale, déclara Sakelberg ; il jure que, grâce à lui, la Sainte Russie renaîtra un jour, et...

— C'est tout, interrompit Pierre, rien de bien net, Sakelberg, dans vos renseignements.

— D'autres personnes en qui Votre Altesse a plus de confiance pourront sans doute en donner de plus précis, répliqua le policier avec amertume.

L'allusion à Hélène était claire ; Pierre regretta le knout et tous les supplices, autrefois à son service, mais se maîtrisant, il plongea une main tremblante dans la soucoupe aux amandes brûlées et détourna son regard du policier.

— Et vos agents ne vous aident donc pas dans ces recherches?

— Mes agents, je n'en ai plus, Altesse, ils ne peuvent plus travailler pour moi ; il faut vivre ; ils touchent à Berlin ou à Moscou, souvent aux deux endroits en même temps... quand ce n'est pas à trois...

Il s'était exprimé sans le moindre étonnement, par habitude de vivre dans une atmosphère de cupidité et de trahison, et comme Pierre, qui s'était dirigé vers la fenêtre, tapotait la vitre, il continua, s'adressant au dos impérial :

— Si Votre Altesse tient absolument à en savoir davantage sur Dimitri Wassilief, et elle aura raison, il faudrait qu'elle chargeât ses aides de camp d'une petite enquête au comité des Gardes Blancs à Paris et au siège central de Genève. Il est urgent de savoir ce qui se cache sous le masque du partisan. Je reste, bien entendu, à la disposition de Votre Altesse qui m'a fait l'honneur... mais je n'ai plus les moyens.

Quand la voix se fut tue, Pierre se retourna, le salon était vide. Pierre quitta la fenêtre. Tout cela était louche. Quel mobile poussait ce Wassilief?... Un bon joueur ne risque pas son argent sur une mauvaise carte, ne se lance pas dans une partie perdue ; là-dessus, Pierre ne se faisait aucune illusion. Hélène pouvait se nourrir de chimères, mais cet ancien étudiant lisait les journaux, cet ancien employé de chancellerie savait que les révolutions sortent des défaites et que les démocraties naissent des révolutions. Alors, quelle arrière-pensée le menait? L'amateur de tapis vert se servait-il de la jeune prin-

cesse Mariétensky comme d'un fétiche, ou bien — Pierre évoqua les séances spirites de la Sovlona — le danger n'était-il pas pire...?

Le mystère qui entourait ce Wassilief enveloppait Hélène de menaces obscures, à moins qu'un autre sentiment n'agitât le cœur de cet aventurier et Pierre sous le coup de cette pensée qui trop souvent, hélas, l'avait assailli, ferma les yeux comme s'il descendait lentement dans un gouffre.

« Il est urgent de savoir ce qui se cache sous le masque du partisan », l'ex-chef de la police impériale avait raison ; il fallait agir, jeter sur la piste de ce Wassilief, Ghourine et Daourow. Pierre ne pouvait agir en personne, sans quoi la besogne eût été promptement faite. Il en parlerait à ses compagnons, mais quand?

Ghourine devenait de moins en moins lucide ; Daourow avait quitté Pierre pour chercher un emploi. Le grand-duc fit son examen de conscience. C'était sa faute tout cela, sa très grande faute ; il avait arrêté les élans de ses meilleurs amis, limé leurs ongles et leurs crocs ! Il fallait maintenant réveiller leurs instincts, les lancer dans une chasse plus captivante que celle de l'ours, de l'auroch : une chasse à l'homme. Quelle autre, en émotions, valait celle-là? Non, il n'était pas trop tard et ses aides de camp le suivraient.

Pour toutes ces raisons, Pierre, ce matin, attendait Ghourine avec impatience. Celui-ci, d'ordinaire, se présentait avant midi en petite tenue, veste sans parement ; ce matin, il surgit avec sa charge de paperasses, dans un impeccable costume de voyage d'un vert bouteille... Pierre fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que cela veut dire, ton uniforme, tu l'as vendu pour boire?

L'autre eut dans les yeux un éclair tragique.

— Mon uniforme, oui, monseigneur et mes bottes aussi, et tout, tout, tout le reste... Mais il y a une chose, à moi.

— Tu viens de dire qu'il ne te reste plus rien, fit Pierre nerveux.

— Et mon âme... J'ai encore mon âme, monseigneur, ce n'est pas grand'chose, l'âme du capitaine Ghourine, cela vaut moins, certes, qu'un mauvais cigare, mais je ne veux pas la vendre.

Pierre pensa que le capitaine avait devancé d'une heure l'ivresse quotidienne.

— Tranquillise-toi, fit-il, il n'y a plus de diable pour l'acheter.

Le capitaine hocha la tête.

— Ce n'est pas le diable qui me fait peur, c'est moi, moi-même, Altesse, je demande jusqu'où je vais descendre, jusqu'où je vais rouler. Et mon âme avec moi ; je la traîne dans le ruisseau ; je l'ai traînée du moins, car aujourd'hui, c'est fini.

— Ne jure pas.

— Si, je le jure, Altesse.

Pierre demanda, railleur :

— Alors, quoi? l'armée du salut?

Ghourine fit claquer ses talons, se redressa.

— Pas l'armée du salut, Altesse, l'armée tout court. La Société n'est pas faite pour moi, ou plutôt je ne suis pas fait pour elle. Je suis un homme de trop. Vous comprenez... un homme de trop... Je m'en vais.

Pierre haussa les épaules.

— Tu retournes en Russie?

— Non, là-bas, je serais le capitaine Ghourine... Un âne, même avec des galons, ne peut commander aux autres quand il ne sait plus commander à lui-même.

— Voyons, où vas-tu?

— A la légion étrangère, Altesse, j'apprendrai à obéir. Quand je serai saoul, le caporal me battra, me battra très fort... Ce sera bon pour Ghourine.

— Tu fais ce que j'aurais dû faire, dit Pierre avec mélancolie.

Ghourine monologua :

— Voilà des jours, des jours, que je réfléchis. J'ai pris ma décision sans rien dire à Votre Altesse, car sans cela, je ne serais pas parti. Je n'ai qu'un regret, celui d'abandonner Votre Altesse Impériale ; elle a comblé le capitaine Ghourine de ses bontés ; il n'en était pas digne. Il faut à Ghourine une loi de fer, il ne peut vivre qu'avec un licol et une longe. J'ai toujours été ainsi, Dans mon enfance, mes pernts ne pouvaient me faire obéir qu'en me menaçant du tchinovnik. Aujourd'hui le tchinovnik me manque.

Pierre eut un rire mauvais.

— Ah ! c'est cela, pourquoi ne l'as-tu pas dit?

Il ajouta d'une voix grave, fixant Ghourine dans les yeux :

— Il faut que tu me rendes un service. J'ai une mission pour toi. Tu entends.

— Je ne peux pas, fit Ghourine avec un ton plaintif d'enfant. C'est trop tard. Je ne suis bon qu'à boire, qu'à boire la vodka de Votre Altesse.

Pierre hocha tristement la tête :

— Alors, quand t'embarques-tu?

— Ce soir, monseigneur.

— C'est bien, passe le service à Daourow. Je l'attends ici. Maintenant, de quoi as-tu besoin?

Ghourine s'inclina :

— Je n'ai plus de besoins ; Altesse, désormais l'État pourvoit à tout : vingt sous par jour, le tabac et le logement, fortune rare.

— Alors, adieu, fit Pierre.

Bien qu'en civil, le soldat fit d'un large geste un salut militaire et se dirigea vers la porte .

— Ghourine ! s'écria Pierre.

L'ancien aide de camp se retourna.

Les deux hommes s'étreignirent, lèvres contre lèvres.

Ghourine avait laissé sa serviette. Pierre l'ouvrit d'une main distraite : revues mondaines, feuilles satiriques, lettres, s'éparpillèrent sur la table. Il commença par les imprimés ; des sarcasmes, des outrages, étaient accolés bassement au nom d'Hélène dont on faisait l'estafette, la démarcheuse de son fiancé, le grand-duc Pierre de Russie, prétendant au trône. Les misérables ! Ce fut le tour des lettres : demandes d'aumônes, sollicitations de quémandeurs à la veille du suicide, injures, menaces mystérieuses « Toi et ta princesse Marientinsky qui travaille par ton ordre, n'avez plus beaucoup de jours à vivre, disait une des missives en russe. Le peuple des moujiks ne veut plus d'oppresseurs. » Pauvre Hélène, pauvre Hélène, pourquoi n'avait-elle pas voulu le croire? Tout à l'heure, il enverrait Daourow auprès d'elle, pour l'avertir, la supplier de venir lui parler.

Mais une écriture irrégulière, enfantine, accrocha ses regards. L'enveloppe au timbre de la Suède lui causait plus de surprise que d'émotion, car il ne se sentait que de faibles liens avec la perruche de Stockholm, ainsi qu'on nommait irrévérencieusement sa mère dans la famille. Et Pierre lut :

Stockholm.

Mon cher fils,

Depuis trois mois, je n'ai reçu que deux lettres de toi, mais dans la Ville Lumière il est difficile de penser à autre chose qu'au plaisir. C'est de ton âge... Amuse-toi et pense à m'envoyer les programmes qu'on te donnera dans les théâtres, surtout ceux qui ont des photographies; c'est pour ma collection. Ici on a des nouvelles trop rares par les journaux des fêtes auxquelles tu as le bonheur d'assister. Quant à Stockholm, c'est l'ennui même, les grandes-duchesses Anastasie et Sophie n'osent pas venir me voir sous prétexte que des représentants bolcheviks, des commissaires, habitent dans la même rue. Moi je les rencontre souvent, je leur trouve de bonnes têtes. C'est moi qui vais chez les grandes-duchesses pour les thés-bridge. Cela me distrait médiocrement. Pourtant, quoi faire d'autre? Les théâtres sont infects, il y a bien les concerts, tous allemands : mais tout cela est très cher, le change nous achève; ta mère est pauvre! Mes dernières dentelles sont vendues. Envoie, je te

prie, la même somme que la dernière fois (10 000) *et fais acheter par Hélène, cinq litres d'eau de toilette chez Soubigant, dix paires de bas de soie et quinze paires de dessous de bras vieux rose. A propos d'Hélène, où en sont vos projets? Je croyais votre mariage fixé pour le début de votre séjour en France. Voilà trois mois d'écoulés et pas de nouvelles. Je n'en suis pas autrement fâchée, car cela peut un jour te créer des difficultés; mais Hélène t'aide et nous est pour l'instant d'un grand secours. Il paraît, je l'ai appris par les membres de notre parti qui circulent entre Stockholm et Berlin, qu'elle est à la tête d'un grand mouvement. On parle de son activité, ici, elle envoie à tous le mot d'ordre. Qui jamais aurait cru cela de cette petite que j'ai vue avec des nattes dans le dos?*

Pour toi, tu as raison de rester dans la coulisse. C'est très habile; si le mouvement réussit, tu jettes le froc; si l'on échoue, tu n'es pas diminué Bien que je ne m'occupe pas de politique, si tu peux me croire de quelqu utilité, n'hésite, pas à me le dire. J'ai facilement des nouvelles de Pétersbourg et de Moscou; nous avons des amis en Finlande dans tous les camps, je ne t'en dis pas plus.

Ma santé est bonne, celle de Kiki laisse à désirer. La pauvre mignonne a toujours des indigestions. Tu ferais bien de te renseigner sur ce qu'on pourrait faire (elle a cinq ans), ici, les vétérinaires sont des ânes.

Je t'embrasse.

Grande-duchesse Marie.

P.-S. — *Ne fais pas attention à mon français; à Stockholm, je ne parle qu'allemand. Ci-joint une nouvelle liste d'objets que j'avais oubliés; pense surtout au petit fer à friser.*

Arrivé au dernier mot du *post-scriptum*, Pierre éclata de rire. Ah ! la perruche de Stockholm portait bien son nom, cervelle d'oiseau, et encore... Les hirondelles, dans leurs migrations, se souviennent. Sa mère oubliait la Russie déchirée, vidée de sang par l'enfantement d'un monde nouveau, pour ne songer qu'à ses dessous de bras vieux rose, à son petit fer à friser. Le rire de Pierre se prolongea, le rire méchant, sarcastique de son père lorsque celui-ci, revenant de ses écuries, faisait irruption dans les salons et chassait le fouet à la main les fonctionnaires en quête de licols dorés. Mais tout à coup devant Pierre, surgit Daourow, le descendant du célèbre Krowfordge Daourow, premier bailli royal de Finlande. Par ce froid matin de novembre, il rappelait ses ancêtres lapons avec sa face camuse, son bonnet de fourrure et son imperméable en peau de phoque.

— Ah ! te voilà, s'écria Pierre froissant violemment la lettre ma-

ternelle. On ne te voit plus, mon cher. Je me suis demandé quelle est la sirène qui m'a enlevé Daourow? Ghourine me quitte parce que je n'ai pas de salle de police à sa disposition. La propriétaire n'y a pas songé. Ghourine s'en va, mais tu me restes ; j'ai quelque chose à te demander. Je t'emmène, nous déjeunons ensemble.

— Ce n'est pas possible, des camarades m'attendent. Que Votre Altesse m'excuse, dit l'aide de camp, gêné.

— Tu les retrouveras tout à l'heure, tes camarades, fit Pierre avec impatience. Qu'est-ce que cela veut dire, Daourow?

— Non, monseigneur, vous ne m'avez pas prévenu ; je ne peux pas, s'entêta l'aide de camp.

Alors Pierre, devant ce net refus, pâlit :

— Pourquoi ne peux-tu pas?

— Ce serait trop long, trop long à vous dire, Altesse.

Il s'était arrêté, fixant le tapis comme si sa destinée y était tracée. Un lourd silence pesa.

— Pourtant, reprit Daourow, après un effort, il faut bien que Votre Altesse... Voilà... J'ai vu souvent Vera Tepof, ces temps derniers ; c'est une nature si riche, si étincelante d'intelligence. Elle m'a fait comprendre bien des choses. Elle m'a ouvert les yeux et l'esprit. J'ai deviné que le vieux monde avait vécu, que je devais devenir un homme libre ! Oui, un homme libéré de toutes les entraves, lança-t-il avec conviction.

— Alors, travaillant à ta propre libération, conclut Pierre avec une amère ironie, en même temps qu'à celle du monde, tu juges qu'il ne serait plus digne d'être vu en ma compagnie...

— Je voulais avertir loyalement Votre Altesse.

— Altesse?... allons, allons, il n'y a déjà plus d'Altesse pour toi, homme libre ! Et moi qui voulais t'envoyer en ambassadeur auprès de la princesse Mariétensky.

— Il vaut mieux ne pas parler de la princesse Mariétensky, dit Daourow avec violence, et comme Pierre le fixait avec des yeux aigus, il poursuivit :

— La princesse ne peut pas comprendre le mal qu'elle fait ! Sa propagande ! Certes, elle pense comme je pensais avant les leçons de Vera Tepof et des autres... Elle est jeune... Mais elle est aussi criminelle que le gamin qui pour s'amuser fait dérailler un train... un beau train tout neuf. Ah ! Pierre Ivanovitch, pourquoi fermer les yeux à la vérité, quand la vérité est douce, consolante, comme le vol d'un pigeon blanc dans l'air. Car malgré tout ce qu'on dit, tout ce qu'on écrit, la Russie respire maintenant qu'elle a soulevé la lourde pierre qui lui écrasait la poitrine. Vous ne savez pas, vous, on vous

cache tout, mais la révolution a fait de son tombeau une immense ruche toute bourdonnante de spectacles, de chants et de danses. La Russie est la terre des hymnes où tous les hommes se sont réconciliés comme un beau matin de Pâques. L'école remplace le cabaret, tout marchand de vodka est puni de mort. La princesse Hélène sait cela, elle... Elle sait également qu'un ordre règne et qu'il faut le maintenir, le consolider sous peine de voir le pays retomber dans le gouffre, dans l'esclavage, et la princesse ne cherche qu'à renverser cet ordre, à couvrir d'ombre la lumière qui commence à luire sur la route du salut ; nous n'avons pas d'ennemi plus acharné qu'elle.

Maintenant Daourow jetait au grand-duc un regard de défi.

— D'ennemi, s'écria Pierre indigné et d'un geste tranchant, il allait rompre, quand une curiosité douloureuse le poussa ; il se pencha vers le révolté.

— Si tu recevais l'ordre de la combattre, tu l'exécuterais?

— Oui, fit simplement Daourow de la tête.

— Et si ton parti te commandait de me supprimer.

Il eut un rire aigu et un court silence suivit.

— Je dois obéir, répondit Daourow avec une rougeur de honte.

— Daourow, Daourow, et tu te crois délivré de la servitude ! s'écria Pierre avec emportement.

Maintenant Daourow lui faisait horreur. Ghourine était un enfant, mais Daourow était un traître :

— Va-t'en, cria Pierre. Il répéta deux fois : Va-t'en, va-t'en !

La porte claqua derrière le renégat.

XIV

Pierre marchait, sans but ; malgré le mouvement matinal de la ville, il lui semblait avancer dans la solitude. Qu'avait-il fait pour être aussi abandonné, trahi par les derniers êtres sur lesquels il s'appuyait? Ses aides de camp, oubliant son rang, avaient eu l'audace de le traiter comme un égal, comme un ennemi ; Ghourine s'était permis des remontrances ; Daourow avait osé proférer des menaces. Hélène le fuyait, préférant à l'enivrement de l'amour celui des aventures. Naguère un seul de ses regards à lui, Pierre, eût suffi pour tout punir, ce matin on dédaignait le petit bourgeois qu'il avait voulu devenir, l'officier subalterne en congé qui stupidement avait troqué ses bottes contre des pantoufles. Sur cette place de l'Étoile qu'il traversait, les passants le frôlaient, le heurtaient sans même s'excuser et, lui, fermait les poings, serrait rageusement les lèvres, accoutumé

de voir se ranger le peuple sur son passage, de ne paraître qu'escorté de soldats ou d'agents de police, salué par des vivats et des éclairs de sabres !

Ah ! ce matin, combien cet apparat lui manquait ! Comment avait-il pu se décider à vivre comme un homme parmi les hommes, lui, fêté depuis sa naissance comme un dieu? Il jetait des regards de dégoût sur cette foule qui n'admettait que personne la dépassât.

Tout à coup, levant la tête, il se trouva devant l'hôtel qu'habitaient le grand-duc et la grande-duchesse Wladimir, née princesse Rilposi ; le grand-duc Fédia demeurait chez son frère depuis sa sortie de l'enfer. Ah ! les revoir, retrouver les siens, parler à des égaux ! Pierre, poussé par une force irrésistible, sonna ; le portail s'ouvrit et pour avertir le personnel de l'arrivée d'un visiteur, des timbres électriques retentirent. Le jeune homme s'engagea sous la voûte monumentale et au bas d'un large escalier de marbre, il aperçut recroquevillé dans sa livrée, Fédor, le vieux valet du grand-duc, qui, si souvent à Moscou, quand il était petit, l'avait porté sur ses épaules. Le vieillard tremblait de plaisir en considérant l'Altesse Impériale et quand Pierre l'appela par son nom, une larme brilla dans ses yeux. Deux domestiques également en livrée bleue aux armes grand-ducales attendaient respectueusement Pierre au seuil de l'antichambre. Lui, gravissait les marches lentement, réjoui par la vue de cette valetaille qui se courbait en le contemplant avec un reste de terreur. Le vieux Fédor tint à pousser lui-même de ses mains malhabiles les deux battants de la porte dorée du salon et d'une voix qui sortait étrangement sonore de ce corps cassé, il annonça :

— Son Altesse Impériale, le grand-duc Pierre.

C'était la première fois depuis son arrivée à Paris qu'on lui donnait, publiquement, son titre et Pierre ressentit un secret plaisir, comme si le vieux Fédor venait de lui restituer du même coup les prérogatives qui s'y rattachaient. La veille encore, le matin même, il eût protesté, il était le lieutenant Nivolsky : mais dans cet hôtel luxueux, il se sentait de nouveau, ivresse oubliée, l'héritier du trône, le chef de la famille impériale ! Dans le vaste salon où Pierre venait d'être introduit, deux visiteurs se tenaient debout ; un vieil homme mal teint, portant monocle et serrant sous son bras un carton à dessins, et un jeune homme glabre d'une élégance outrée, ayant gardé son pardessus au col de fourrure. Des familiers, certainement — la bohème interlope qui gravite autour de la richesse — car ils fumaient et buvaient du porto presque comme chez eux. Cependant, à l'entrée de Pierre, ils se dressèrent et multiplièrent de loin leurs courbettes ainsi que les valets dans l'escalier.

Pierre leur tourna le dos. Gagné, grisé par l'atmosphère de la pièce, il ressentait un véritable trouble sensuel. Tapis, divans, tableaux, buissons de fleurs, photographies dans leurs cadres d'argent et tant de choses rares, tant de choses simples et belles qui recomposaient le décor dans lequel son adolescence s'était sensuellement épanouie ; il s'y détendait comme dans un bain chaud ! Mais des jappements, des aboiements troublèrent la sérénité de l'hôte princier... Escortés de leurs quatre sloughis aux formes allongées, nerveuses et taillées pour la course, les grands-ducs Wladimir et Fédia surgirent... Les trois cousins s'inspectèrent d'abord d'un rapide regard pour surprendre les changements, les meurtrissures, les odieuses dégradations des jours. Mais Pierre trouva Wladimir et Fédia si pareils à ses souvenirs vieux déjà de quatre ans qu'il lui semblait avoir seulement quitté ses cousins, la veille.

Wladimir avec ses deux mètres de haut, son front bas, planté de cheveux drus, ses yeux gris de loup et ses dents éclatantes, gardait à l'approche de la quarantaine une robustesse de chasseur et c'était presque un symbole, l'irruption, ce matin, de ce colosse, son fouet à la main, entouré de ses chiens.

Par sa force, par son animalité, il semblait avoir pris toute la vie de la race ; cette vigueur qui le rendait capable de se mesurer avec l'ours et l'auroch, il l'usait dans le plaisir. Aucune atteinte physique, aucune inquiétude morale ne l'avait jamais touché ; il était créé pour la joie. La destinée qui l'avait toujours gâté lui avait épargné la longue agonie des siens en l'envoyant en Italie à la veille de la révolution ; ses biens avaient été pillés, dispersés, certes, mais il lui restait la fortune de sa femme, qu'il dilapidait généreusement.

Fédia, plus jeune de dix ans, était aussi grand que son frère, mais mince avec des épaules étroites, un visage allongé, terminé par une barbe courte en pointe ; la douceur fiévreuse du regard et ses traits émaciés évoquaient les pieuses icones dont l'école byzantine a enrichi le mont Athos. De Wladimir émanait une extraordinaire autorité ; de Fédia, une étonnante pureté de race. Il avait été prisonnier pendant plusieurs mois à la forteresse Saint-Paul et dans sa pâleur, la maigreur de ses joues, Pierre retrouvait les traces d'anciennes tortures.

— Te voilà, Pierre Ivanovitch ! te voilà ! s'écria gaiement Wladimir.

Il tendit les bras, baisa le premier Pierre sur les lèvres : Fédia, sans dire un mot, serra son impérial cousin, dans une chaude étreinte. Pierre s'assit entre les deux frères sur un large divan et la mystérieuse chaîne qui lie dans une famille les êtres d'un même

sang, se renoua dès les premiers mots échangés. L'homme au carton et l'adolescent au paletot de fourrure s'étaient éclipsés.

La fuite de ses familiers amusa Wladimir.

— Le barbu est un marquis d'Origny qui vend des estampes, — fausses bien entendu — le petit dirige le jazz-band du Royal ; il me donne des leçons de tout ce qui fait du bruit ! Il faut bien se distraire !

Les valets, sans bruit, à la mode orientale, glissèrent près des Altesses des tables chargées de carafons, de boîtes de cigares et de cigarettes ; puis se retirèrent.

— Et toi, Pierre, que fais-tu? demanda Wladimir, on ne t'a guère vu.

— Je tente de tuer la vie, mais elle ne se laisse pas faire, la mâtine, dit Pierre avec amertume.

— Cependant depuis le temps qu'elle tient la rampe, ajouta Fédia, hochant tristement la tête... Ah ! que la mort est plus belle et pourquoi s'en défendre?

Wladimir enveloppa son frère et son cousin d'un regard de pitié.

— Vous êtes bien tous deux du même sang, traînant votre âme (et Dieu sait si c'est pesant une âme russe) derrière vous, comme une pierre. Débarrassez-vous-en donc, une fois pour toutes. Tuez l'esprit, songez au corps ; vous marcherez plus vite et cela vous permettra de relever la tête. Je vous assure que le spectacle en vaut la peine. Tu veux tuer la vie, Pierre, quelles blagues ! Ressuscite, ressuscite, au contraire ! Rends-la plus violente, enivre-toi à son mauvais vin. Quand on est ivre, au moins on ne pense plus à rien. Grâce à Dieu le bac est toujours là et les révolutions n'enlaidissent pas les femmes ! D'ailleurs, comment s'ennuierait-on en France, où les princes sont rois? Marianne, quoi qu'on dise, déteste la canaille et nous aime parce que nous la méprisons... Il suffit de la rudoyer un peu pour qu'elle nous adore. Sors de ton trou, mon cher. N'imite pas Fédia, ce cénobite ! Pauvre Fédia, va !

Il avait lancé sa tirade avec une verve, un entrain qui fouettèrent le sang de Pierre. Wladimir, si robuste, si confiant, soufflait, sur l'âme repliée, blessée de Pierre, l'haleine embaumée de la tentation.

Fédia, lui, souriait de son petit sourire moqueur et fin. Ce programme sensuel et brutal de Wladimir n'était évidemment pas le sien, mais il trouvait fatigant de discuter.

— Tout cela est très joli, dit Pierre, fixant Wladimir d'un air amical. Mais, crois-moi, il y a quelques bonnes raisons pour comprendre les choses, moins joyeusement... pour vivre en homme très sage !...

— Quelles raisons? s'écria Wladimir, Hélène?... mais rien n'est officiel, où en êtes-vous? Est-ce déjà un tel lien?

— Non... pas Hélène... C'est un lien, mais qui tend à se desserrer, hélas!

Il poussa un léger soupir.

— Tant mieux, tant mieux! s'exclama Wladimir; peut-on te parler franchement? Oui? Eh bien, comment auriez-vous vécu? Hélène est ruinée, et toi?... Dégagez-vous donc, ne soyez pas des enfants. Le romantisme est une jolie chose... mais aux temps où nous vivons... Écoute-moi. Luisa m'écrit de Rome qu'elle a vu cette saison tout un lot de beautés scandaleusement riches; c'est là qu'il faut pêcher. Et si tu fais le saut, je suis sûr que Fédia te suivra.

Les fleurs emplissaient la pièce d'une suave floraison de printemps; l'atmosphère s'alourdissait. Pierre, allongé maintenant dans un des fauteuils anglais, se laissait délicieusement engourdir par les cigarettes et l'alcool.

— Allons, insistait Wladimir, dois-je t'annoncer à Rome? Je te marie, Pierre; je te mésallie; mais rien ne t'empêchera de mettre la couronne fermée sur ta vaisselle d'or. Voyons, s'appellera-t-elle Daisy, Mary ou Violet?

— Quelle besogne! As-tu fini de lui monter la tête? fit Fédia tout à coup d'une voix nette. Pierre Ivanovitch n'a pas le droit...

— Ah! mon pauvre ami, soupira Pierre, tu as donc, toi aussi, encore des illusions?

— Je m'en vante; je songe au jour où nous rentrerons là-bas. Un Romanof ne peut épouser qu'une égale. On ne peut pas asseoir sur le trône un sac d'écus.

Fédia s'était animé; l'émotion le rendait plus pâle, ses yeux avaient un éclat presque insoutenable.

— Ah? le trône, un mauvais fauteuil, dit Pierre avec ennui.

— C'est facile de faire des mots... évidemment, si tu ne crois plus à rien?... Dis-moi?

— Mais je ne sais pas, je ne sais plus, gémit Pierre. Ne m'interrogez pas à ce sujet. Nous sommes dans un couloir sombre. Nous piétinons des mourants; arriverons-nous au bout, reverrons-nous la lumière? Et cette lumière qu'éclairera-t-elle? Qui peut le savoir? Tous les râles que j'ai entendus là-bas résonnent dans mon cœur, me déchirent la poitrine. Je veux avant tout qu'ils cessent. J'ai besoin de silence. Tenez, je ne serais bien qu'en mer, voguant comme une épave. Je languis après le repos absolu, l'anéantissement, et pourtant la solitude est ma pire ennemie. Revenir chez nous, pour-

quoi? Est-ce qu'on habite un cimetière? Empereur de Russie, régner sur des squelettes? Cela nous prépare de jolies revues, on jouera pendant les défilés la danse macabre. Tu devrais dire, Wladimir, à ton chef de jazz-band de l'étudier sérieusement! Ce sera l'hymne de la cour, si cour il peut y avoir encore : il faut dès maintenant qu'on s'y habitue. Non, non, plus de pouvoir, de responsabilités, plus de luttes... la paix... la paix... la paix...

Wladimir serrait les dents d'un air grognon et caressait un des sloughis assoupi par la chaleur. Fédia, tête baissée, pinçait les lèvres. Wladimir sortit le premier du silence, poussa un soupir et se dressa dans une détente animale.

— Foin de la politique. Benito va nous jouer des fox-trot pendant que nous déjeunerons. Va me le chercher, Fédor.

Ils passèrent dans la salle à manger où trônait une table immense surchargée de bouteilles et d'un amoncellement de victuailles, où tout le mess d'un régiment eût pu satisfaire amplement son appétit. C'était un véritable repas russe préparé pour des géants déprimés par le froid, affamés par les distances. Ils mangèrent pendant deux heures aux sons des fox-trots, des one et two-steps, du jazz-band. De temps en temps, un valet portait au musicien, sur un signe de Wladimir, des morceaux de poulet et des coupes de champagne, que Benito devait manger et boire sans s'interrompre de jouer et Wladimir de rire!...

Quand Pierre quitta ses cousins, à la tombée de la nuit, malgré l'opposition de Wladimir qui voulait le garder et de Fédia qui tenait à l'accompagner jusque chez lui, il se sentait accablé. La crise ordinaire d'ennui monta, s'empara de tout son être; son corps était lourd, son cerveau anéanti; en même temps, la soif, une vraie soif de moujik se mit à le torturer.

Et quelques heures après, dans un cabaret de la Madeleine, un grand et beau garçon, aux poignets alourdis par des bracelets d'or, s'étant levé de table, manifestement ivre, tenta de danser avec sa voisine, une fort jolie fille qui ne demandait qu'à se laisser faire, et finalement, au milieu des cris des femmes, tomba de tout son long sur le tapis. On le fouilla, ses cartes mentionnaient le nom du lieutenant Nivolsky, 85, rue des Vignes; sur l'ordre du maître d'hôtel, les garçons transportèrent l'officier jusqu'à l'un des taxis qui stationnaient au milieu de la voie. On le hissait déjà dans la voiture, quand le chauffeur, en apercevant le jeune homme, livide, à demi évanoui, se pencha sur lui, eut un sursaut et ôtant sa casquette, baisa la main pâle aux bracelets d'or. « Pierre Ivanovitch », murmura-t-il! Et d'un air d'autorité, écartant la valetaille stupéfaite,

il installa lui-même son étrange client, referma soigneusement la porte sur l'ivrogne comme sur un trésor. Et le général-major Dotwoskof, ex-maréchal de la cour du grand-duc Nicolas, emporta vers la rue des Vignes, Son Altesse Impériale, Pierre de Russie, l'héritier des Romanof, la suprême espérance des cœurs russes, fidèles au cher passé.

XV

Ce fut Makar, faisant jaillir rituellement la flamme bleuâtre sous la panse luisante du samovar, qui réveilla Pierre. Cinq coups tintèrent dans la salle à manger, cinq notes argentines, Pierre Ivanovitch avait dormi douze heures d'un sommeil de brute, d'entier anéantissement et de l'onde noire dans laquelle il s'était enlisé, il surgissait cet après-midi, reposé, alerte, comme au sortir d'une convalescence.

Les nuits précédentes, Hélène était venue rôder autour de lui comme un fantôme, il avait vu des assassins se précipiter sur elle ; les affres des derniers mois de Russie recommençaient, il devait soutenir en rêve contre la troupe des démons d'harassants combats. Aucun de ces cauchemars n'avait assailli son cerveau, après que Makar aidé du général Dotvoskof l'eut, à l'aube, déshabillé. L'orgie avait distillé pour lui ses bienfaisants pavots ; comment avait-il méprisé ce remède dont il connaissait depuis longtemps les effets? Il était si facile à Paris d'en user, d'en abuser surtout ; car c'était l'abus qui guérissait.

Il revêtit sa robe de chambre, s'approcha de son bureau, et près de la tasse fumante, aperçut le travail où, la veille encore, il essayait de noyer sa mélancolie ; c'était sa traduction russe des aventures de Bouddha, il relut ses dernières phrases :

Je t'en prie, ne me plains pas. Plains ceux qu'accablent les soucis de la royauté et les chagrins des grandes richesses. Ils n'en jouissent qu'en tremblant; car ils sont perpétuellement menacés de perdre ses biens auxquels leurs cœurs sont attachés, et quand ils meurent ils ne peuvent emporter ni leur or, ni le diadème royal. En quoi un roi mort l'emporte-t-il sur un mendiant mort?

Un lièvre échappé de la bouche d'un serpent retournerait-il se faire dévorer? Un homme qui s'est brûlé la main à une torche la ressaisirait-il après l'avoir jetée à terre? Un aveugle ayant recouvré la vue voudrait-il encore perdre ses yeux? Mon cœur n'aspire pas à un gain vulgaire, aussi ai-je déposé mon diadème royal et préféré être affranchi des fardeaux de l'existence.

Alors saisissant le papier, Pierre l'écrasa sous son talon comme une bête mauvaise. Mensonges ! Mensonges !... Il avait, lui aussi, déposé le diadème royal, pris la place du lièvre et qu'avait-il récolté : des menaces de haine, une tourbe d'ennemis qui le guettaient dans l'ombre? A quoi rimait tant de sagesse? Sa folie au moins aidait à oublier.

L'image d'une face rose et bouffie se présenta soudain. Il sonna Makar.

— Va chez le baron Sakelberg. Dis-lui que j'ai besoin de lui.

Sakelberg, le bas courtier... Pierre y venait à son tour.

Par téléphone, il pria pour le soir à dîner Wladimir et ses familiers : le marquis d'Origny, l'homme aux fausses estampes, et Benito, le maître de jazz-band.

Et l'expérience commença : d'abord l'étincellement des lumières, la chaleur, les parfums, la musique, les danses étourdirent Pierre ; il vivait depuis trop longtemps en hibou dans la grotte de son rez-de-chaussée. Wladimir, le premier soir, dut boire pour deux, afin de sauver l'honneur de la famille impériale ; ce dont il s'acquitta généreusement. Le marquis et Benito mesurèrent leur entrain sur celui de Pierre qu'ils craignaient de mécontenter. La soirée fut maussade. Mais le lendemain Pierre étonna ses compagnons, en dansant, buvant toute la nuit sans un signe d'énervement ni de lassitude. Et tous les soirs les réunirent ; parfois d'Origny arrivait avec une estampe sous le bras et Wladimir lançait à Pierre un coup d'œil significatif.

— Attention, mon cher, d'Origny va te placer ses reliques de famille.

A quoi Pierre, sans même regarder le sujet, répondait invariablement :

— Envoyez ça chez moi.

Cependant un soir d'ennui plus pesant que les autres, il sortit brusquement son revolver, se servant d'un Debucourt comme d'une cible ; le carton lui coûta sept mille francs. Pourtant il commençait à vendre ses bijoux. Ses après-midi, il les passait maintenant dans les tripots, les fumeries. Était-ce l'effet de l'alcool, il n'y trouvait point de consolation ; ce silence seulement troublé par les grésillements de la drogue le replongeait dans sa mélancolie ; après quelques pipes, il s'évadait, désespéré. L'oubli, il ne le trouvait plus que dans le bruit qui empêche les pensées de se nouer, les souvenirs de remonter à la surface... dans le bruit et dans l'alcool.

Un soir dans un bar du quartier Latin, il fut attiré par une jeune tzigane tout en muscles, avec des yeux verts, câlins et peureux.

— Petit chat, viens ici, commanda-t-il.

Docile, elle s'approcha. Pierre flatta de la main la tête sauvage.

— Comment t'appelles-tu?

— Mon nom est Hélène, fit-elle, confiante.

Alors brutalement Pierre écarta les bras, repoussa la femme comme une torche brûlante...

Hélène ! Il n'y en avait qu'une sur la terre, et c'était pour n'y plus songer que Pierre était entré là.

C'était pour n'y plus songer qu'il jouait sa partie dans le sinistre quatuor, chaque nuit, avec l'application d'un coureur de cachets ; c'était pour n'y plus songer qu'il laissait Benito le voler sur les notes de restaurant, le marquis d'Origny, sur ses estampes maquillées. Et il avait suffi d'un mot de cette enfant-chatte pour que la plaie se rouvrît, enflammée et saignante.

Pierre, cependant, avait rappelé la tzigane et sortant de sa poche une poignée d'améthystes, d'émeraudes, de diamants d'Asie, il les fit couler dans le creux des petites mains tremblantes.

Puis il s'échappa dans la nuit avec sur les lèvres la caresse de cette peau dorée de bohémienne.

Il lui semblait qu'un philtre mystérieusement mêlé à son sang l'embrasait. Au tournant d'une rue, une bande joyeuse surgit dans un gai tumulte de carnaval. Pierre s'avança, d'un pas incertain, saisit une taille de femme, chercha par jeu une bouche dans l'ombre. La femme eut un cri d'effroi, Pierre desserra les bras, aussitôt entouré de poings brandis, de visages menaçants.

— Voyou ! Sale voyou !

Sa stature de géant imposait. Mais un petit homme aux gestes violents écarta la foule.

— Je te reconnais, Pierre Ivanovitch, lança-t-il en russe, je ne veux pas vider la querelle devant tout le monde, nous nous retrouverons, et tu paieras, tu paieras !...

Pierre jeta ses bras en avant pour saisir son adversaire, mais il chancela si drôlement que la foule éclata de rire et se dispersa.

. . . .

Le lendemain, il achevait de s'habiller, lorsque Makar annonça Daourow :

— Fais entrer, commanda-t-il, certain que son aide de camp venait solliciter son pardon.

Un homme blême aux chaussures boueuses, ayant visiblement erré par les rues toute la nuit, parut. C'était le descendant des rois de Finlande, ce vagabond au visage menaçant ; la trahison lui avait mal réussi et Pierre ne put réprimer un geste de pitié.

— Voyons, mon pauvre Daourow, qu'y a-t-il?

— Pourquoi cette question? fit brutalement l'ancien aide de camp, je ne suis pas venu pour être plaint, c'est pour juger que je suis ici.

— Commence par te réchauffer. Tu jugeras mieux ensuite. Si Salomon tenait si bien ses balances, c'est parce qu'il vivait sous le ciel brûlant de l'Égypte.

Pierre, souriant, tendit sa boîte de cigarettes à Daourow qui la repoussa.

— Vous avez, cette nuit, commis le plus ignominieux des péchés, Pierre Ivanovitch. Vous avez gravement insulté une créature humaine, une femme que j'aime, pure comme une colombe.

— Qu'est-ce que tu me chantes là? fit Pierre qui ne se souvenait de rien.

Il regarda Daourow comme s'il eût fixé un dément.

— La vérité, répondit sévèrement l'officier. J'aurais pu cette nuit agir, dit-il d'un ton ambigu, mais vous n'étiez pas dans votre état normal, Pierre Ivanovitch, vous n'auriez pas compris ; j'ai voulu me trouver avec vous, conscient, face à face.

Des gouttes de sueur coulaient sur ses tempes ; Pierre serra les poings, une grosse veine bleue saillit à son front.

— Eh bien ! c'est fait maintenant, tu m'as vu, tu vas partir. C'est assez. Depuis quand, les chiens prennent-ils pour aboyer la voix du maître? Depuis quand? Va-t'en.

— Je suis ici pour juger, répéta Daourow avec entêtement. Ah ! cette nuit, je me suis rendu compte qu'il n'y avait rien de changé dans la vieille Russie. Vous, les anciens maîtres, gardez les mêmes préjugés, les mêmes vices, toujours. Que peut vous faire la réputation d'une femme? C'est trop d'honneur pour elle, d'être serrée de près, dans la rue, par le grand-duc Pierre de Russie. Mais je suis là et ce matin, il faut payer !

Et Daourow porta vivement sa main à sa poche, Pierre vit le geste.

— A la bonne heure s'écria-t-il en éclatant de rire, mais il fallait le dire tout de suite. Pourquoi n'as-tu pas annoncé en entrant : Pierre Ivanovitch, je viens pour t'assassiner !

— Je devais juger, articula Daourow entre ses dents.

— Et tu as bien jugé, Daourow. Car tu vas me rendre un fameux service. C'est à moi de te remercier, mais oui, tu es plus fort que Salomon, mon garçon ! Cette nuit j'ai insulté la femme que tu aimes, dis-tu? J'ai commis bien d'autres canailleries. Depuis quinze jours, je m'étourdis, insuffisamment d'ailleurs, pour échapper à la vie et je n'avais qu'un désir : en sortir tout à fait, m'évader par la pre-

mière porte ouverte. Et te voilà... C'est parfait. Tu présenteras mes excuses à ta fiancée, très cher. Maintenant à nous deux.

Il se mit debout, croisa ses bras.

— Je suis prêt ; tu peux y aller.

Depuis des mois, il n'avait ressenti pareil calme. Mais le justicier, la main dans sa poche, tremblait.

— Eh bien? fit Pierre.

Daourow baissant la tête, recula.

— Non, je ne peux pas, gémit-il.

Pierre n'avait pas bougé. Alors il y eut un petit bruit sourd, la crosse d'un revolver brilla sur le tapis, et Daourow s'affaissa sur une chaise, le front dans ses mains.

— Je suis un misérable... un misérable. Pardon !

Il pleurait, écrasé par la honte, Pierre Ivanovitch lui tourna le dos et alluma sa cigarette.

XVI

Son Altesse Impériale le grand-duc Pierre de Russie, qui venait de déjeuner dans ce café de quartier, au fond d'une petite salle d'une blancheur de première communiante, somnolait sur une banquette, reculant le moment de partir, de gagner sa nécropole hindoue, avec ses dieux sourds, stupides. Pourtant il ne pouvait rester indéfiniment à boire, par petits coups, du kummel glacé ; il fit un effort, se leva ; les garçons se précipitèrent : l'un tira sa table, l'autre lui tendit son chapeau, le chasseur courut vers une automobile ; tous connaissaient le Russe généreux qui sortait de ses poches des billets par liasses.

Sa voiture entrait dans la rue des Vignes quand Pierre sursauta. Là-bas, cent mètres en avant, cette longue silhouette, le rayonnement de ses cheveux clairs ! Mais oui, c'était Hélène, Hélène venait à lui ! Depuis qu'il l'avait vue supportant la présence de ce Wassilief, dominée par les yeux étranges et cruels de ce fils de moujik ; depuis qu'il avait réalisé qu'elle pouvait vivre sans lui, subir une autre influence que la sienne — et quelle influence — il avait peur de la revoir. Il craignait d'autres découvertes, d'autres révélations. Le visage, le souvenir d'Hélène se perdaient pour lui, maintenant, dans l'ombre. Mais il préférait encore cette ombre à l'affreuse clarté qui lui révélerait l'irrémédiable.

Son premier mouvement fut de retourner à son verre de kummel. Que venait lui dire Hélène, et que trouverait-il à répondre ?

Tant de jours avaient coulé, tant de choses aussi, depuis qu'il la suppliait d'accourir. Pourquoi accourait-elle tout à coup? Pierre portait sur son visage les traces des expériences mauvaises, des nuits d'orgie ; elle ne le comprendrait pas ou ne le plaindrait pas ; elle ne lui tendrait pas les bras ; dès lors, à quoi bon ! Il frappa vivement sur la vitre, fit arrêter la voiture ; un instant après, sur le trottoir, il parlementa avec lui-même. Mais son instinct agit avant sa raison. Il n'était point encore décidé qu'il franchissait le portail, tournait la clef dans la serrure.

— La princesse Mariétensky est là et Mme Tepof... Mme Tepof aussi, fit Makar, d'une voix haletante.

Devant l'anxiété du cosaque, Pierre reprit tout son calme.

— Dans le salon?

— Oui, monseigneur.

Brusquement Pierre entra. Elles étaient là, toutes deux, en effet. Et Pierre devina l'ouragan de haine qui bouleversait les deux femmes. Tous ses doutes sombrèrent, la joie déferla sur son âme. Puisque Hélène s'opposait à Vera, c'est donc qu'elle tenait encore à lui, Pierre ; c'est qu'elle l'aimait toujours... Hélène jalouse... Il fixa les visiteuses avec une attention convulsive, une palpitation secrète et terrible.

Séparées par le large brûle-parfum qui tenait le milieu du salon, elles échangeaient de ces phrases banalement aimables, derrière lesquelles les femmes laissent deviner tout un arsenal mortel.

Elles s'étaient rencontrées dans plusieurs salons de Pétersbourg. Vera Tepof, célèbre par sa beauté, était plus répandue qu'Hélène, la princesse Mariétensky n'ayant vécu que dans le cercle restreint de la cour.

Jamais la beauté de Vera n'avait été plus éclatante, ainsi certaines plantes s'épanouissant soudain sous la brutale action d'un choc. Assise dans un fauteuil, elle renversait légèrement sa poitrine libre, ses rondes épaules, elle était le jardin de la félicité, la source de la joie, sûre d'elle-même, elle attendait le voyageur las et altéré. En face, Hélène, longue et mince, appuyait sur les accoudoirs de son siège ses mains délicates qui sortaient des larges manches de dentelle.

Si fraîche, si pure, la qualité de sa beauté était telle qu'à côté d'elle, Vera — et pour toute autre femme il en eût été de même — semblait pétrie d'une pâte grossière. Hélène tenait de l'ange et de la fée, de ces êtres où tout est lumière : les cheveux, les yeux et la chair...

Jamais opposition de deux visages, de deux âmes n'avait aussi vivement frappé Pierre.

A son apparition, Vera Tepof s'était dressée dans une détente de fauve, Hélène se leva, lentement, avec une dignité froide.

— Ah! Combien je vous suis reconnaissant de venir voir un solitaire, dit Pierre, d'une voix tremblante.

La phrase pouvait s'adresser aux deux femmes. Mais il ne baisa que les doigts d'Hélène, et Vera dut se contenter d'une poignée de main.

Pierre soulignait-il une préférence, obéissait-il à l'éternelle hiérarchie qu'elle haïssait? Vera pâlit et lorsque Pierre s'assit avec une résolution tranquille, près d'Hélène, elle ne put se maîtriser :

— Je pensais trouver Votre Altesse, seule, comme à l'ordinaire! Mais la princesse Mariétensky est là et je ne veux pas être importune...

Elle reculait vers la porte avec un mauvais sourire. Personne ne la retint et Pierre dut se contenir pour ne pas pousser lui-même dehors l'insolente.

Vera reculait toujours, fixant Hélène et Pierre, debout côte à côte. Avec leur taille haute, leur grand air indifférent, ils étaient si bien de la même race et d'une race supérieure que, malgré sa beauté qui lui créait, à elle aussi, une sorte de royauté, la jeune femme se sentit humiliée, amoindrie, honteuse. Le besoin de faire du mal gronda dans son âme violente.

— N'oubliez pas, Altesse, lorsque vous serez abandonné de nouveau, que Vera Tepof reste à votre disposition ; adieu, princesse.

Et avec un lent mouvement de bête blessée, elle se glissa dans l'antichambre.

La porte se referma. Hélène s'était laissée tomber sur un fauteuil et pleurait, toute secouée de mouvements convulsifs.

— Hélène, Hélène, pourquoi pleurez-vous? Dites, pourquoi pleurez-vous? répéta Pierre posant avec autorité sa main sur l'épaule de la jeune fille.

Pourquoi elle pleurait, il le savait bien maintenant, et cette certitude lui donnait toutes les forces... Pourquoi elle était venue, il le savait aussi ; elle était comme lui, à la limite de ses forces. Avec une secrète ivresse, il contempla le visage révolté qui se levait vers lui ; la voix irritée d'Hélène caressa délicieusement son cœur.

— Comment me demandez-vous pareille chose? dit-elle d'une voix impérieuse. Oh! je me place bien en dehors de la question, Pierre. Mais votre dignité! Vous savez pourtant que cette femme se fait une gloire de nous traîner tous dans la boue ; que c'est une révolutionnaire et de la pire espèce, puisqu'elle pouvait être autre chose! Pierre. Alors pourquoi... pourquoi?

Tant de jours avaient coulé, tant de choses aussi, depuis qu'il la suppliait d'accourir. Pourquoi accourait-elle tout à coup? Pierre portait sur son visage les traces des expériences mauvaises, des nuits d'orgie ; elle ne le comprendrait pas ou ne le plaindrait pas ; elle ne lui tendrait pas les bras ; dès lors, à quoi bon ! Il frappa vivement sur la vitre, fit arrêter la voiture ; un instant après, sur le trottoir, il parlementa avec lui-même. Mais son instinct agit avant sa raison. Il n'était point encore décidé qu'il franchissait le portail, tournait la clef dans la serrure.

— La princesse Mariétensky est là et Mme Tepof... Mme Tepof aussi, fit Makar, d'une voix haletante.

Devant l'anxiété du cosaque, Pierre reprit tout son calme.

— Dans le salon?

— Oui, monseigneur.

Brusquement Pierre entra. Elles étaient là, toutes deux, en effet. Et Pierre devina l'ouragan de haine qui bouleversait les deux femmes. Tous ses doutes sombrèrent, la joie déferla sur son âme. Puisque Hélène s'opposait à Vera, c'est donc qu'elle tenait encore à lui, Pierre ; c'est qu'elle l'aimait toujours... Hélène jalouse... Il fixa les visiteuses avec une attention convulsive, une palpitation secrète et terrible.

Séparées par le large brûle-parfum qui tenait le milieu du salon, elles échangeaient de ces phrases banalement aimables, derrière lesquelles les femmes laissent deviner tout un arsenal mortel.

Elles s'étaient rencontrées dans plusieurs salons de Pétersbourg. Vera Tepof, célèbre par sa beauté, était plus répandue qu'Hélène, la princesse Mariétensky n'ayant vécu que dans le cercle restreint de la cour.

Jamais la beauté de Vera n'avait été plus éclatante, ainsi certaines plantes s'épanouissant soudain sous la brutale action d'un choc. Assise dans un fauteuil, elle renversait légèrement sa poitrine libre, ses rondes épaules, elle était le jardin de la félicité, la source de la joie, sûre d'elle-même, elle attendait le voyageur las et altéré. En face, Hélène, longue et mince, appuyait sur les accoudoirs de son siège ses mains délicates qui sortaient des larges manches de dentelle.

Si fraîche, si pure, la qualité de sa beauté était telle qu'à côté d'elle, Vera — et pour toute autre femme il en eût été de même — semblait pétrie d'une pâte grossière. Hélène tenait de l'ange et de la fée, de ces êtres où tout est lumière : les cheveux, les yeux et la chair...

Jamais opposition de deux visages, de deux âmes n'avait aussi vivement frappé Pierre.

A son apparition, Vera Tepof s'était dressée dans une détente de fauve, Hélène se leva, lentement, avec une dignité froide.

— Ah ! Combien je vous suis reconnaissant de venir voir un solitaire, dit Pierre, d'une voix tremblante.

La phrase pouvait s'adresser aux deux femmes. Mais il ne baisa que les doigts d'Hélène, et Vera dut se contenter d'une poignée de main.

Pierre soulignait-il une préférence, obéissait-il à l'éternelle hiérarchie qu'elle haïssait? Vera pâlit et lorsque Pierre s'assit avec une résolution tranquille, près d'Hélène, elle ne put se maîtriser :

— Je pensais trouver Votre Altesse, seule, comme à l'ordinaire ! Mais la princesse Mariétensky est là et je ne veux pas être importune...

Elle reculait vers la porte avec un mauvais sourire. Personne ne la retint et Pierre dut se contenir pour ne pas pousser lui-même dehors l'insolente.

Vera reculait toujours, fixant Hélène et Pierre, debout côte à côte. Avec leur taille haute, leur grand air indifférent, ils étaient si bien de la même race et d'une race supérieure que, malgré sa beauté qui lui créait, à elle aussi, une sorte de royauté, la jeune femme se sentit humiliée, amoindrie, honteuse. Le besoin de faire du mal gronda dans son âme violente.

— N'oubliez pas, Altesse, lorsque vous serez abandonné de nouveau, que Vera Tepof reste à votre disposition ; adieu, princesse.

Et avec un lent mouvement de bête blessée, elle se glissa dans l'antichambre.

La porte se referma. Hélène s'était laissée tomber sur un fauteuil et pleurait, toute secouée de mouvements convulsifs.

— Hélène, Hélène, pourquoi pleurez-vous? Dites, pourquoi pleurez-vous? répéta Pierre posant avec autorité sa main sur l'épaule de la jeune fille.

Pourquoi elle pleurait, il le savait bien maintenant, et cette certitude lui donnait toutes les forces... Pourquoi elle était venue, il le savait aussi ; elle était comme lui, à la limite de ses forces. Avec une secrète ivresse, il contempla le visage révolté qui se levait vers lui ; la voix irritée d'Hélène caressa délicieusement son cœur.

— Comment me demandez-vous pareille chose? dit-elle d'une voix impérieuse. Oh ! je me place bien en dehors de la question, Pierre. Mais votre dignité ! Vous savez pourtant que cette femme se fait une gloire de nous traîner tous dans la boue ; que c'est une révolutionnaire et de la pire espèce, puisqu'elle pouvait être autre chose ! Pierre. Alors pourquoi... pourquoi?

Pierre fixa Hélène durement.

— Pourquoi? Vous ne savez donc pas, Hélène, ce que c'est que l'ennui! Vous ne connaissez donc pas le supplice du dégoût, de l'éternel dégoût de soi, l'horreur d'être perpétuellement seul devant un moi que l'on ne peut supporter. Je suis descendu jusqu'aux limites de la folie et c'est de votre faute. Quant à Vera Tepof, je ne sais si c'était en ennemie qu'elle arrivait, mais en tout cas c'est en ennemie qu'elle est partie.

Il y eut un silence. Puis Hélène dit lentement avec un battement convulsif des paupières :

— Et vous la regrettez déjà?

Il secoua la tête.

— Si je la regrettais, c'est elle qui serait assise, ici! Mais je la regretterai peut-être, si vous vous obstinez. Hélène, écoutez-moi : quand mon aïeul, le grand-duc André était triste, ses familiers lui amenaient son corps de ballet, et cela seulement le sortait de lui-même. Vera Tepof était mon corps de ballet! Depuis quinze jours, hélas! elle ne m'amusait plus ; depuis quinze jours, j'ai roulé, Dieu sait où, pour oublier que vous n'étiez pas là.

Il s'arrêta, la parole coupée tout d'un coup par le flux des souvenirs... Comment osait-elle s'inquiéter de cette Vera, s'indigner de la présence d'une femme auprès de lui, quand elle supportait, elle, jeune fille, princesse, celle de Wassilief cet aventurier? Ah! maintenant qu'elle était là, toute hésitation se diluait chez Pierre ; emporté dans un tourbillon trouble, il voulait aller vers la vérité, si amère fût-elle, et le visage brusquement dur, il répéta :

— Que vous n'étiez pas là... et qu'un autre...

Elle le fixa, un instant, la bouche entr'ouverte comme si le souffle lui manquait, et avec un brusque geste d'autorité posa sa petite main sur les lèvres de Pierre, le contraignit au silence.

— Pas là! fit-elle à son tour. Mais jamais je n'ai été si près de vous, Pierre! Tout ce que j'ai tenté, c'était soutenue par votre pensée ; tout ce que j'ai accompli, c'était en prononçant votre nom.

Elle s'agitait avec une fièvre soudaine et son auréole de cheveux blonds, parmi les bronzes figés, les laques sombres, les noirs rouleaux de prières, faisait palpiter des lumières. Ah! Pierre la retrouvait, son amoureuse chimérique, qu'il fallait à tout prix ramener à la réalité.

— Peut-être, fit-il en la contemplant d'un air sombre. Mais...

— Oh! Pierre, pas de mais, il ne peut y avoir de mais entre nous! Écoutez-moi, si j'ai dû supporter autour de moi, certaine présence, c'est que vous refusiez de m'aider et que je ne pouvais agir,

seule... Ce Wassilief peut avoir été tout ce qu'on dit et même pire, mais c'est un cerveau, c'est une volonté ; je ne sais pourquoi il s'est voué à notre cause, car c'est un être mystérieux, mais il s'y est voué... Comment aurais-je pu repousser ce secours inespéré qui s'offrait... Pierre, vous ne vous êtes pas abaissé jusqu'à croire qu'il pouvait être pour moi autre chose qu'un moyen... qu'un instrument servile et nécessaire... Maintenant, l'heure du triomphe approche et vous le voyez, notre longue séparation cesse ; je suis venue ; si je vous avais cédé avant, le bonheur aurait été mon unique souci. Déjà j'oublie tout, ici, Pierre...

— Le bonheur, Lenochka, nous le laissons passer, et la vie est si courte ! Vous parlez d'oublier. Ah ! si l'on pouvait, comme la Belle au bois dormant, rester tous les deux endormis, pendant cent ans, en attendant que la tourmente passe.

Il avait attiré Hélène faible et désarmée sur sa poitrine.

— Je serai bien vieille, dans cent ans, Pierre, murmura-t-elle.

— Jamais vieille, Lenochka ! le temps n'est qu'une conception de l'esprit, ce n'est pas la plus agréable puisqu'on en fait un barbon répugnant avec sa grande faux. Mais, chérie, chérie, il est des conceptions plus dangereuses... Vous croyez au triomphe... A quel triomphe, mon amour... et quel triomphe?... Tenez, regardez ceci...

Et, l'entraînant, il lui indiqua sur son bureau un tas de lettres et de brochures.

— Ceci, ce sont des injures, des menaces, de la boue ! Je ne parle pas de celle que l'on me jette au visage ; mais vous n'y êtes pas oubliée et je voulais vous dire que des ennemis vous guettent, de sales brutes prêtes à tout, Lenochka... voilà le triomphe !

— C'est sa rançon, Pierre, simplement, je reçois chaque jour un courrier dans le genre du vôtre ; on m'avertit aussi charitablement que ma vie ne tient qu'à un fil... Si on tient tant à la supprimer, c'est donc qu'elle est à craindre !

Le calme de la jeune fille dérouta Pierre.

— Et si je vous demandais, une fois de plus, Lenochka, de prendre ces menaces en considération, d'abandonner toute action politique, de ne penser qu'à moi, qu'à nous ! Chérie ! Je n'en peux plus, je vous assure, je n'en peux plus ! Pourquoi m'abandonnez-vous dans ma détresse?

Elle ne répondit rien, mais se pencha sur lui, les yeux soudain pleins de larmes et ses lèvres cherchèrent les paupières brûlantes de Pierre.

— Alors, fit-il après un silence, alors Lenochka?

— Laissez-moi libre quelque temps encore, supplia-t-elle, Pierre ;

vous savez bien qu'on ne se détache pas aisément d'une œuvre dont on est le principal rouage ; je dois assister la semaine prochaine à une réunion de grande importance, je le dois ; j'ai promis de parler, je ne puis manquer à mon engagement. Mais ce sera la dernière fois. Les bases sont jetées, des groupes fonctionnent partout ; non seulement, nous avons des soldats par millions, mais aussi des chefs, de vrais chefs. J'ai lancé la semence, la récolte mûrit, je peux maintenant laisser faire et attendre près de vous, mon amour. Les événements viendront d'eux-mêmes et vous forceront bien, Pierre, à croire à votre tour !

Pierre hocha la tête et la serra dans ses bras,... Elle revenait, elle allait revenir, qu'importait tout le reste !

— Nous avons été assez malheureux, continua-t-elle ; moi aussi, j'ai bien besoin de ne plus souffrir.

— Et moi, gronda-t-il, enfonçant son visage dans les paumes frêles, je ne peux plus souffrir. D'abord je ne sais pas, je n'ai jamais su. Et je ne veux pas, non, non, plutôt cent fois mourir.

Hélène fixa le beau visage pâle et terrible, elle eut un frisson.

— Et, vous savez, mourir n'est rien, il y a pire, petite Hélène, pire encore ! Ne me laissez plus à moi-même... !

Ils se regardèrent, elle eut un soupir lourd d'inquiétude.

. . . .

Makar apporta le thé, alluma les lampes ; sa chemise rouge mit dans la pièce une lueur joyeuse, ses cheveux empesés, luisants de cosmétique, avaient le même éclat que ses bottes. Il sourit en apercevant son maître et la princesse assis côte à côte. Tout s'anima, tout devint chaud et gai autour d'eux : ils ne parlèrent plus que d'eux-mêmes et Vera Tepof et bien d'autres choses et l'univers entier furent oubliés.

JEAN VIGNAUD.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE MYSTÈRE DU KREMLIN OU LES EMBARRAS DE LA HAYE

Si l'on essaie d'établir avec les événements d'aujourd'hui, une comparaison historique quelconque, la plus indiquée reste toujours la période qui suivit les traités de Vienne. Le système enveloppant, établi à Chaumont par les Alliés, trouve sa symétrie dans les accords successifs négociés entre Londres et Paris de 1914 à 1918 et qui passèrent d'une solidarité diplomatique aux anneaux de plus en plus vastes à la solidarité militaire absolue. En 1918 comme en 1815, on tenta de perpétuer le système par des organisations d'après-guerre. En 1922 comme en 1820, l'essai échoua.

Il semble bien, en effet, qu'à la première fureur associationniste, caractérisée par les prêches démocratiques de Lloyd George ou de Wilson, succède aujourd,hui, avec les difficultés matérielles croissantes, une ère d'expériences plus froide et de circonspection qualifiée. Assurément le vieil élan vers la lune, vers la paix perpétuelle, vers la vérité à tout prix, vers le non-être, dure encore. On n'arrête pas si vite de telles impulsions, surtout quand elles sortent avec tant de violence des régions de l'impérialisme. Mais leurs insuccès répétés, mais l'usure des idées, cette usure presque machinale, qui s'exerce en dehors de toute raison logique discernable, et dont le mystère marche du même pas que celui de la vie, de la croissance et du déclin, mais le remplacement des hommes, tout cela provoque à

la longue un immense mouvement de bascule d'où résulte un nouveau décor.

C'est le roman bourgeois de la grande crise qui commence. Nous avons vu tour à tour défiler sur des fonds de tonnerre et de cataclysme, des panaches et des profils de guerriers. Puis sont apparus les chamarrures et les épées bénévoles du protocole diplomatique. En même temps s'avançaient les agitateurs de foules. Clemenceau, le poing tendu, avec ses tortillements de phrases interminables, remplies de saccades et d'explosions ; l'austère Wilson, tout habillé de dollars, comme un antique charlatan, et déjà roide de paralysie ; Lloyd George, onctueux et serpentin, avec ses [illegible]ces et ses dévalements de montagnes russes, mélange d'Uly[illegible], et de Tirésias, un chèque dans la main gauche, une torche dans la main droite, et le regard semblable à celui de cette courte statue de Cromwell que les libéraux eurent jadis tant de peine à planter le long de la vieille maison de Westminster ; Orlando, outre d'Éole ; Bénès, ce dieu Janus, au double flair du Levant et du Ponant.

Aujourd'hui le décor s'est commercialisé. Il représente un bureau à l'américaine, où circulent des chiffres et des dossiers. Les figurants parlent moins. Çà et là des pickpockets, Tchitcherine en homme du monde, Litvinof en forçat retiré des affaires.

Les figurants ne se recrutent plus dans les mêmes milieux. Des Russes, des Allemands sont arrivés, on rencontre de moins en moins d'Américains, les Français commencent à se faire rares. Bientôt ils ne seront plus qu'un souvernir.

C'est bien là, en effet, ce qui caractérise la situation d'aujourd'hui, le retrait progressif de la participation française aux conciliabules internationaux. A quoi bon se déranger pour se faire battre, pour se voir renier, pour consacrer son recul? Qu'avons-nous gagné à Cannes? Qu'avons-nous gagné à Gênes? Que pouvons-nous bien gagner à la Haye? Aussi la logique intime de l'engrenage nous amène-t-elle nécessairement à restreindre notre présence et notre bonne volonté.

Autant il semble naturel que l'Allemagne — dans les limites où son action peut légitimement s'exercer — cherche du côté russe à renouer de puissantes traditions commerciales, autant il est impardonnable à un idéologue, traqué par des parlementaires que harcèlent à leur tour des sans-travail en mal d'allocations, de faire miroiter, à défaut de proies, des ombres plus ou moins teintées de la couleur du rouble, autant même une Italie, surpeuplée, dans une Méditerranée où il n'y a décidément plus rien à prendre, cherche un exécutoire quelque part du côté d'où sont venus jadis, le blé,

la toison d'or et d'où suinte le pétrole, autant il serait vain pour nous d'entrer dans une combinaison, où des questions de monnaie d'échange nous guettent à chaque tournant de la discussion, alors que le bien-être ou le mal-être commercial de la Russie ne nous ont jamais concernés, du moins directement, et ne peuvent rien nous rapporter, toujours directement, à l'heure qu'il est.

Quand je commençai, il y a une vingtaine d'années, à étudier les relations internationales, ce me fut une grande stupéfaction de constater à quel point les deux pays alliés, France et Russie, se mouvaient dans des sphères de réalités différentes. A la veille de la guerre, si mes souvenirs sont exacts, M. de Guichen mettait justement les esprits en garde contre le mirage d'une Russie indéfectible. Le contraste était trop grave entre l'opulence des échanges germano-russes et la misère — quelques millions — des transactions russo-françaises.

Politique, pleinement politique, mais politique seulement, l'alliance entre Pétersbourg et Paris ne trouvait aucun point d'appui dans l'économie européenne. On le vit bien à la chute du tsar, quand le pays moscovite fut ramené à ses éléments. Il n'avait même pas, pour alternative possible (ce qui correspondrait chez nous au recours anglais), de possibilités chinoises ; tout le réduisait à l'Allemagne, à commencer par la réapparition de la Pologne. L'Europe nouvelle n'a qu'un hiéroglyphe facile à déchiffrer, celui de la nécessité pour Berlin et Moscou de se lier économiquement et politiquement ; toutes les pentes de leurs intérêts convergent de ce côté-là.

Quant à nous, il suffit de relire les bilans commerciaux de 1913, pour constater quelle petite place y tenaient les affaires franco-russes, par conséquent pour conclure à l'indifférence vis-à-vis des computations de Gênes ou de la Haye. Que Lloyd George restaure ou non la Russie, nous n'en avons cure, aussi longtemps surtout que les soviets y domineront. La vieille histoire des Danaïdes et de leur tonneau, les dictons goguenards sur les constructeurs de sable sont pleinement d'application vis-à-vis de Lénine ou de ses héritiers. A quoi bon vouloir rebâtir quand ne figurent nulle part les premières conditions de l'édification?

Il est étrange comme les formules de l'économie politique, si belles et si fortes quand on les maintient en contact avec les observations d'où elles émanent, prennent une figure hirsute et sonnent creux lorsque ces illettrés que sont trop souvent les politiciens les plus tapageurs, se les passent de main en main pour en tirer des prétextes ou des arguments. Le mot de *solidarité économique*, au sens si compact, lorsqu'il s'agit des rapports franco-anglais, franco-allemands, germano-anglais, devient une vaine enflure, une fois trans-

porté sur le plan idéologique de l'abstraction européenne ou mondiale, et les États-Unis ont été bien inspirés en démontrant par la plus simple opération que la rupture commerciale entre eux et la Russie ne leur avait pas plus causé de mal que ne leur procurerait d'avantages, dans l'état de marasme et de désadaptation où les soviets ont réduit ce malheureux pays, une reprise (théorique) des affaires avec lui.

Si l'on veut restaurer véritablement la Russie, commençons par expulser les soviets. L'opération est-elle impossible, ou, pour des raisons politiques accessoires, peu désirable? Alors tenons-nous tranquilles. En tout cas gardons-nous de recommencer l'épisode du blé de Wrangel, pour persuader indûment à l'opinion publique que la renaissance de l'ordre au pays du général Dourakine se traduirait immédiatement et infailliblement par une surabondance d'exportations alimentaires, qui, du moins en ce qui nous concerne, n'a pour ainsi dire jamais existé.

Cet esprit de sage abstention ne doit pas nous exciter à perdre de vue le spectacle russe. Il se passe là-bas des choses étranges, presque semblables à un changement de régime. En tout cas l'ancienne équipe a l'air de vouloir se renouveler.

Faut-il à cet égard prendre en considération — et jusqu'à quel point? — la maladie de Lénine? Il avait incliné, depuis deux ans, vers un accommodement du soviétisme et de la nature. Il s'était fortement heurté, durant cette évolution, à ses principaux collaborateurs. Il s'éteint avant de l'avoir menée à terme. Ce fou n'était pas un sot. Que nous donneront les énergumènes ou les chats fourrés, qui probablement vont lui succéder? C'est une bande extraordinaire, que ces bolchevistes : un ancien forçat, deux ou trois ingénieurs, un voleur authentique, de pseudo-intellectuels, un dilettante avéré, une multitude de juifs, presque tous anciens espions à la solde de l'Allemagne.

Qu'ont-ils fait sous le principat de Lénine? Ils ont achevé la Russie, bien malade en 1916, à peu près paralysée depuis Kerensky. Leur dernier emprunt est remboursable *en seigle*. Pour toucher le fond plus avant, il faudrait que ce seigle ne fût jamais payé, occurrence du reste très vraisemblable. Bref, l'expérience communiste produit ses effets nécessaires : famine et dénuement.

Mais la Russie de 1922 pratique, jusqu'à un certain point, le paradoxe français de 1795, et l'armée de Trotsky, sur 1 200 000 ou 1 500 000 hommes, contient probablement 300 000 hommes de troupes solides, très certainement redoutables pour la Pologne et la Roumanie, pour ne plus parler des figurants caucasiens.

En même temps, la multitude active, celle qui vit aux dépens du moujik, celle qui manifeste contre Vandervelde, reste fidèle au régime. La maladie de Lénine a fait réapparaître dans les gazettes, de vieux titres oubliés depuis deux ans : *Prochain effondrement des soviets, Situation critique de la Russie.* Tout cela, c'est de la littérature journalistique. Pour précipiter du pouvoir un gouvernement, il faut un concours de circonstances quasi prodigieux. On se demande encore, malgré tant d'exemples contraires, comment un gouvernement, un régime peuvent être anéantis. Le roi Charles de Hongrie, qui avait pour lui tout un peuple, n'a même pas pu se mesurer deux jours avec le régent provisoire qui ne le combattait qu'à contre-cœur et en tremblant. Cessons donc de prévoir la chute imminente des soviets, si faibles, si décatis qu'ils puissent être.

Les pays européens, qui souhaitent cordialement leur disparition, n'ont réussi qu'à les consolider, d'abord en leur opposant des adversaires qui ont mobilisé contre eux en faveur de bolchevistes tous les sentiments nationaux, sans emploi depuis la chute du tsarisme et l'humiliation de Brest-Litowsk, ensuite en excitant leur orgueil par des offres trop habiles. M. Schanzer, si fin, s'y est laissé prendre. La vanité soviétique trouve maintenant à s'exercer sur tous les domaines, tant contre la Suède récalcitrante que contre l'Italie prometteuse. Dans une Europe avilie d'où le sentiment de la mesure, du possible, du probable fuit par tous les trous, cette attitude insensée ne tire pas trop à conséquence.

La seule chose qui importe de plus en plus au milieu de la désadaptation générale, c'est le maniement correct des ressources techniques, armées, provisions, recettes. Si les fautes de technique étaient punies du châtiment qui leur aurait été réservé avant 1914, il y a longtemps que tout le monde aurait reçu le coup de grâce, à commencer par l'Angleterre et à finir par la France. Mais dans le monde même de la déraison, des erreurs capitales perdent leur importance et la marge des écarts permis s'élargit de jour en jour.

Jusqu'à présent — mais cela durera-t-il longtemps encore? — tout le monde s'en est tiré grâce à la sottise d'autrui, sans qu'il soit possible de discerner encore quelque part le résidu fiscal, qui paiera pour tout le monde. Des personnes graves ont décrété que l'Autriche devait être sacrifiée, à défaut de l'Allemagne, puis la Russie à défaut des puissances centrales, puis les Turcs, à défaut de la Russie. Aujourd'hui chacun a peur de recevoir définitivement sur la tête cet immense laissé-pour-compte, qui gravite péniblement dans l'empyrée économico-politico-diplomatique, sans trouver asile. On essaie de rompre sa masse en une série infinie de délégations

réciproques et de compensations arbitraires, qui s'expriment d'un côté par les projets commerciaux de la Haye et les transactions fiscales dont Washington ne veut pas entendre parler.

L'homme le plus célèbre du monde devrait être M. Capus, avec son *tout s'arrange.* C'est lui dont la philosophie pratique a inspiré les démarches du peuple international des ambassadeurs, chargés d'affaires, experts et autres mamamouchis, qui, depuis quatre ans et plus, répètent avec autant de violence que peu de conviction, une leçon qu'on leur impose et que personne n'est encore arrivé à comprendre.

Si Rochefort vivait toujours, il dirait que l'Europe d'aujourd'hui se compose de vingt-cinq ou vingt-six États, car on ne sait pas au juste, sans compter les états de paiements. Ce ne sont pas les moins fertiles en surprises ni les moins contradictoires. Un univers factice, baroque, hallucinant s'est substitué au monde réel, d'où seuls quelques pics émergent encore par-ci par-là. Foch, Weygand, Pierpont Morgan, Poincaré, les uns chargés d'orages et les autres chargés d'expérience. Aucun n'est chargé de victuailles.

Sans rappeler à la barre la malheureuse Russie, l'Allemagne, d'où l'inflation est bannie, commence à connaître des difficultés formidables, qu'on croyait terminées avec la guerre et avec le blocus. Les États modernes saturés de clients et de sportules ne pourraient tenir le coup de l'inflation à outrance que s'ils payaient leurs fonctionnaires avec une autre monnaie que leurs créanciers.

Le financier qui ferait admettre ce subterfuge deviendrait plus populaire que ne pourra jamais l'être le baron Louis. En attendant son apparition, il est sage de tabler sur la réalité. Le malheur est que personne ne veut la regarder en face. Serait-elle trop vieille?

RENÉ JOHANNET.

Il y a toujours une marine allemande.

Le traité de Versailles n'avait pas plus tôt obligé l'Allemagne à désarmer, qu'aussitôt tous les esprits sérieux s'appliquaient à montrer le peu de valeur d'une telle garantie. Toutefois, en dénonçant le camouflage, la plupart d'entre eux ne pensaient qu'à l'armée de terre. Aujourd'hui encore, presque tout le monde semble admettre comme une vérité indiscutable que la marine allemande ne saurait de longtemps redevenir une menace pour la France. Quand les accords de Washington viendront devant les Chambres, on peut être sûr que ce sera là l'un des arguments invoqués pour justifier notre abdica-

tion navale. « La marine allemande n'existe plus », dira-t-on. Nous pouvons sans danger relâcher un peu de notre puissance maritime. » Le jeu est trop grave pour que l'on n'y regarde pas de plus près. Quelle est, au juste, la force de la marine allemande? voilà une question sur laquelle nous n'avons pas le droit de nous tromper.

Les renseignements que l'on trouvera ici n'ont rien de secret. Notre source principale n'est autre, en effet, que l'Annuaire naval allemand, publié au mois de mars de cette année (*Taschenbuch der Kriegsflotten* 1922). Rien qu'en lui-même cet annuaire est bien significatif : c'est l'ouvrage le plus complet, le mieux fait qui existe aujourd'hui sur les marines du monde entier.

Le matériel naval allemand se trouve fort réduit par le traité de Versailles. L'article 181 autorisait 6 cuirassés du type *Deutschland*, de 13 200 tonnes, 6 croiseurs légers, 12 destroyers, 12 torpilleurs. Le Reich a actuellement en service 8 *Deutschland*, dont 2 en réserve ; 8 croiseurs du type *Breslau* (de 3 250 tonnes), dont 2 en réserve ; 16 destroyers (d'environ 600 tonnes), dont 4 en réserve, et 13 torpilleurs (d'environ 350 tonnes), dont 4 en réserve. L'article 182 autorisait des escadrilles de dragage jusqu'à la fin du déblayage des mines : la cinquième et la onzième demi-escadrilles sont en service.

Nous ne pouvons donner ici la répartition complète des unités navales. On la trouvera dans l'Annuaire. Au total, l'Allemagne dispose encore d'environ 150 000 tonnes pour sa flotte de guerre.

Objectera-t-on que la plupart de ces bateaux sont vieux? Le type *Deutschland* date de 1904, le *Breslau* de 1911. Mais voulant conserver une force navale à l'Allemagne, le traité a prévu le remplacement des unités vieillies. L'article 190 autorise la construction de nouvelles unités après vingt ans de service pour les cuirassés, après quinze ans pour les destroyers et les torpilleurs. Dès cette année, l'amirauté allemande procède au remplacement de 4 croiseurs ; l'an prochain ce sera le tour de 2 cuirassés. Les tonnages maxima fixés par l'article 190 sont de 6 000 tonnes pour les premiers et de 10 000 tonnes pour les seconds, destroyers et torpilleurs étant ramenés respectivement à 800 et 200 tonnes. Et ces projets sont déjà en cours d'exécution. Le premier croiseur de la nouvelle série a été lancé à Wilhelmshaven le 7 décembre 1921. Une fois armé, ce bateau reviendra à un peu plus de 12 millions de francs, prix extrêmement modique si on le compare à celui des unités françaises de même tonnage. Les conditions actuelles de la main-d'œuvre allemande ont permis d'atteindre à ce bon marché sans que la qualité du matériel en souffrît. Nous tenons de bonne source que la série sera dotée des perfectionnements les plus récents. Les ingénieurs allemands se sont fait un point d'honneur de n'établir que des bâtiments en tous points remarquables.

Telles quelles, si les forces allemandes navales suffisent largement à la défense d'un pays à côtes peu développées et privé de son do-

maine colonial, leur valeur offensive peut être tenue pour nulle, à condition toutefois qu'elles restent isolées. Un matériel aussi réduit, même composé d'éléments parfaits, ne saurait inquiéter les grandes puissances maritimes, si la marine allemande ne conservait un personnel navigant considérable, des cadres d'état-major hors de proportion avec son arme flottante.

L'Allemagne est obligée par le traité de Versailles à draguer les mines de son littoral. Les unités chargées de ce service en profitent pour naviguer tout le temps, alors qu'en France et en Angleterre les escadrilles correspondantes ont été désarmées en grande partie ; (c'est à peine si la flotte française drague encore devant Penmarc'h et devant Bizerte).

Cet entraînement des équipages est rendu redoutable par une grave lacune du traité. En fixant à 15 000 hommes l'effectif maximum de la marine allemande, il n'impose aucune limite aux cadres d'état-major. L'Allemagne en a profité pour les développer outre mesure. La proportion d'officiers attachés à l'amirauté est énorme. Alors qu'en France, malgré la rareté des commandements à la mer, l'état-major et les services du ministère ne comptent que 3 pour 100 du personnel officier de vaisseau proprement dit, l'organe correspondant en Allemagne en retient 70 pour 100 (91 officiers dont 3 amiraux). La flotte allemande est devenue un corps mégalocéphale. Il ne saurait en être autrement, du moment que le Reich a décidé de conserver à tout prix des cadres, même sans emploi apparent.

En outre, le haut commandement naval a été réorganisé. Lorsque, en 1897, le contre-amiral von Tirpitz fut appelé à la direction de l'amirauté, le pouvoir était partagé entre un cabinet naval de l'empereur, organe intermédiaire souvent obligatoire entre les grands chefs de service et le souverain, un état-major général de la marine et un secrétariat d'État de la marine ; aujourd'hui il n'y a plus qu'une amirauté (*Marineleitung*), dont l'amiral Behnke est le chef, tandis que, parallèlement, l'armée a son *Heeresleitung* avec le général von Seeckt. Ces deux organes dépendent au même titre du ministère de la défense nationale (*Reichswehr*), lequel est dirigé par un homme politique, membre du gouvernement.

Sans entrer dans les détails des services, signalons du moins l'organisation du bureau des constructions, qui comporte huit ingénieurs chargés, parmi vingt autres choses, de l'étude *des dirigeables et avions.*

Et que l'on ne conclue pas à une centralisation excessive. La plus grande indépendance est laissée à la plupart des sections, aussi bien pour la correspondance écrite que pour le service intérieur.

La nouvelle amirauté a fait porter ses premières études sur la défense des côtes. Elle semble avoir parfaitement réussi.

Nous avons eu entre les mains le texte de l'exposé très énergique que l'amiral Behnke dut faire au ministre de la Reichswehr pour

le convaincre de la nécessité de conserver une marine utile. Après avoir fait ressortir que le rôle de la force navale, réduite au minimum de protection par les stipulations du traité de Versailles, devait être d'assurer la tranquillité et l'ordre intérieur dans la région côtière, de « défendre le littoral contre des intentions annexionnistes des petites puissances maritimes », de protéger les lignes de communication par mer et particulièrement la liaison avec la Prusse orientale, d'assurer le Reich conre le blocus éventuel que pourraient tenter les petits États baltes, le chef de l'amirauté n'hésitait pas à déclarer que, dans les conditions actuelles, la défense des côtes lui apparaissait plus difficile que jamais. Il en profitait aussitôt pour préconiser une organisation nouvelle, où la liaison avec l'armée de terre fût assurée avec un soin particulier.

Au sommet de la hiérarchie se trouvent deux préfets maritimes pour les deux stations de la Baltique (Swinemunde) et de la mer du Nord (Wilhelmshaven). Ce sont deux vice-amiraux, qui dépendent immédiatement du chef de l'Amirauté. Chacun d'eux a sous ses ordres un chef des forces navales et un chef des forces à terre. Tout ce qui concerne la défense des côtes, soit directement, soit par l'intermédiaire des chefs des forces à terre, est placé sous l'autorité absolue de ces deux commandants de stations.

Le chef des forces navales et le chef des forces à terre commandent aux trois groupes suivants :

a) Places fortes et ouvrages maritimes (*kommandanturen*) commandés par des capitaines de vaisseau. Ce sont, pour la Baltique, Swinemunde et Pillau, et, pour la mer du Nord, l'Ems à Emden, la Jade à Wilhelmshaven et l'Elbe à Cuxhaven.

b) Régiments de défense des côtes, commandés par des capitaines de corvette ou des lieutenants de vaisseau, et composés de marins servant deux ans à terre et quatre ans à bord. Leur entraînement est activement poussé en liaison avec l'armée de terre et leur armement particulièrement bien étudié.

c) Enfin un service par station, commandé par un capitaine de vaisseau, est chargé de la défense maritime proprement dite : mouillage de mines, dragages, barrages de filets, reconnaissances par flottille, par avions, par dirigeables, par gonie, etc. Les dragages de mines, récemment terminés, ont permis de relever les filets, qui sont actuellement répartis de la façon suivante : 105 000 pour la Baltique, 55 000 pour la mer du Nord.

Les services télégraphiques et de liaison ont été eux aussi établis avec soin. Si l'on considère que chaque kommandantur, étant située sur le territoire d'un corps d'armée, met des officiers de liaison à l'entière disposition du général commandant de corps ; si l'on ajoute que des écoles, des inspections ne cessent de tenir le personnel au courant des derniers perfectionnements (en particulier de la mise en place des barrages), on doit constater que cette

répartition du commandement pourrait servir de modèle à des marines autrement importantes que la marine allemande. Pour ce qui regarde la France, il y a là un précieux exemple à étudier. On n'ignore pas, en effet, que la question de la défense du littoral n'a cessé depuis cent vingt ans d'être un sujet de discorde entre les directions de l'armée et de la marine et qu'elle s'est présentée récemment encore sous une forme aiguë au Conseil supérieur de la défense nationale, sans que les efforts combinés du maréchal Pétain, de l'amiral Lacaze, de l'amiral Grasset, chef de l'état-major général de la marine, et du général Sérigny aient réussi à la résoudre définitivement. La réorganisation du mois dernier ne semble pas avoir donné pleine satisfaction.

Quant aux arsenaux, un seul des trois arsenaux d'avant-guerre subsiste, celui de Wilhelmshaven, où 6 000 ouvriers sont occupés à la modernisation du matériel. Mais Kiel, sans rien coûter au budget de la marine, reste prêt à fonctionner immédiatement en cas d'hostilités. Dantzig a été enlevé à l'Allemagne, mais le premier soin du Reich serait évidemment d'occuper ce point essentiel le jour de la déclaration de guerre. Signalons encore le plan de mobilisation industrielle d'après lequel toutes les usines ayant collaboré pendant la guerre à la construction des sous-marins ont reçu des instructions précises de l'amirauté pour la reprise éventuelle de la fabrication. La répartition du travail est prévue dans ses moindres détails et rigoureusement définie. Il va sans dire que ces dispositions, restant à l'état de projet, échappent à l'action des commissions de contrôle interalliées.

On peut bien remarquer ici, sans froisser l'Angleterre, que la proportion d'officiers britanniques dans la Commission Navale de contrôle — officiers qui, par position, ne croient pas au danger d'une renaissance de la puissance maritime allemande — facilite dans une certaine mesure un camouflage qui permettra, le cas échéant, la reprise immédiate des constructions. Cent seize Anglais sur 135 contrôleurs, c'est vraiment trop.

* * *

En résumé, un matériel réduit, mais un personnel exercé, des cadres nombreux, actifs et bien organisés, telles nous apparaissent aujourd'hui les forces de la marine allemande. On songe à un torpilleur qui porterait l'état-major d'un croiseur de bataille.

C'est le type même de la marine-école. Le matériel seul manque. Comment dès lors la pensée de l'amiral Behnke n'irait-elle pas vers un tonnage TRÈS IMPORTANT qui reste inutilisé dans le port de Cronstadt? On croit trop facilement en France que toute puissance militaire s'est décomposée au pays des Soviets, alors que précisément l'autorité de Lénine ne trouve d'appui sérieux que dans les cadres de son armée.

Nous ne prétendons pas que la marine russe ait été maintenue au degré d'entraînement des forces terrestres et il faut constater qu'elle est au moins tombée en sommeil. Mais le matériel flottant reste là, et le voici tel que le donne l'Annuaire Naval allemand :

a) Bâtiments armés (mer Baltique) :

Quatre cuirassés de 26 000 tonnes : *Cangut*, *Poltava*, *Parishskaja Kommuna* (Commune de Paris), *Marat;*

Deux cuirassés de 18 600 tonnes : *Respublika*, *Androl Perwoswannü;* Ensemble 141 200 tonnes en unités de ligne.

Un croiseur de 16 900 tonnes, *Rjuri;*

Deux croiseurs de 8 000 tonnes, *Bajau* et *Amiral Makarow;* ensemble 32 900 tonnes.

Vingt-deux destroyers de plus de 1 200 tonnes ; 46 autres contre-torpilleurs ; 15 sous-marins.

On remarquera les noms évocateurs portés par deux des cuirassés soviétiques. A vrai dire, sans dater de la Commune, ce ne sont plus là des bateaux tout jeunes et leur armement date un peu. Il n'en est pas de même des quatre grands croiseurs de bataille, non encore armés, et sur lesquels l'attention de l'amirauté allemande s'est fixée depuis longtemps.

On étonnera bien des gens en leur apprenant que ces quatre bâtiments (type *Borodino*) représentent *les plus grands croiseurs de bataille* qui aient jamais été construits. Leur tonnage de 32 500 tonnes les place au tout premier rang des navires de cette classe. *A eux seuls ils constituent une force navale presque égale à celle que les accords de Washington assignent à la France pour ses grosses unités* (130 000 tonnes contre 175 000).

Quant à leur armement, si l'Allemagne le prend en main, directement ou indirectement, on peut être assuré qu'il sera l'objet de soins jaloux. Réaction naturelle d'une marine qui ne veut pas mourir faute de matériel, alors que son allié nouveau possède l'instrument dont elle-même peut fournir les équipages à n'importe quel moment. Ces équipages, entraînés sur des bâtiments de tonnage moindre seraient-ils à même de monter utilement les bateaux russes? Écoutez l'amiral Behnke dans son rapport au ministre de la *Reichswehr* :

... Il est également faux de prétendre qu'il n'y a absolument rien à faire des bateaux de la classe *Deutschland* ou des bâtiments de remplacement (*Ersatzbauten*) de 10 000 tonnes. L'esprit inventif des techniciens ne se laissera pas arrêter par la limitation du tonnage pour créer des outils de guerre inutilisables. Et si nous maintenons les vieux bâtiments à hauteur de la technique dans les détails de leur construction et de leur armement (munitions, appareils de commandement, dispositif de conduite du feu, etc.), nous pourrons en attendre encore, en cas de besoin, des capacités de combat qui satisferont complètement aux tâches à prévoir dans une période déterminée.

L'instruction parfaite non encore égalée de notre personnel pour la

grande flotte a été réalisée principalement sur les bâtiments de la classe *Deutschland* et sur des types encore plus petits. *Le passage sur les grandes unités navales* (Grossekampfschiff) *n'est ensuite qu'un jeu.*

Si nous maintenons notre marine future dans les limites qui nous sont imposées, aussi haut que possible au point de vue de la qualité, son augmentation avec intelligence et au fur et à mesure des capacités industrielles, restera toujours du domaine des possibilités, dès que les circonstances l'exigeront et le permettront.

Voilà qui a, du moins, l'avantage d'être clair.

Que l'on pense alors à la situation politique. Demain la Pologne peut être attaquée par l'Allemagne. Aux yeux de tous les observateurs sérieux, cette guerre doit venir la première d'une série dont il est impossible de prévoir le cours. L'attribution définitive des territoires de Haute-Silésie mettra-t-elle le feu aux poudres? Certains le redoutent, d'autres ne croient pas la menace aussi proche : tous s'accordent sur la nécessité de la prévoir.

Il y a deux ans, le soir de sa démission retentissante, M. André Lefèvre montrait à quelqu'un la carte d'Europe pendue au mur du cabinet qu'il allait quitter : « Nous soutenons la Pologne à bout de bras au-dessus d'une Allemagne en ébullition, disait-il, et cela représente 900 kilomètres de communications. » Le ministre démissionnaire pensait alors à la possibilité d'une attaque des Soviets contre Varsovie. Mais aujourd'hui? Si c'est l'Allemagne qui prend l'initiative, par quels moyens soutiendrions-nous l'effort polonais? L'étroit couloir de Dantzig ne nous serait-il pas interdit par la conjonction navale germano-russe, et, même si la flotte allemande devait agir seule, notre action n'y serait-elle pas gravement retardée? Le secours ne pouvant pas venir de l'État tchéco-slovaque, toujours menacé d'une explosion de bolchevisme en cas de mobilisation, le seul contact possible serait pourtant à Dantzig et pas ailleurs. Or, nous avons sous les yeux plusieurs journaux de la ville libre qui protestent contre la présence dans le port de l'une ou l'autre des unités de la Division navale française de la Baltique, prétendant que ces bâtiments viennent dans leurs eaux pour y préparer une base navale franco-polonaise.

Le jour où les décisions de Washington ont été connues à Paris, nous écrivions que la France ne pouvait pas accepter le principe de la parité avec l'Italie parce que notre alliée n'a qu'une mer à défendre. Nous ajoutions que la Méditerranée compte au moins deux autres puissances maritimes, la jeune Yougo-Slavie qui s'équipe et l'Espagne, dont le littoral et les îles offrent des bases admirables pour les sous-marins. Le traité de Rapallo nous donne, en tant qu'alliés de la Pologne, une quatrième mer à surveiller. Voilà ce qui devra être dit aux Chambres françaises le jour où viendra en discussion l'accord naval de Washington.

Alain Mellet.

LES LETTRES

L'ART DE JÉRÔME ET JEAN THARAUD

Les Tharaud sont-ils ou ne sont-ils pas des romanciers? c'est la question que chacun des livres qu'ils composent avec un art subtil introduit dans les débats de la critique. Elle serait assez vaine si elle ne tendait à rien d'autre qu'à demander à ces artistes d'avoir des qualités qui manifestement ne sont pas les leurs ; et l'on a bientôt fait d'objecter, au reste avec quelque raison, que le roman n'est pas le seul genre littéraire en prose ; peut-être fallait-il le rappeler en ces temps où l'on voit que les écrivains les moins doués de cette sorte d'imagination ne conçoivent même plus qu'il soit d'autres moyens de s'exprimer que sous la forme romanesque (1).

Que, durant des siècles, la grandeur de la littérature française ait été « fondée sur tous les genres littéraires, sauf ou peu s'en faut sur un seul : le roman », voilà qui tendrait à prouver que les Tharaud rentrent dans cette lignée classique, dont ils sont parmi nous les légitimes descendants. Il est incontestable que dans la mesure même où ils penchent vers une manière de didactisme psychologique ou moral, l'art classique et la rhétorique où il trouve ses principes sont mal adaptés aux exigences du roman, tel que le génie d'un Balzac semble en avoir créé le type suprême : encore devrait-on surtout demander ses exemples à des écrivains étrangers, anglais et russes notamment, pour rendre l'opposition plus saisissante. La langue classique,

(1) Cf. Jacques Boulenger, *...Mais l'art est difficile*, 2e série.

volontiers oratoire et abstraite en ce qu'elle cherche d'instinct à démontrer et à prouver, paraît manquer de moyens pour rendre les mouvements multiformes de la vie directement perçue : instrument d'une précision étonnante, mais fait pour les réductions de l'analyse, elle tend à l'ellipse et à la litote, tout comme le canon de la composition classique, au discours, à la tragédie, au conte moral, voire au récit, mais au roman non point. Que sa rhétorique, sollicitée par les caprices de l'imagination, ait été fertile en expédients pour remédier à cette insuffisance, nous en avons de nombreux exemples et que les Tharaud n'ont pas laissé de méditer ; mais quelque habileté qu'elle manifeste et quels que soient les chefs-d'œuvre qui l'illustrent, il n'en reste pas moins que le genre du roman lui demeure étranger. Les libertés mêmes qu'elle s'est données pour s'y adapter n'ont guère abouti qu'à la confusion des genres, si bien que pour se permettre à peu près tout et emprunter ses moyens à tous les autres, le roman français est ce qu'il y a de moins défini dans notre littérature. Cette complexité, aux yeux de certains, est un signe d'incontestable richesse et la preuve qu'il est apte à tout exprimer : une telle conviction nous a valu, certes, de beaux livres et dont nous ne consentirions pas d'être privés ; mais nous lui devons aussi bien des erreurs esthétiques et trop de fausses vocations.

D'où vient que ceux-là mêmes qui semblent le moins faits pour écrire des romans soient sollicités par cette forme d'invention littéraire? et je parle des écrivains désintéressés, de ceux qui ne recherchent pas d'abord l'audience d'un public dont on sait la faveur pour les contes. Au reste, la question ne serait guère que déplacée, car d'où vient précisément l'attrait du public pour qui lui restitue par les prestiges de l'imagination l'infinie variété des destinées humaines? On y trouverait, au fond, cette croyance assez récente à la supériorité du romancier capable d'engendrer la vie, de créer des êtres vivants, d'inventer des situations et des caractères, de nous faire participer à la réalité même. Et c'est ainsi que le roman, pour l'écrivain, est devenu l'*ars magna*, l'épreuve que tous, une fois au moins, essaient d'aborder ; et l'idéal poursuivi, secrètement désiré, ce n'est pas *la Princesse de Clèves*, ni *Manon*, ni *Paul et Virginie*, ce sont les romans d'un Balzac, et les plus touffus, les plus abondants d'entre eux, alors même que, comme les Tharaud, pour des raisons de composition et de style, on assure qu'on les sacrifierait tous pour garder *le Colonel Chabert*. En vérité, on ne se rabat sur les autres qu'avec une sorte de dépit et pour masquer une insuffisance qui ne donne que plus de prestige à ce qu'on affecte de mépriser.

Cette mystérieuse prééminence qu'on accorde ainsi au réalisme, à la vie, comme ils disent, est-elle justifiée? je n'en discuterai point. Les meilleurs tenants de notre tradition sont assez disposés à trouver quelque vulgarité et quelque fatras dans Balzac. Il n'en reste pas moins que les plus méprisants font au réalisme sa part, et qu'en tant que romanciers méditant sur leur métier, ils y cherchent encore des leçons. Et si par misère intellectuelle le naturalisme n'avait pas glissé à l'abjection, il aurait eu quelque chance de fixer le canon du roman français qui nous manque.

La réaction que sa médiocrité provoqua n'a pas laissé de compromettre l'avenir d'un genre qui avait eu, avec Balzac, son Shakespeare. A part Paul Bourget dont les jeunes écrivains n'ont guère compris que depuis peu la haute leçon technique, à part Bourget, dis-je, en qui ses contemporains virent surtout un psychologue et un moraliste, il n'y eut guère de romanciers — sauf les attardés du naturalisme — dans les générations dont un France, un Barrès furent les guides esthétiques. Avec Anatole France, c'était la tradition du conte moral reprise et du même coup le goût de ce style classique plus apte à dessiner qu'à peindre. L'influence de Barrès, dans la mesure même où ce grand écrivain utilisa le meilleur et le plus durable du romantisme et du symbolisme, mit à la mode une écriture tout ensemble lyrique et abstraite qui ne convient pas davantage au roman. N'étant rien moins que romancier, mais essayiste et poète (1), Barrès se fit un instrument d'une rare puissance de suggestion émotive et qui sait, par le seul prestige d'une cadence, évoquer tout un monde de sentiments et de pensées, dont le roman doit, au contraire, manifester la vérité concrète, et non plus seulement cette vérité poétique, transformée par un long séjour dans la conscience en un thème de musique et de rêverie. Une telle conception de la prose aboutit, en effet, à une sorte d'ennoblissement, de transposition du réel qui éloigne du concret, rend inapte à le saisir en son détail objectif et précis : et Barrès, bien sûr, dut faire effort quand il lui fallut écrire qu'il y avait un édredon sur le lit du professeur Asmus.

Par ailleurs, c'est une question de savoir si le romancier qui a le don d'observer les passions et la vie en acte, de la recréer dans son mouvement et de nous donner cette prodigieuse impression de la vie, peut être un grand écrivain au sens où nous l'entendons depuis Chateaubriand et depuis Baudelaire, c'est-à-dire un grand artiste en prose (2). Manifestement son objet n'est pas là ; et il semble que le

(1) Le délicieux *Jardin sur l'Oronte* pourrait servir à illustrer ces remarques.
(2) Voir Paul Bourget. *Nouvelles pages de littérature et de doctrine*, tome I.

souci plastique de la page, du morceau, de la phrase, du mot ne vienne troubler, arrêter cette grande hallucination créatrice. Il y a là, au reste, deux métiers qu'on trouve rarement conjugués chez un même écrivain : l'un vise au raccourci, à la condensation, il évoque l'atmosphère d'un mot riche de sens ; l'autre multiplie les faits, les dispose sur autant de plans qu'il lui en faut pour qu'on saisisse le fond de ses personnages, les origines de la situation ou du drame qu'il raconte, et se ménage ces innombrables ressources qui animeront toutes les parties de l'action. Aussi bien l'impulsion ne vise-t-elle pas le même objet et l'hétérogénéité des procédés est manifeste.

D'une telle opposition, l'art des Tharaud, leur technique lentement élaborée et féconde en ressources, nous offre un bel exemple : ces parfaits prosateurs l'ont un jour définie en des termes qu'il nous faut retenir : « La seule vérité, ont-ils écrit, c'est le rêve qui s'épanouit au-dessus des choses d'accident : c'est ce qui reste de brillant, d'irisé au creux de la main. C'est un art bien misérable que celui qui se complaît à reproduire les choses avec servilité... Sous prétexte de réalisme, c'est presque toujours du mensonge. » Formule sans équivoque où se condense la leçon classique, enrichie de l'apport barrésien : il n'y a de vérité que dégagée de l'accident, et pour être matière d'art les éléments du réel doivent être appelés à l'existence poétique, par une lente élaboration intérieure qui les transforme en un sentiment général susceptible d'émouvoir l'imagination ou le rêve. Idéal de composition et de style, auquel nous devons, certes, quelques-unes des œuvres les mieux accomplies de la littérature contemporaine et qui sont les plus assurées de survivre ; mais conception de l'art littéraire naturellement défavorable à la création romanesque. Celle-ci exige, en effet, plus de mouvement que de concentration, plus d'épanouissement, moins de retenue afin de libérer ce courant, cette circulation de la vie qui nous entraîne : et c'est, précisément des choses d'accident qu'elle est avide, non point de leur résidu symbolique, essentiel.

Il est manifeste que les Tharaud ont de la création littéraire une notion toute opposée : pour eux, l'écrivain est « un homme calme qui, dans son cabinet, réveille ses impressions et rassemble ses notes pour composer son ouvrage avec autant de soin et de méthode que le savant dans son laboratoire » (1). Dans *Dingley*, ils nous parlent de la « sensibilité modérée de l'artiste qui arrête

(1) Voir André Lang : *Voyage en zigzags dans la République des Lettres;* interview de Jérôme et Jean Tharaud, p. 160 ; et Benj. Crémieux, *N. R. F.*, 1er novembre 1921.

sur l'humanité le regard du chirurgien sur le patient qu'il découpe ». Et la discipline qui modère l'écrivain, qui ordonne et apaise son jaillissement intérieur, ce sont les lois de la rhétorique, cette logique du style. Pour eux, en effet, le jaillissement c'est l'eau trouble, c'est l'eau non filtrée et le style est là pour filtrer le premier jet, le faire passer à travers tous les terrains de la pensée. Mais du style lui-même, ils ont une conception poétique que l'abondance des « vers blancs » dans leurs premiers ouvrages trahit de façon formelle ; plus notable encore est cette tendance au couplet, au morceau, où ils condensent en phrases harmonieuses, tout ensemble sensibles et abstraites, l'émotion que leur causent un paysage, une anecdote, un geste ou une parole humaine. Un tel style ne convient pas au genre du roman et risque de le fausser. Aussi bien les Tharaud y ont-ils à peu près renoncé, pour des œuvres d'une infinie variété d'agencements et de modes qui ont ceci de commun qu'elles ont toutes été conçues comme des œuvres d'art et menées jusque-là.

Il est manifeste et ce n'est pas les diminuer de dire qu'elles ne sont pas sorties d'une ivresse imaginative : les Tharaud n'ont rien de visionnaires hallucinés. A leur avis même, les plus belles histoires ne naissent qu'assez rarement dans le cerveau des littérateurs. La vie non réfléchie ne les intéresse guère ; les complications de l'amour pas davantage. Par ailleurs, ils ont peu d'invention et répugnent aux complexités de situation et d'intrigue : ce sont des simplificateurs, et au fond, comme la plupart des classiques, des moralistes à leur manière : entendez qu'ils possèdent un sentiment général de la nature humaine, pessimiste et noble, et leur curiosité est avide du trait, du geste, du signe qui, à travers les races et les climats les plus contrastés, en révèlent le fond immuable. Un de ces simples traits, de ces mots, de ces actes qui ouvrent à la méditation de larges perspectives, voilà le plus souvent ce qui les a entraînés à écrire tout un livre, à entreprendre des voyages, à commencer mille recherches, à s'intéresser à une destinée ; ils les exploitent, les élargissent, jusqu'à leur donner une valeur de symbole ; ce sont le noyau du livre, les foyers de l'ellipse qu'ils ont tracée tout autour, le véritable point de départ d'une imagination éprise de ce qu'il y a de primordial et d'universel dans l'aventure humaine. Aussi bien vont-ils à ce qui leur découvre non point tel individu, mais une variété, un type expressif d'une race ; leur œuvre est comme une grande enquête, où sous les différences de mœurs, de religion, de ciel et de coutume, apparaît l'identité foncière des passions et des sentiments qui nous mènent.

Voilà, j'imagine, ce qui les a conduits à écrire *la Randonnée de*

Samba Diouf, (1) le pêcheur de lamentins, à nous raconter les aventures de ce noir de l'Afrique occidentale que la guerre des Toubabs arrache à ses champs, à ses bêtes, à sa fiancée ; c'est que sous les propos, les traits, les anecdotes qu'un de leurs amis, administrateur colonial, leur rapportait sur les gens et les choses d'Afrique, sous les proverbes qu'il leur traduisait de la langue des Ouolofs ou des Mandingues, ils discernaient des mobiles, en somme, assez pareils à ceux qui partout font agir les hommes. Samba Diouf qui a « la dignité d'un bon paysan de là-bas » n'est pas très différent d'un paysan de chez nous : la guerre lui a causé, au fond, les mêmes misères, la même gloire, de pareilles déconvenues dont il s'accommode avec une sagesse résignée. En rentrant au village, mutilé et fier, il trouve son héritage dispersé, son bétail vendu, et quand il va vers la maison de Yamina Sedi, sa fiancée, le spectacle qui s'offre à lui est celui d'une femme qui porte sur son dos un enfant solidement amarré par une bande de cotonnade. Samba Diouf n'est plus qu'un infirme qui ne pourra plus jeter le harpon ni le filet. Mais parmi ceux de son sang, le héros fortuit de la guerre des Toubabs retourne à son véritable destin, et sûr que Yamina n'est pas inféconde il reprend le chemin de la maisonnée des Sedi dont il continuera de cultiver les champs.

Ainsi c'est dans la mesure où il se relie à leur conception générale de l'homme que les Tharaud ont élu un tel sujet, qu'ils en ont été divertis et qu'ils y ont vu le thème d'une histoire où ils accumuleraient les mille détails nécessaires pour lui donner la vie. L'entreprise était pleine de difficultés : et d'abord, il leur fallait pénétrer les âmes de ces noirs à travers des propos qu'on leur traduisait ; l'élaboration ici s'est faite sur les pensées, les souvenirs, les renseignements, la documentation d'autrui. Ni les êtres, ni les choses, ni les paysages eux-mêmes n'ont été directement saisis par leur regard : c'est merveille que *la Randonnée de Samba Diouf*, ayant été ainsi conçue, nous laisse néanmoins une forte impression de crédibilité.

Mais cela ne va pas sans quelque didactisme. Bien que mêlées au récit avec une adresse étonnante et sans jamais nous paraître « plaquées », les notations dont ce livre abonde sur les mœurs, les particularités locales, les sentences, et aussi sur le climat, les saisons, la faune et la flore de l'Afrique, ces notations sont là surtout pour nous instruire : on y a multiplié les remarques pour nous rendre sensible le fait que les noirs, qui pour des yeux non exercés se res-

(1) Un vol. Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.

semblent comme des frères, sont séparés les uns des autres. non seulement par des milliers de kilomètres, mais encore par des différences de religion, de langue, de coutumes, d'habits où ils trouvent des raisons de rancune et de haine vivace, et que nul n'est plus ennemi d'un Ouolof qu'un Mandingue, si ce n'est un Soninké d'un Toucouleur. Le dessein didactique des Tharaud est manifeste et l'on souhaiterait que tous les ouvrages d'ethnographie fussent du style de ce roman et d'invention si plaisante. Mais, dans la description, un tel souci étonne et dès l'abord déçoit. Des arbres de Kadde, par exemple, ils croient devoir nous dire qu'il ne leur faut pour vivre que « trois jours de pluie par an ». Est-ce ainsi qu'ils nous peignaient naguère les cèdres de l'Atlas ou les sapins de Galicie? Et croyez-vous que s'ils eussent *vu* les paysages du Soukoudou, ils eussent écrit : « Les arbres et les choses se montrèrent avec leur relief et les différences d'aspect qu'ils prennent dans l'éloignement »? Mais c'est précisément parce qu'ils ne les ont pas vus que les Tharaud se contentent de ces indications schématiques ; les morceaux, les stylades — ces morceaux qu'ils réussissent si bien et qui nous sont des promesses de plaisir — seraient déplacés dans un tel livre. Ce que j'admire le plus dans *la Randonnée de Samba Diouf*, c'est que les Tharaud s'y sont volontairement renoncés ; et cela parce que leur sujet l'exigeait, et que, l'ayant choisi, ils s'y devaient soumettre. Nul plus qu'eux, en effet, n'a le sens des proportions, des ensembles, de la subordination des moyens à la matière traitée : or, il fallait pour conter les aventures de Samba Diouf un récit très simple, impersonnel, facile d'agencement (il est distribué en trois parties : le départ pour la guerre, la vie au front, le retour au pays), un style juste, c'est-à-dire sans autres images que celles dont use la langue des noirs et où tout l'intérêt se portât sur leurs propos.

Les Tharaud nous ont donné là une belle leçon d'humilité littéraire. On éprouve la valeur d'un art aux sacrifices qu'il consent.

HENRI MASSIS.

Francis Carco romancier.

La réputation de Francis Carco a dépassé le cercle de ses lecteurs. Mais quand ceux-ci le tiennent pour un exquis poète, un prosateur excellent, un romancier vigoureux, combien, qui ne l'ont pas lu, ne voient en lui qu'une sorte de Villon infréquentable, et dont toute l'œuvre traite avec complaisance des bas-fonds de la société? Il est certain que les milieux étudiés le plus ordinairement par Carco sont

spéciaux, et les mœurs de ses personnages difficilement analysables.

Ce ne serait pas assez cependant de dire avec quelle concise retenue, — en dépit de peintures parfois fort vives, — il a su faire vivre devant nous les apaches et les rôdeuses de nuit, il faut encore savoir jusqu'à quel point les thèmes de ses livres lui ont été imposés par les circonstances. Ni le calcul, ni le désir d'émouvoir bassement ou de scandaliser ses contemporains ne l'ont poussé à décrire des scènes osées et de tristes héros.

Un Carco devait aussi nécessairement écrire ses romans que Dostoïevsky les siens. Et si l'œuvre du grand Russe prend à nos yeux un intérêt plus vif de ce que nous connaissons mieux son existence, ses années de bagne et son apostolat volontaire, les œuvres du jeune Français, avec qui déjà il le faut confronter sur plus d'un point, gagneront sans doute en signification si nous savons en dégager la spontanéité.

Pour un auteur de notre âge, aussi aisément abordable que Francis Carco, nous n'aurons pas besoin de recourir à la légende que les jeunes revues lui ont avec empressement édifiée. Lui-même nous a laissé entendre tout l'essentiel de ce qu'il importe de savoir, dans une plaquette où il tint la gageure de parler lui-même de ses débuts avec une discrétion rare et une charmante bonne humeur. Mais surtout il a su romancer ses souvenirs sans altérer en rien leur fraîcheur et leur vérité.

Dès l'âge du costume de coutil bleu à raies, il nous l'avoue, il n'était pas un enfant sage. Les hasards de sa naissance l'avaient placé près du pénitencier de Nouméa où son père était inspecteur des Domaines, et de là sont nées ses premières sympathies, mêlées de répulsion pour les forçats.

Toute sa vie, nous le verrons ainsi curieux des êtres qui vivent hors la loi et en marge de la morale. Plus tard, ayant, pour un geste de gavroche, cessé d'être le caporal Carco, que chanta Jean Pellerin, les forts de Briançon le virent *tirer* trois mois de *rabiot* disciplinaire. Puis, à Paris, ses fréquentations furent telles, qu'il devait prendre soin de faire oublier ses origines bourgeoises. Ces éléments épars ont pu facilement faire imaginer le pire et confondre l'auteur lui-même avec les escarpes qu'il mettait en scène.

Nous avons dit que tous ses livres reprennent la peinture d'un même milieu, de ce monde très spécial des apaches et des filles, dont l'auteur est à ce jour le portraitiste le plus fidèle. Ces études, du reste, ne se répètent pas : de l'une à l'autre, l'éclairage change, le décor insensiblement aussi se déplace, et les mœurs des comparses ne sont plus tout à fait semblables. Les personnages sont du même ordre sans doute, mais non tout à fait de la même espèce. La faune des bas-fonds est très variée aux yeux d'un naturaliste aussi renseigné. Toulouse-Lautrec, à qui ne manquait pas un étrange génie, en donna le premier une image sincère, synthétique et vraie. Avec

moins de cruauté, Carco apporte dans les lettres un pendant digne de l'œuvre du peintre impitoyable. Car parmi ses prédécesseurs immédiats, Jean Lorrain montra toujours un goût trop vif de la fantaisie et une répugnante affectation de vice, tandis que Charles-Henry Hirsch demeure trop étranger à ses personnages, ne les connaissant que de l'extérieur et sans pénétrer vraiment la complexité de leurs âmes simples et violentes.

On pourrait croire que de tels sujets ne se peuvent traiter sans y multiplier les scènes licencieuses et les mots équivoques. Évidemment, ce ne sont pas des berquinades que ces récits, et pour peindre tant de sanies, Carco n'use pas que de périphrases et de sous-entendus. Mais d'un style sobre, concret et sans bavure, il a su montrer chaque chose dans son atmosphère véritable, ne décrivant jamais pour le seul plaisir de décrire. On chercherait en vain chez lui une ligne qui ne fût point indispensable à nous faire mieux connaître le cœur de ses héros. Nulle part ne se glissera le tableau complaisant de la sensualité facile ou de la vie joyeuse. Ses romans ne parcourent qu'un des cercles de l'enfer. De partout monte une insondable détresse.

Il n'est pas jusqu'à la tiédeur du printemps qui n'avive encore la blessure de ces êtres malheureux et inquiets :

Bouve en était humilié. Il contempla la rue noire et à peu près vide, comme s'il y cherchait un invisible ennemi, mais il ne le rencontrait nulle part, si ce n'est dans la douceur de la nuit qui flattait ses narines et qui l'assombrissait davantage à mesure qu'elle lui mollissait le cœur (1).

Une telle densité d'observation unit toujours ainsi dans une chaude intimité le cadre du drame à la personnalité confuse des acteurs. Et partout dans l'œuvre du romancier les décors esquissés avec une rapide aisance, les paysages désolés des fortifications, les salles fumeuses des caboulots, les bals de quartier, jouent puissamment leur rôle obscur et agissant.

Mais si Carco a pu se plaire, à ses débuts surtout, au pittoresque de leurs mœurs, de leur costume, de leur langage, — maintenant il va nous montrer comment l'âme naïve et grossière de ses protagonistes réagit quand elle est traversée par la haine, la peur, la rancune ou le remords.

Déjà *l'Equipe* traitait un cas complexe et singulier. Mais la netteté du trait n'allait pas sans un peu d'éparpillement dans la conduite du récit. Avec un *Homme traqué*, son dernier livre, auquel l'Académie française vient de décerner le grand prix du roman, on peut affirmer que l'auteur atteint à cette profondeur et cette simplicité qui sont la marque dans nos lettres des œuvres capitales.

Deux personnages seulement ont un rôle dans cette sombre his-

(1) *L'Équipe.*

toire. S'ils sont encore d'un étiage assez bas, ils n'en prouvent que mieux la généralité des grandes lois de la psychologie humaine. Un taciturne ouvrier boulanger et une fille assez falote vont être le sujet de la plus angoissante étude sur le remords et la nécessité du châtiment. Lui, l'homme, il a tué pour une poignée d'argent. Son meurtre, il l'oublierait volontiers, mais il a peur d'être arrêté. Quelqu'un le soupçonne sans doute qui, à l'heure du crime, s'est aperçu de son absence. Il ne sait qui, mais cette incertitude précisément le tenaille. Elle, la pauvre malheureuse, venue par hasard cette nuit-là acheter un morceau de pain, au soupirail du fournil, la curiosité la meut autant que le doute. La curiosité, d'abord. Puis le désir de pénétrer ce mystère qu'elle pressent. Et bientôt ce besoin qu'ont les femmes, cette passion de consoler les cœurs les plus déshérités et les plus coupables. Il y a entre eux comme un secret qui va les river l'un à l'autre.

A n'importe quelle heure du jour et de la nuit, le crime de Lampieur gardait, pour lui comme pour la malheureuse, sa signification. Il leur était sans cesse présent à la mémoire ; il les ramenait l'un à l'autre et ils avaient beau faire, ils avaient beau n'en point parler, c'était le crime qui décidait de tout et s'imposait à eux.

Pourquoi Lampieur a-t-il tué? Pour voler sans doute. Mais surtout pour prendre à ses propres yeux figure d'homme audacieux. Ainsi le héros de Dostoïevsky, dans *Crime et Châtiment*, est moins poussé encore par la misère que par le désir d'agir comme Napoléon. La comparaison s'impose entre les deux œuvres, encore qu'entre elles il n'y ait pas moins que la différence de deux races et de deux génies. Chez le Russe, autour du criminel, tout un petit monde bien caractérisé grouille avec un extraordinaire relief, tandis que le Français ne dépasse pas, avec une sobriété voulue, ce terrifiant dialogue entre deux voix qui se redoutent et s'affrontent sans cesse. L'aventure de Lampieur et de Léontine est toute différente au fond de celle de Raskolnikoff et de Sonia. La courbe des événements seule est identique et les mène à la même conclusion. Les deux assassins n'ont contre eux que la peur qui les harcèle, et si Raskolnikoff va se livrer lui-même, ce sont des imprudences faites sous l'empire de la terreur qui livrent à la justice un Lampieur désemparé. La grande nouveauté de Carco, c'est la création du rôle de femme si humain, si humble et si vrai. C'est en elle que va germer l'idée de l'expiation et de la rédemption qui en est le fruit.

La nuit, quand dans les rues Léontine retrouvait ses semblables, cette singulière félicité l'accompagnait et la fortifiait davantage dans ses résolutions. Elle voyait Lampieur... Elle l'imaginait, dans la cave, travaillant et se surveillant... L'idée du crime la dominait. Léontine n'en avait plus horreur : elle était faite à cette idée ; elle en avait pris l'habitude.

Bien plus, c'était pour elle le seul moyen de s'identifier à Lampieur, et de ne pas l'abandonner, fût-ce un instant, aux conséquences du meurtre dont il était l'auteur. Ces conséquences étaient terribles. Mais elles avaient aussi l'attrait inexprimable du châtiment et d'une puissante détresse. Léontine le savait. Elle savait aussi que Lampieur, si rude qu'il fût, était un homme et qu'il pouvait être amené, comme elle, à cet attrait qu'exerce tout châtiment sur qui l'a mérité.

Cette idée, Léontine ne l'accepte pas d'emblée, — elle lutte contre elle, de toutes ses faibles forces. Et Lampieur de son côté en écarte, autant qu'il peut, la terrifiante obsession. Mais quand des agents de police au terme de ce livre les arrêtent tous les deux, nous sommes conduits à penser que dans la solitude du cachot l'un et l'autre, peut-être, connaîtront la bienfaisante valeur du repentir. Du moins, pour nous, l'impression est assez profonde et prolongée, pour que notre esprit ne puisse envisager d'autre issue.

Une fille, un assassin éprouvent des sentiments analogues à ceux des autres humains, mais quand ils sont comme ici — et c'est une règle la plus fréquente — d'une intellectualité peu compliquée, nous les voyons tout dominés par l'instinct. Les images qui les font mouvoir sont puissantes, mais obscures. Eux-mêmes ne les peuvent bien exprimer. Il faut admirer avec quel art leur biographe va leur servir d'interprète. Il n'entend pas analyser et rendre distinct ce qui, par essence, doit demeurer embrumé. Il ne va pas traduire les sensations en idées. Non, nous ne verrons que des gestes, des ressauts. Ce que le romancier nous rend palpable, c'est l'inquiétude de ses personnages, leur tristesse, leur remords parfois, leur constante et sourde crainte.

Jusqu'à ce jour, Carco usait de l'argot pour faire dialoguer ses personnages. Et sans doute faut-il remonter jusqu'à Villon pour rencontrer un grand écrivain qui le manie avec une aisance aussi grande. Il ne l'employait du reste qu'à bon escient ; mais ces termes secrets pour le grand public rebutaient quelques lecteurs. Dans son dernier roman, plus dépouillé et plus direct encore, classique par la composition et par le style, l'auteur ne se sert que des mots admis par tous et qu'il manie avec une sobre précision et une harmonieuse élégance. Les délicates analyses de *l'Homme traqué* empruntent ainsi à sa langue excellente une couleur et un accent inoubliables. Malgré son intérêt pressant, l'anecdote est dépassée et toute l'œuvre palpite d'une pitié qui, par-dessus ses lamentables héros, rayonne sur la condition infortunée des hommes.

Henri Martineau.

L'HISTOIRE

LE DUC D'ÉPERNON

Lorsque l'on descend la vallée de la Save, à une dizaine de kilomètres en aval de Lombez, on aperçoit, à gauche, couronnant une éminence rocheuse, les tours carrées et les toits pointus du manoir de Caumont, un des plus beaux châteaux de Gascogne.

C'est là que naquit, en mai 1554, Jean-Louis de Nogaret de la Valette, fils de Jean de la Valette, lieutenant général de Guyenne, et de Jeanne de Saint-Lary, sœur du maréchal de Termes. Les la Valette se disaient les descendants de Guillaume de Nogaret, le conseiller de Philippe le Bel, l'auteur fameux de l'attentat d'Anagni, mais leurs prétentions étaient loin d'être justifiées. Ils appartenaient, en réalité, à une vieille famille bourgeoise que des fonctions municipales électives avaient anoblie.

Jean-Louis passa toute son enfance à Caumont. A treize ou quatorze ans, on l'envoya avec son frère aîné, Bernard, au collège de Navarre, où fréquentait l'élite de la jeunesse. Pendant trois ans, ils demeurèrent aux mains des maîtres, mais il ne semble pas qu'ils leur aient fait beaucoup d'honneur. En tout cas, Jean-Louis y apprit peu d'orthographe : les nombreuses lettres de lui qui sont conservées dans les dépôts d'archives indiquent qu'il avait plus de respect pour la phonétique que pour la grammaire.

On était alors en pleine guerre civile. Catholiques et protestants se massacraient avec ardeur. En 1570, les propriétés toulousaines des la Valette furent saccagées ou détruites par les bandes de Coli-

gny. Quand nos deux écoliers apprirent cet événement, ils n'eurent plus qu'une idée : abandonner leurs cahiers, courir à la bataille et châtier les huguenots. M. de la Valette reçut d'eux force missives suppliantes. Il céda à leurs instances et les rappela. Les mois suivants, nous les retrouvons, soldats de l'armée catholique, en Bourgogne, à la Rochelle, à la Charité, à Issoire, au Brouage, à Paris. Enfin, après avoir été un instant attaché à la personne du duc d'Alençon, Jean-Louis passait au service d'Henri III.

C'est une bien étrange figure que ce roi de vingt-cinq ans. Joli garçon, mince, élégant, lettré, sobre de gestes, de conversation agréable, de manières graves et distinguées, il avait un air vraiment royal. Aux hommes plus âgés que lui, il montrait une sorte de déférence supérieure ; aux autres, une grâce bienveillante ; à ses intimes, une confiance et un enjouement affectueux.

Cette apparence séduisante couvrait une grande misère morale. Les pires accusations ont été portées contre lui. Rien ne prouve qu'elles soient fondées. L'âme de ce temps n'est pas simple. Elle a gardé la rudesse du moyen âge, mais en y joignant tous les raffinements de la Renaissance italienne. De là, un manque d'harmonie, une brutalité de contrastes qui peuvent d'autant mieux égarer notre jugement qu'à aucune époque les pamphlets ne furent plus violents, plus grossiers et plus mensongers.

Quoi qu'il en soit, la Valette devint bientôt un des compagnons favoris du roi. A la mort de Quélus, tué en duel en 1578, sa faveur s'affirma. Pendant six années, elle alla sans cesse grandissant. De 1584 à 1588, elle règne sans partage. La Valette est le véritable roi.

On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer en détail toutes les charges et tous les bénéfices qui échurent à la Valette. « Je le ferai si grand, disait Henri III, que je ne me réserverai même pas le pouvoir de l'abattre. » En 1580, il est nommé mestre de camp du régiment de Champagne, avec 20 000 couronnes comme frais de mise en route. Lorsque le maréchal de Matignon s'est emparé de la Fère, c'est encore la Valette qui reçoit le poste de gouverneur.

Strozzi est contraint de lui abandonner l'office de colonel-général de l'infanterie française, dont les prérogatives sont considérablement augmentées. En septembre 1581, le roi lui donne la châtellenie d'Épernon et l'érige en duché-pairie, avec préséance sur les autres ducs et pairs, sauf les princes du sang et Joyeuse. A la promotion de décembre 1582, il est créé chevalier du Saint-Esprit. Au début de 1583, il est envoyé à Metz, comme gouverneur des Trois-Évêchés. En juillet, il fait dans la ville une entrée solennelle, escorté

par les magistrats, la milice, les troupes et la bourgeoisie. Au camp du Passage, on lui donne le divertissement d'une grande parade militaire avec forces canonnades et prise d'assaut d'une forteresse en bois peint. Il se préparait à partir pour Marsal, où il devait être reçu avec les mêmes honneurs, quand le roi le rappela près de lui pour négocier un rapprochement avec Henri de Navarre, que la mort du duc d'Alençon allait rendre héritier direct de la couronne. Les pourparlers à peine terminés, il est investi du gouvernement de Boulogne, puis du gouvernement de Provence, avec mission d'y rétablir l'ordre et d'y faire respecter l'autorité royale méconnue également par les huguenots et par les ligueurs. Il avait alors trente-deux ans.

*
* *

Peu d'hommes ont soulevé contre eux autant de haines que le duc d'Épernon. Pour s'en rendre compte, il suffit de feuilleter les mémoires-journaux de l'Estoile et ses recueils de pamphlets rimés. Rarement on vit aussi belle collection d'injures.

D'Épernon avait des clients, des serviteurs, des obligés, des dupes, pas d'amis. Et il ne voulait pas en avoir. Par sa hauteur, ses manières cassantes, sa morgue, il blessait ou humiliait ceux qui l'approchaient. Rechercher ses bonnes grâces et les obtenir, c'était entrer en servitude. Il faisait sentir durement le poids des services rendus. Implacable dans ses inimitiés, se vantant de n'avoir besoin de personne, dédaignant d'être aimable, il avait l'habitude de traiter ses affaires seul, travaillant beaucoup, agissant en secret, ne se livrant jamais. Il tenait le compte écrit de ses partisans et, en cas de querelle ou de prise d'armes, chacun savait ce qu'il avait à faire. Avec cela mélancolique, vindicatif, généreux et même prodigue quand il voulait éblouir et, le reste du temps, fort bon ménager de ses deniers et même serré.

Il est le surhomme de Nietzsche : pour lui, point de règle ; son subjectivisme ne lui laisse apercevoir une question qu'à son point de vue purement personnel. Dans son orgueil extrême, dans cette grandeur d'attitude qui impressionne ses contemporains, il y a ce que nous appelons du cabotinage ; mais l'habitude est si bien prise qu'à la fin il est sincère.

Voilà les mauvais côtés et c'est à dessein que nous avons commencé par là pour finir par ce qu'il y avait en lui de bon et même de supérieur.

Il est curieux que presque tous les historiens qui ont étudié de près les grands personnages de notre seizième siècle n'aient pu se défendre d'éprouver pour eux non seulement de l'admiration, mais

même parfois de la sympathie. Dans son *Siècle de la Renaissance*, M. Batiffol a réfuté avec chaleur les calomnies dont Henri III avait été la victime. M. Mariéjol, professeur à l'Université de Lyon, a écrit une *Catherine de Médicis* qui est, dans l'ensemble, une réhabilitation. M. Léo Mouton, le biographe du duc d'Épernon (1), rend de même hommage aux grandes et brillantes qualités de son héros.

Loin d'être une nullité, comme le répétait la meute des pamphlétaires, il avait une intelligence lucide et solide, un esprit mordant et tourné à la satire. Il ne pouvait pas résister au plaisir de faire un bon mot et ses plaisanteries à l'emporte-pièce lui valurent au moins autant d'ennemis que son orgueil. Son accès aux grandes affaires, dès la prime jeunesse, avait formé son jugement qui était droit, sain, ouvert aux conseils. Audacieux et prudent à la fois, il ne s'abandonna jamais à des chimères et eut toujours, d'une façon remarquable, le sentiment des réalités, le sens du possible et de l'impossible. Énergique, tenace, ne reculant devant rien pour exécuter ses desseins, bon administrateur, bon général, dur à la douleur, ne perdant jamais la maîtrise de lui-même, il savait, dans les moments critiques, montrer l'âme et les vertus d'un chef.

Nous avons de lui une longue lettre écrite à Henri III pendant son voyage de Provence. C'est un homme nouveau qui nous apparaît : sérieux, réfléchi, prévoyant, connaissant bien les pays qu'il traverse, soucieux de la santé de ses hommes, prenant grand soin d'épargner aux populations tout ce qu'il peut des maux de la guerre. Ses actes lui font alors pareillement honneur. Sévère, glacial et dur quand il le fallait, n'hésitant pas à frapper haut et fort pour terrifier les rebelles, il était, par ailleurs, le plus charmant et le plus séduisant des hommes, enjoué et empressé auprès des dames, magnifique et fastueux dans les bals et les banquets. Admiré, aimé et craint à la fois, il réussit en quelques mois à ramener l'ordre dans une province où la guerre civile était, en quelque sorte, l'état naturel.

Autre fait à sa louange. Dans l'enivrement de la gloire et de la puissance, il demeure bon parent et bon fils. Dans ce cœur, cuirassé contre toutes les émotions, on a plaisir à trouver un coin de tendresse pour sa vieille mère, une tendresse profonde et vraie, sans hypocrisie, ni réserve.

D'Épernon dominait le roi, mais il lui était entièrement dévoué. A son retour de Provence, sa situation prépondérante d'homme d'État et de courtisan fut encore renforcée. Il reçut de nouvelles

(1) Léo Mouton, *Un demi-roi, le duc d'Épernon*, 1 vol. in-8°, 275 pages.

sommes d'argent (au moins cinq cent mille écus), fut nommé amiral de France, et marié très richement à Marguerite de Foix-Candale, nièce de Henri de Montmorency.

La situation de la France était plus tragique que jamais. Le pouvoir royal sombrait dans l'anarchie. La succession au trône était discutée et incertaine. Il semble bien que d'Épernon ait entrevu la solution de la crise et même qu'il ait fait de grands efforts pour l'atteindre. Le plan, en théorie du moins, était simple : se rapprocher du roi de Navarre, héritier légitime de la couronne ; écraser les Guise dont les ambitions menaçaient les lois fondamentales de l'État ; dissoudre la Ligue qui, la passion religieuse mise à part, était une entreprise de furieuse démagogie.

En prenant parti pour le Navarrais, d'Épernon voyait juste : dans l'ordre monarchique, la légitimité du pouvoir est plus importante encore que son unité. Sans celle-là, celle-ci est précaire. Elle est sans cesse menacée par les compétitions et les agitations que l'incertitude de ses origines suscite nécessairement.

D'Épernon, toutefois, ne parvint pas à réaliser ses projets. Son génie était-il trop borné par l'ambition personnelle, comme le dit M. Mouton? Les circonstances étaient-elles plus fortes que n'importe quelle volonté humaine? De nouveaux massacres étaient-ils nécessaires pour que, la lassitude aidant, pût naître un parti de politiques décidés à rétablir l'ordre? Un roi, appuyé sur l'immense prestige de sa fonction, était-il seul capable de pacifier le royaume? Peu importe l'explication. Le résultat ne change pas : d'Épernon ne réussit pas, et c'est, sans nul doute, dans cet échec qu'il faut chercher l'explication de l'oubli où son nom est tombé.

Bientôt, d'ailleurs, il allait être contraint de renoncer à ses grands desseins, pour ne plus songer qu'à la défense de sa fortune menacée.

*
* *

A la fin d'avril 1588, d'Épernon quitta Paris pour se rendre en Normandie, dont il venait de recevoir le gouvernement. Voyageant à petites étapes, il arriva à Rouen le mardi 3 mai. Le clergé lui fit une belle harangue, réclamant la paix, se plaignant des impôts et dénonçant l'arrogance des huguenots. Tout de suite, d'Épernon prit en main les affaires de la province. Dès le 9, il écrit à M. de Longaunay, lieutenant du roi à Caen, pour lui annoncer son arrivée. Mais tandis qu'il allait par les chemins, ses affaires se gâtaient à la cour.

La Ligue déchaînait une insurrection à Paris. Henri de Guise,

malgré les défenses du roi, rentrait dans la capitale. Des barricades étaient dressées jusque sous les fenêtres du Louvre. Le roi s'enfuyait en Beauce.

De Paris à Chartres, il y a vingt bonnes lieues. Durant le trajet, Henri III causa avec ses familiers. Il avait à ses côtés le maréchal d'Aumont, un fidèle serviteur de la monarchie, mais non pas un ami du duc. Le favori absent fit les frais de la conversation. Le maréchal, encore tout ému, remontra au roi qu'il n'y avait plus moyen de résister au sentiment populaire, que l'autorité tyrannique de d'Épernon était un des principaux griefs de la Ligue, bref que, pour tout sauver, il fallait se résigner à le sacrifier. Montpensier, Longueville, d'autres encore furent de cet avis. On prenait courage en se voyant si nombreux. Henri III comprit que la noblesse fidèle haïssait d'Épernon au moins autant que les ligueurs. En dépit de l'affection qu'il portait à son ami, il n'était pas homme à le défendre longtemps. Une lettre fut aussitôt expédiée en Normandie : d'Épernon était invité à ne plus reparaître à la cour, sans y être mandé.

Quelques jours plus tard, des pourparlers étaient engagés entre le roi et les Guise, par l'intermédiaire de la reine mère Catherine de Médicis. Le principal obstacle à l'entente était encore et toujours d'Épernon. Les ligueurs exigèrent qu'il fût congédié : il devait abandonner la plupart de ses charges et renoncer à exercer celles qui lui étaient laissées à titre honorifique. Son frère, Bernard, était enveloppé dans la même disgrâce. C'était la chute, l'effondrement. D'Épernon en demeura comme étourdi. Il écrivit au roi de longues lettres désespérées, dont les copies circulèrent bientôt.

Ne permettez, Sire, la retraite de celui que vous avez tant aimé... Mon bon maître, faites-moi cette grâce de vous ressouvenir que je ne vous ai jamais trahi... Vous le savez bien, mes affaires ne peuvent aller que mal : puisque mes ennemis en sont juges, il y a des causes de récusation ; vous les savez mieux que moi, mon bon maître. Ils font ce qu'ils peuvent pour me rompre le col. Est-il possible que vous y consentiez, mon cher tout? Je ne puis le croire, encore que j'ai vue une cruelle sentence écrite de votre main... Je sais que vous aimez trop votre créature pour la déshonorer et la ruiner comme cela...

Se sentant menacé, d'Épernon s'enfuit à Angoulême, dont il était gouverneur. Il se logea non point dans la citadelle, mais dans une luxueuse maison que l'on appelait le Logis du roi et qui s'adossait à une vieille tour polygonale encore debout. Pour se faire des partisans, il affectait une bonhomie qui ne lui était point coutumière, circulait à pied dans les rues, sans escorte, bavardait avec les marchands, caressait le maire, donnait à dîner aux échevins. Mais,

en même temps, il faisait consolider les murailles de la ville.

Cette précaution n'était pas inutile, car, de la cour, avec l'acquiescement tacite d'Henri III, le parti des Guise organisait une expédition contre Angoulême. Le jour de la Saint-Laurent, une troupe de malandrins envahissait le Logis du roi, massacrait les serviteurs, poursuivait d'Épernon jusque dans sa chambre où il se barricadait avec son chapelain et quelques-uns de ses officiers. Après une journée entière de bataille, il fut délivré par un parti de cavalerie accouru de Saintes.

On était au 10 août 1588. Le 23 décembre, Guise était assassiné à Blois par les Quarante-Cinq. D'Épernon rejoignait tout de suite l'armée royale. Le 1er août 1589, Henri III tombait à son tour, frappé par Jacques Clément.

Lorsque d'Épernon apprit le crime, il eut une crise violente de désespoir et essaya de se tuer. Ses officiers l'en empêchèrent. Comme un fou, il se précipita dans la chambre où Henri III reposait. Les chirurgiens lui dirent que le roi était perdu. Il se prit à nouveau à sangloter, mais comme quelqu'un gémissait trop haut, il retrouva soudain son sang-froid : « Taisez-vous, dit-il brutalement, vous parlez comme une femme. » Dans la nuit, Henri III, qui priait sans arrêt depuis plusieurs heures, expira en faisant le signe de la croix.

La douleur de d'Épernon était sincère. Mais il s'y joignait un autre sentiment : l'inquiétude. C'était bien fini maintenant. Henri III vivant, tout était possible. Certes, le roi l'avait cruellement abandonné, mais, depuis l'assassinat d'Henri de Guise, rien ne l'empêchait de remonter pas à pas jusqu'au sommet d'où il était tombé. Henri III mort, le favori n'avait plus qu'à disparaître : sa longue existence ne sera plus qu'une lutte persistante et âpre pour sauver les débris de sa prospérité.

M. Léo Mouton arrête ici son étude, étude attachante et alerte qui se lit comme un roman et qui, pourtant, est solide et vraie. Le personnage du duc d'Épernon méritait d'être tiré de l'oubli. Il ne pouvait trouver meilleur historien.

PIERRE GAXOTTE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ÉDOUARD HERRIOT

M. Herriot, jeune encore, est déjà ancien sénateur. Il est maire de Lyon depuis un âge où il aurait pu encore user des culottes sur les bancs des Facultés et son administration municipale a fait quelque bruit. Elle a eu, à Lyon d'abord, puis en dehors de Lyon, des admirateurs et des détracteurs également passionnés. Il est vrai que rien n'intéresse les Français comme les questions de personnes et M. Herriot remplaçait à l'hôtel de ville de la place des Terreaux un homme d'une réputation éclatante et aussi passionnément contestée : M. Augagneur. Mais, quelque distinguée qu'ait pu être la gestion municipale du « jeune et sympathique maire de Lyon », ce n'est pas à elle qu'il doit sa place en vue dans le monde politique. Ce n'est pas davantage comme représentant du Rhône, dans les assemblées, encore moins comme ancien ministre qu'il se flatte de passer à la postérité : le Rhône a donné à la République des ministres à la douzaine, de tout poil et de toute plume, des socialistes et des libéraux, des gens intègres et des hommes de réputation suspecte, des hommes d'État et des comparses, depuis Édouard Milhaud, Thévenet et Burdeau, jusqu'à Isaac et à Bonnevay, en passant par Augagneur, Justin Godart, Colliart et d'autres, y compris Herriot lui-même, dont l'histoire ministérielle n'est point, comme eût dit Veuillot, à graver sur l'airain.

M. Herriot a été sage de redevenir député, car le suffrage restreint lui marquait visiblement quelque réserve. Et de plus, à la Chambre, il a bénéficié de la médiocrité du personnel de la gauche. Aussi est-il

devenu d'emblée président du parti radical et radical-socialiste réduit à l'état de minorité. Ce poste, naguère cardinalice, si l'on peut s'exprimer ainsi, a été aussi envié que considérable. Il conférait une influence énorme sur le ministère et les administrations, mais peu d'autorité sur les troupes du parti. Occupé souvent par des comparses de teinte indécise, comme Lafferre ou Delpech, ou encore par le républicain Doumergue, confondu parfois avec la présidence du Conseil de l'Ordre du Grand-Orient — et c'est tout un — il a été confié, d'autres fois, à de fortes personnalités de premier plan, dont le prestige ou l'activité dépassaient de beaucoup la moyenne de ce parti, un peu flou sur la doctrine, mais intransigeant sur la prébende. M. Caillaux fut de ces hommes-là, et M. Combes aussi. M. Herriot en est-il? Il est permis d'en douter. Il n'a pas la sauvage et dévorante personnalité de M. Caillaux, qui sacrifierait le monde à son « moi » et qui est radical comme il eût été autre chose, parce qu'il lui faut des troupes obéissantes, encadrées par un état-major servile. Il a certainement l'esprit plus ouvert que M. Combes. Il est moins haineux, n'étant ni défroqué ni renégat, et assez délié pour essayer de donner à son parti une autre raison d'être que l'anticléricalisme. Mais est-il égal par le caractère, la fermeté, et la doctrine, même relative, à M. Combes, voire à ce pauvre Gaston Doumergue? Assurément non. M. Herriot est gras. Il est mou. Il manque de mordant. Et il est trop vaniteux (ne s'est-il pas cru un autre Colbert?) pour être méchant.

Il est vrai qu'il occupe la présidence dans des conditions délicates : le « parti » n'est plus le vrai, le seul parti de gouvernement. Sans doute, il fait, autour de l'assiette au beurre, une belle et héroïque défense. Sans doute il jure qu'on ne lui arrachera qu'avec l'âme — certains disent « avec les tripes » — le monopole de l'estampille gouvernementale et des préfets. Mais enfin une évidence aveuglante affirme que la majorité ne se compose plus du seul parti radical et des comparses qu'il veut bien tolérer. Sans doute, dès qu'un ministre modéré se glisse au pouvoir, le radicalisme lui impose ses collaborateurs, ses candidats aux palmes et ses comités départementaux. Tout de même les radicaux ne sont plus les maîtres. Leur groupe, à la Chambre, est d'une grande faiblesse numérique. M. Herriot ne préside plus qu'une poignée d'éclopés, échappés par miracle au désastre du 16 novembre : étant, comme tout radical, de tempérament bonapartiste, il dit volontiers : « Le dernier carré de Waterloo. » Mais cela, il le murmure en a parte *parce que l'expression serait un peu militariste et aussi parce que cette image, évoquant le désastre, ne serait pas encourageante pour le parti.*

Ainsi M. Herriot préside un groupe battu, diminué et qui a perdu le monopole du pouvoir. C'est un parti qui est en retraite, une retraite

provisoire, il l'espère en tout cas, mais qui, pour refaire sa réputation, avait besoin d'un politicien qui ne fût pas taré et qui ne fût pas trop de son village. C'est pourquoi M. Herriot, regardé comme un personnage décoratif (on a ce qu'on peut), a été préféré à M. Renard qui, au fond, est peut-être le vrai chef. Cependant les purs affirment que le député de Lyon fait l'intérim de M. Caillaux, sans plus, mais les malins, qui pensent comme Mazarin : « Le temps et moi... », ne parlent de M. Caillaux qu'avec prudence, et même n'en parlent plus du tout, depuis la chute « à gauche » de M. Aristide Briand.

M. Herriot doit donc sa place à sa réputation de lettré, à ses élégances intellectuelles (voir Mme Récamier), et à sa modération apparente, condition qu'exige impérieusement la disgrâce présente du parti. M. Édouard Herriot est persuadé qu'il marche de pair avec les esprits les plus distingués du Parlement et que sur son banc de gauche, il est le digne vis-à-vis de M. Maurice Barrès. Comme il est aimable, il obtient souvent de la courtoisie de ses collègues l'audience qu'ils seraient tentés de refuser à son attitude politique. Et la modération apparente, dont nous venons de dire qu'elle était requise dans son rôle, sert un parti qui a besoin plus que jamais d'équivoque et de prudence.

Ce qui donne à M. Herriot une position parlementaire aussi bonne que les circonstances le permettent fait du reste son désespoir secret et son malheur. Le parti radical-socialiste, fondé sur la démagogie, lui doit presque tout. Or il a, comme rival en démagogie, le socialisme, lui-même distancé par le communisme. Les radicaux-socialistes doivent s'allier, c'est-à-dire se soumettre au communisme ou s'asseoir entre deux selles. Cela, M. Herriot le sait. Il s'efforce de dissimuler cette nécessité honteuse et misérable par de pompeuses déclarations qui se réduisent, en somme, à dire que la République, telle qu'il se flatte de la concevoir, ne renie pas la civilisation et ne guillotinerait plus Lavoisier. Il est vrai que le citoyen Bracke en dit autant. Et l'on écoute d'une oreille distraite les discours de M. Herriot sur le patriotisme, la tradition nationale, le courage fiscal et la restauration économique, discours qui produisent, à tous les auditeurs impartiaux, l'effet de lieux communs contradictoires. Certains, brutalement, disent même « des mensonges », car M. Herriot ne peut pas à la fois demander que la France ne renonce pas à être payée par le peuple allemand et qu'elle se réconcilie avec le peuple allemand. D'ailleurs, tout ce qu'il reproche, dans ses réquisitoires, à l'œuvre du Bloc national, lui et son parti s'y sont associés jusqu'ici, et d'autre part, pour cesser de s'y associer, il ne peut formuler une doctrine ni entreprendre une action quelconque sans l'étroite collaboration des socialistes et des bolchevistes les plus extrêmes, puisqu'il faut, selon la formule du bloc de gauche, « n'avoir

pas d'ennemi à gauche » et qu'aussi bien, la revanche électorale est à ce prix. Cette revanche, M. Herriot l'aura peut-être. Mais alors il ne devra pas faire la petite bouche. Il devra voter et faire voter pour Marty et Badina. A quoi bon, dès lors, se réclamer des principes d'ordre, et faire des déclarations patriotiques? M. Herriot n'est ni assez subtil ni assez énergique pour rompre le centre de ces contradictions et, comme le fond de son tempérament est la mollesse et le scepticisme, il laisse parfois échapper des aveux de découragement comme celui-ci : « En 1924 *je serai battu... parce que je ne serai pas assez avancé.* »

Le dessein de M. Herriot est de masquer autant que possible, par des déclarations équivoques ou étrangères au sujet, cette alliance scabreuse qui exclut son parti de l'union nationale. Les amis de nos ennemis ne sauraient être nos amis. M. Herriot qui, sur le terrain électoral, votera pour un bolcheviste, ne saurait, le lendemain, préconiser l'ordre bourgeois et se réclamer de la Révolution de 1789, *la révolution bourgeoise. Il ne saurait non plus prétendre sans sophisme que la défense nationale est au premier rang de ses soucis puisque les socialistes antimilitaristes et bolchevistes sont ses alliés dans la bataille électorale et dans la propagande préparatoire du bloc de gauche.*

Il est donc condamné à l'équivoque. Chose plus grave, mieux la situation politique se définit, plus la majorité se précise et se délimite, plus l'opposition des socialistes, alliés des radicaux, devient brutale, et plus M. Herriot lui-même se sent, avec sa phalange, exclu de la majorité, c'est-à-dire de la participation au pouvoir qui assure aux partis l'influence et, aux partisans, le pain quotidien. Dernièrement, M. Blum l'a mis en demeure de voter contre le gouvernement et M. Herriot s'est soumis non sans soupirer. Devra-t-il remplacer, à la table du bloc, les sorbets au samos par le brouet noir des principes? Le pain sec du sacrifice n'est pas la nourriture habituelle du parti radical et radical-socialiste. M. Herriot voit le péril de cette abstinence. Il s'en alarme peut-être. Mais c'est la dernière chose qu'il pourrait avouer et il se raidit dans l'attitude de chef d'un parti à principes, tandis qu'il voit avec inquiétude s'éloigner l'assiette au beurre.

Cette bassesse de son parti, dont il ne manque pas de s'apercevoir, aurait déjà mis M. Herriot en demeure de quitter le radicalisme si sa culture intellectuelle ne l'avait sauvé de cette extrémité regrettable, au moment même où elle l'y poussait. Affiné par les lettres, M. Herriot s'est fait du radicalisme une idée un peu romantique, un peu pleurarde, un peu rococo, moins élémentaire et aussi moins électorale que celle du bloc triomphant. Il s'en tient là. C'est son refuge. Ne lui parlez plus de la réalité des faits : il ne veut plus la voir. Son parti n'est plus pour lui tel qu'il est : il est tel qu'il devrait être. Pour lui, le radicalisme c'est

la tradition napoléonienne, c'est-à-dire le génie civil épanoui dans toutes les manifestations de la vie politique et administrative : la finance, l'armée, l'université, le commerce. Il aime Napoléon parce qu'il voit en lui le premier et le plus grand des radicaux. Il est radical parce que c'est le moyen de continuer la tradition napoléonienne. En réalité, ce sont des raisons que M. Herriot se donne à lui-même pour masquer le vide de ses idées et de son parti et aussi pour cacher la pente savonnée qui conduit le parti radical vers le bolchevisme. M. Herriot enterrera-t-il le vieux parti radical sous les fleurs de sa rhétorique? On inclinerait à le penser. Ce n'est pas du tout ce lettré un peu fade qui peut assurer la renaissance de l'idéal républicain.

***

Jeunes auteurs dramatiques.

La remarque en a été faite, non pas une fois, mais cent : ce ne sont jamais les grands théâtres qui montent les pièces intéressantes. Les grands théâtres sont routiniers. Ils ne jouent que les auteurs dont la réputation, fondée et assurée par un monde spécial, intéressé et dépourvu de goût, attire la foule moutonnière. De la place de la République à la Madeleine, on compte les directeurs capables de découvrir une œuvre d'un jeune dramatiste. Il faut saluer comme une audace d'ailleurs malheureuse la tentative du Gymnase qui, en plein été, a monté *Barbe blonde*.

Le titre n'est pas très bien choisi. Le héros est un notaire de province à qui l'on fait croire qu'il a peut-être une part de responsabilité dans la mort de sa femme : d'où une analogie lointaine, et qui n'est pas suffisamment indiquée, avec le Barbe bleue de la légende. Ce notaire est un être faible, mal marié à une femme autoritaire et acariâtre. Elle le pousse à bout par ces persécutions subtiles, que seules savent inventer les femmes quand elles s'y mettent. Au cours d'une discussion, elle menace de se jeter par la fenêtre ; loin de l'en dissuader, le mari excédé lui dit : « Saute. » Et elle tombe, en effet, sans qu'on puisse savoir si elle a perdu l'équilibre ou si, dans un accès de fureur, elle s'est élancée dans l'éternité.

Ce premier acte ne manque pas de qualités. Les caractères du notaire et de son épouse sont bien observés et l'action est conduite assez habilement jusqu'au coup de théâtre : la chute par la fenêtre. MM. Bouvelet et Bradby ont suivi un excellent maître ; ils ont imité le comique désanchanté de M. Courteline. Cet acte, à lui seul, nous autorise à leur faire crédit, même s'ils se sont montrés moins heureux par la suite. Les deux autres actes ont encore une qualité importante, ils ne visent qu'à analyser les cœurs ; et MM. Bouvelet Bradby ont suivi une méthode qui mérite d'être louée : ils ont

évité autant qu'ils ont pu les explications qui, au théâtre, sont intolérables. Les personnages ne doivent point, en effet, annoncer ni commenter leurs actes. Ils doivent agir devant nous, de telle sorte que leurs actes révèlent leurs caractères. Les auteurs de *Barbe blonde* sont malheureusement tombés dans l'excès inverse de celui qu'ils fuyaient : toute la fin de leur pièce est obscure et traînante. On a quelque peine à comprendre que le notaire, fort heureux d'être veuf, se consolerait volontiers avec sa servante, lorsqu'un rival pervers sème le doute et le trouble dans sa conscience, en lui suggérant qu'au fond, il a bien fait ce qu'il a pu pour que sa femme tombe par la fenêtre. On ne comprend pas beaucoup mieux pourquoi la servante abandonne son premier amoureux et tombe aux bras de son maître, fantoche ballotté entre le scrupule et l'inconscience. On voit bien à peu près ce que les auteurs ont voulu dire : ils ont tenté de peindre un pauvre homme, très faible, pas méchant, et qui est épouvanté par l'idée d'avoir tué sa femme et qui, pourtant, s'enivre et court après sa bonne. Et celle-ci, cœur de femme faible aussi, l'aime parce qu'il est malheureux. Ces deux idées n'étaient pas mauvaises et il n'a manqué à MM. Bouvelet et Bradby que de les développer avec clarté et force.

M. Orna est un jeune auteur israélite originaire de Roumanie. Comme tous les jeunes auteurs, il a porté sa première pièce à un théâtre irrégulier : *la Farce de Papa Georghé*, représentée il y a peu de temps à la Chimère, n'était certes point bonne. C'était une farce laborieuse et froide sur la vie des paysans roumains. Mais le théâtre de l'Œuvre vient de représenter *la Dette de Schmil*, et d'un coup, M. Orna a passé du néant à l'être.

Pour quelle raison, par quel mystère? Parce qu'il traitait un sujet national. *La Dette de Schmil* est le tableau, ou plutôt une série de tableaux de la vie des juifs roumains. M. Orna y a mis tout son cœur et tout son amour, et ce qu'on fait dans ces conditions est toujours bien fait. Que sa pièce soit innocemment tendancieuse, comment pourrait-on en douter? Les Israélites y sont peints avec tendresse et les chrétiens odieux. Mais, ici, peu nous importe. En fait, M. Orna a retourné *le Marchand de Venise*. Il nous montre un pauvre juif cordonnier de village qui doit une somme importante à son marchand de cuir, et ne peut la lui payer. Le marchand, qui est chrétien, exige que son débiteur livre, comme Antonio à Shylock, quelque chose de sa chair : sa fille Rachel. Elle entre comme domestique chez le chrétien qui la séduit. Schmil, deux fois déshonoré, ne peut supporter une telle honte ; il émigrera en Amérique avec toute sa famille.

C'est tout, et il faut dire d'abord que c'est plein de qualités. On y peut reprendre qu'au point de vue dramatique, l'action

véritable aurait dû être la séduction de Rachel, et M. Orna semble n'y avoir pas songé ; c'est bien plutôt que cela ne l'intéressait que médiocrement. L'important était pour lui de rendre sympathiques ses coreligionnaires. Je ne dis pas qu'il a réussi. Mais il a réussi à les bien peindre, avec des traits qu'on sent directs, naturels, justes et bien choisis. M. Orna nous a montré de curieux détails et des précisions intéressantes sur la vie des juifs orientaux. Et c'était ce qu'il voulait. Mais, sans le savoir, il a fait bien mieux. Il nous a apporté un document tout chargé d'enseignements sur l'éternelle âme juive.

Voici un cordonnier de village qui s'estime déshonoré, parce que sa fille devient servante chez un *goy*. Ainsi, dans la plus basse des conditions sociales, l'Israélite ne perd jamais de vue cette idée fixe qu'il appartient à la race élue. Au dernier acte, le déshonneur de la tribu Schmil est fondé sur quelque chose d'autrement sérieux. Alors, elle fait éclater un concert de lamentations qui prouve que la race n'a pas bougé depuis Jérémie. Puis, elle décide d'émigrer en masse. Pourquoi? Nous avons constaté plus d'une fois qu'il ne suffisait pas qu'un juif fût déshonoré pour qu'il devînt incapable de supporter la lumière du jour. Ils n'ont pas toujours cette pudeur et cette délicatesse.

Mais ici, Schmil vit au milieu d'une communauté religieuse fortement constituée. Il ne peut supporter la honte infligée au nom de tous les siens. Il a laissé déshonorer Israël par un *goy*. Il doit fuir. Il est au ban de la tribu, car son opprobre n'est payé par aucun avantage. Il a failli à la loi émérite de la race. Il ne lui reste qu'à se cacher, à partir. Rien ne le retient ici plutôt qu'ailleurs. Roumanie ou Amérique, que lui importe? Cette terre le nourrissait, l'avait adopté? Non, il est le nomade éternel. Il ira ainsi de patrie en patrie jusqu'à ce qu'un descendant de la tribu des Schmil se soit enrichi quelque part. Alors, ils camperont un peu plus longtemps dans le pays conquis, — le temps de la prospérité, — puis, sitôt que seront revenus les revers, les fils repartiront. Et ainsi de suite, probablement jusqu'à la consommation des siècles.

Voilà les grandes et simples vérités que la pièce de M. Orna a eu le mérite de nous remettre dans l'esprit. Il nous les a montrées sans y songer, sans artifice et sans feinte : toutes dépouillées, elles n'apparaissent que mieux. Traitant un sujet national, M. Orna a fait coup double, il a réussi à nous intéresser et à nous instruire.

*
* *

Au moment où finit la saison, les grands théâtres ayant achevé leur campagne, ils laissent le champ libre aux entreprises d'un ordre plus élevé, plus indépendantes et audacieuses, en sorte que c'est l'époque où nous voyons paraître les ouvrages des jeunes auteurs

qui donnent des espérances. Nous n'en avons pas fini avec les jeunes auteurs. Après MM. Bouvelet et Bradby et Orna, il faudra parler encore de M. J.-J. Bernard et de Ph. Fauré-Fremiet. Nous verrons alors s'il est possible d'apercevoir une direction, une volonté commune chez les jeunes auteurs de la nouvelle génération.

L. D.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'EMPRUNT ALLEMAND, LES DETTES INTERALLIÉES ET LA CONFÉRENCE DE LA HAYE. — *La Commission américaine chargée de l'examen de la consolidation des dettes alliées se réunit à Washington. Le département du Trésor fait savoir qu'il a invité la France à envoyer aux États-Unis une commission financière avec mission d'examiner le remboursement de la dette française* (1er *juin*).

— *Dans un mémorandum adressé aux puissances, le gouvernement français rappelle les conditions auxquelles il subordonne sa participation à la Conférence de la Haye : Limitation de la discussion aux dettes de la Russie, aux biens privés et aux crédits ; retrait par les soviets de leur mémorandum de Gênes, enfin assurance que la Conférence de la Haye ne sera qu'une réunion d'experts et non une réunion de représentants diplomatiques* (1er *juin*).

— *Le Comité des banquiers, réuni à la demande de la Commission des réparations, décide, le* 2 *juin, de s'ajourner au* 7, *afin de reprendre ses discussions sur l'emprunt allemand.*

Répondant à une question qui lui a été posée, le 1er *juin, par le Comité, la Commission des réparations déclare que la question de la réductibilité de la dette allemande est un problème qui ne la regarde pas et doit être réservé aux gouvernements eux-mêmes* (7 *juin*).

Elle décide néanmoins, le lendemain, par trois voix contre une (*la voix de la France*), *d'élargir les pouvoirs du comité des banquiers :*

« *L'intention de la Commission, dit le texte de la réponse, est que le mandat du comité ne soit pas considéré comme contenant quoi que ce soit qui s'oppose à ce que celui-ci étudie l'une quelconque des conditions qui peuvent être nécessaires pour l'émission d'emprunts extérieurs par l'Allemagne, sans en excepter celles qui se rattachent au rétablissement général de son crédit à l'étranger.* »

— *La réponse du Comité des banquiers est donnée le* 10 *juin. Devant l'opposition de la France, le Comité déclare qu'il ne peut poursuivre utilement son travail. Un emprunt allemand sur le marché international n'est possible qu'à la condition d'envisager une réduction de la dette allemande et un assainissement des finances du Reich.*

En un mot, chargés de se substituer aux Alliés dans la créance des réparations, les banquiers trouvent de qualité douteuse la traite tirée sur l'Allemagne.

Le délégué français, M. Sergent, refuse de signer le rapport.

— *La réponse du gouvernement britannique au mémorandum français du* 1er *juin parvient à Paris le* 11 *juin. Pas de discussion préliminaire de principes remettant en cause ce qui a déjà été examiné à Gênes. Pas de conditions aux Russes concernant le mémorandum du* 11 *mai.*

— *Le* 12, *M. Poincaré répond à la note anglaise : le gouvernement français insiste sur la nécessité de s'en tenir aux résolutions de Cannes. La restitution de la propriété privée doit être la règle, et, en ce qui concerne les dettes russes, le gouvernement français n'a aucune raison de se départir de l'attitude adoptée à Gênes. Les soviets doivent reconnaître leurs dettes d'avant-guerre et donner des garanties effectives aux prêteurs.*

— *Le Conseil des ministres français décide que la France sera représentée à la Haye par une mission d'études* (13 *juin*).

— *La Commission des réparations adresse, le* 14 *juin, au gouvernement du Reich la communication supplémentaire annoncée dans sa décision du* 31 *mai* (*questions encore à régler relativement au budget du Reich, précisions sur l'emprunt forcé, le déficit des chemins de fer, l'indépendance de la Reichsbank, l'inflation fiduciaire*).

France. — *Grand débat à la Chambre sur la politique étrangère. Le cabinet Poincaré obtient un ordre du jour de confiance par* 484 *voix contre* 100 (2 *juin*).

— *MM. Georges Goyau et Pierre de Nolhac sont élus à l'Académie française* (15 *juin*).

Allemagne. — *La remise de la partie de la Haute-Silésie attribuée à la Pologne a lieu du* 5 *au* 19 *juin. L'Orgesch continue son agitation dans les cercles de Rybnik et de Kattowitz. Des attentats ont lieu contre des personnalités polonaises* (8 *et* 10 *juin*).

— *Des bagarres se produisent à Munich, à l'occasion d'un voyage du président Ebert* (12 *juin*).

— *Kapp, auteur du coup d'État de* 1920, *meurt à l'hôpital de Leipzig* (13 *juin*).

— *M. Smeets, chef du parti séparatiste rhénan, est condamné par*

le tribunal correctionnel de Cologne pour « injures au président Ebert » (13 *juin*).

— *Von Killinger, accusé d'avoir connu les desseins des meurtriers de M. Erzberger et de les avoir favorisés, est acquitté à Berlin* (13 *juin*).

ITALIE. — *Les fascistes mobilisent leurs contingents à Bologne et ne consentent à les licencier qu'après avoir obtenu du gouvernement la satisfaction de leurs réclamations* (1er *juin*).

YOUGOSLAVIE. — *Mariage du roi Alexandre avec la princesse Marie, fille du roi de Roumanie* (8 *juin*).

IRLANDE. — *Les rebelles sont battus à Pettigo par les troupes britanniques de l'Ulster* (4 *juin*).

La localité de Belleck, en bordure de la frontière, occupée par les troupes de l'État libre, tombe entre les mains des Anglais (8 *juin*).

SUÈDE. — *Les Chambres suédoises repoussent le projet de traité avec les soviets* (1er *juin*).

RUSSIE. — *Commencement du procès des socialistes révolutionnaires accusés d'avoir comploté contre les soviets* (10 *juin*). — *Les socialistes étrangers* (*Vandervelde, Rosenfeld*), *venus pour assurer la défense, sont hués par la foule.*

JAPON. — *Constitution d'un cabinet Kato* (12 *juin*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 28046.